

La Ruche

Inspiré d'une histoire vraie

Prologue

Tout en haut de la montagne du *Roi*, sur la planète *Royale*, la salle du conseil brille d'un or total.

Pas un or froid. Pas un or décoratif. Un or vivant, pur, sans ombre, sans faille, si dense que le silence lui-même semble s'y incliner.

Père du Roi est là.

Le Roi est là.

Trésor de Création est là.

Trois présences parfaites. Trois souverainetés absolues. Rien ne leur échappe. Rien ne les surprend. Rien ne les dépasse.

Au-dessous des étoiles, très loin, un monde minuscule respire encore dans la chaleur de sa cire.

La Ruche.

Le Roi regarde, et son regard traverse les distances comme si elles n'existaient pas.

— *La Ruche* croyante est fidèle.

Trésor de Création laisse tourner ses spirales lumineuses. Une odeur de miel pur traverse la salle.

— Elle est petite, dit-il. Mais la fidélité n'a pas besoin d'être grande pour être réelle.

Père du Roi répond d'une voix paisible :

— Et ce qui est réel sera éprouvé.

Alors l'or semble devenir plus profond.

Une brume entre.

Pas par la porte.

Par l'air.

Flou apparaît, silhouette mal dessinée, contours mouvants, présence incertaine qui voudrait faire croire que l'incertitude règne partout. Il avance lentement, avec ce calme mauvais de ceux qui pensent avoir déjà gagné.

Les trois ne bougent pas.

— Fidèle ? murmure *Flou*. Vous appelez cela fidèle ?
Une colonie d'insectes, du miel, des larves, des danses, des ailes... et vous croyez qu'elle tiendra ?

— Nous le savons, dit Le *Roi*.

Flou sourit.

— Elle ne tiendra pas sur le *Squelette*.

Un silence tombe.

Pas un silence inquiet.

Un silence royal.

— Alors envoie-le, dit *Père du Roi*.

Flou se fige.

— Vous... m'autorisez ?

— Nous t'autorisons, dit Le *Roi*.

— Envoie le *Squelette*, ajoute *Trésor de Création*.

À cet instant, une autre présence franchit le palais.

Famine.

Elle entre comme un vide qui marche.
Autour d'elle, l'air semble perdre son goût. Les
parfums reculent. Même l'idée du pain devient
lointaine. Sa bouche est sèche, ses yeux creux, son
corps long comme une privation qui aurait pris
forme.

Flou se tourne vers elle.

— Va vers *La Ruche*.

Famine incline la tête.

— J'irai.

Elle va partir.

Mais Le *Roi* rit.

Un rire clair. Souverain. Terrible pour les
ténèbres.

— Non.

Famine s'arrête.

Flou plisse son visage indistinct.

— Non ?

— Tu passeras d'abord par la barrière, dit Le *Roi*.
Ensuite, tu iras vers *La Ruche*. Par le désert.

Famine tremble.

Une fraction.

Pas les trois.

Trésor de Création lève une spirale.

La salle d'or s'ouvre sans se briser.

Et *Famine* est projetée dans l'espace.

Elle traverse le noir comme une poussière
ridicule, chute, tourne, disparaît presque. *Flou*
arrache des jumelles à sa brume et les plaque contre
ses yeux.

Loin. Très loin.

Il la voit tomber.

Minuscule.

À l'échelle d'un insecte.

Puis il voit autre chose.

Un insecte volant arrive près d'elle, suspendu dans le ciel du désert, comme si un rendez-vous invisible venait d'être fixé depuis toujours. Une étrange fumée noire enveloppe les deux êtres.

Flou baisse lentement les jumelles.

— *La Ruche* croyante ne résistera pas.

Le Roi se lève.

L'or paraît s'incliner.

— Je suis prêt pour le combat.

Qui a fait ça ?

La première chose que je sens, chaque matin, c'est la chaleur.

Pas celle du soleil.

Celle de *La Ruche*.

Elle vient des corps, des ailes, des alvéoles pleines, du couvain nourri au fond des cellules, du miel qui repose derrière les opercules de cire comme une lumière épaissie. Elle monte depuis les galeries intérieures, se glisse sous mes segments, traverse mes pattes, s'accroche aux poils courts de mon thorax, puis vibre jusque dans mes antennes.

Je suis *FB345*.

Mon vrai prénom, c'est *Faux-Bourdon 345*.

Mais dans *La Ruche*, on m'appelle rarement ainsi. Ici, chaque vibration compte, chaque odeur parle, chaque nom doit aller vite. *FB345*, c'est plus

net. Plus efficace. Plus militaire. Faux bourdon trois cent quarante-cinq. Mâle de *La Ruche*. Large d'yeux, fort de thorax, conçu pour voler haut, loin, et porter l'avenir d'une lignée quand une princesse quitte l'ancien monde pour en fonder un autre.

Je n'ai pas de dard.

Je n'en ai jamais eu.

Mais quand je traverse les couloirs dorés, quand les ouvrières s'écartent un peu sur mon passage, quand les jeunes princesses sentent ma présence et tournent vers moi leurs antennes fines, je n'ai pas besoin de dard pour me sentir dangereux.

J'ai mes ailes.

J'ai mes muscles.

J'ai mon nom.

Et j'ai *La Ruche*.

Elle est immense.

Démesurée.

Un monde entier dressé à l'orée du *Bois*,
devant une prairie si vaste qu'elle semble avoir été
déroulée par la main du *Roi* pour que nos
butineuses n'aient jamais à choisir entre la faim et le
travail. Des fleurs turquoises, violettes, blanches,
jaunes, roses, dressent leurs corolles dans la lumière
du matin. Leurs odeurs montent en nappes. Nectar.
Pollen. Terre humide. Tiges froissées. Résine. Eau
claire. Soleil. Vie.

Et nous sommes cinq cent soixante mille.

Cinq cent soixante mille souffles minuscules.

Cinq cent soixante mille battements.

Cinq cent soixante mille vies attachées à une
seule architecture de cire, de propolis et
d'obéissance.

La Ruche n'est pas seulement notre demeure.
Elle est notre nom. Le *Roi* l'a réservé pour nous.
Aucune autre colonie ne peut le porter. Il y a des
colonies ailleurs, oui. Des essaims, des ruches
nouvelles, des cités d'abeilles sur d'autres territoires.
Mais *La Ruche*, la vraie, l'unique, celle dressée dans

le *Jardin De Douceur*, celle qui respire devant la prairie et surveille les lisières du *Bois*, c'est nous.

Je sors par une alvéole haute, au moment où le soleil frappe les bords de cire.

Le monde explose.

L'air extérieur me saisit d'abord par les antennes. Il est frais, chargé de parfums, traversé de trajectoires. Des milliers d'ouvrières décollent et reviennent, ventre alourdi de nectar, pattes chargées de pollen, corbeilles jaunes ou orange serrées contre leurs tibias. Elles passent près de moi comme des flèches vivantes.

— Piste sud libre !

— Retour nectar violet !

— Attention, vent latéral près des fougères !

— Danse frétilante dans la galerie douze !

Les informations circulent plus vite que les ailes ne vrombissent.

Une ouvrière atterrit brutalement sur la planche d'entrée, se redresse, tremble de tout son abdomen, puis se met à danser. Elle pivote, frémit, repart en demi-cercle. Ses sœurs la touchent avec leurs antennes, captent l'angle, la durée, la force du message.

Là-bas. Soleil à gauche. Distance moyenne. Nectar abondant.

Je souris intérieurement.

Quelle mécanique. Quelle beauté. Quel peuple.

Je déploie mes ailes et je laisse mon thorax monter en température. Mes muscles vibrent avant même que je quitte la cire. Mes grands yeux composés captent mille fragments du monde : la prairie, les ombres du *Bois*, les entrées gardées, les abeilles sentinelles, les feuilles brillantes où les princesses aiment se poser le soir, les rayons obliques du soleil, les nuées de butineuses qui rentrent avec la précision d'une armée.

Je décolle.

Le bourdonnement me traverse.

Je ne vole pas comme une ouvrière chargée de travail. Je vole large. Puissant. Avec cette manière que j'ai de prendre l'air comme une scène.

En bas, des gardes me regardent passer.

Je descends vers elles.

Elles sont postées à l'entrée principale, mandibules prêtes, antennes ouvertes, pattes fermes sur la cire durcie. Les gardes sentent tout. Elles reconnaissent les nôtres à l'odeur de colonie, arrêtent les intrus, inspectent les butineuses qui reviennent, repoussent les fourmis trop curieuses et les mouches imprudentes.

L'une d'elles lève la tête.

— Encore à montrer tes muscles, *FB345* ?

Je me pose devant elle en faisant claquer mes ailes.

— Je ne les montre pas. Je les laisse exister.

Une autre garde rit.

— Tu parles comme si ton thorax avait été sculpté par le *Roi* en personne.

— Il a bien fallu que quelqu'un pense à la beauté chez les faux bourdons.

— Et à l'humilité ?

— Je crois que cette partie-là a été confiée aux ouvrières.

Elles éclatent d'un rire bref, nerveux, aussitôt coupé par le passage d'une butineuse étrangère que la première garde arrête d'un coup d'antenne.

— Odeur ?

— Prairie est, répond la butineuse.

— Preuve ?

La butineuse incline la tête. La garde la touche longuement, capte le parfum, puis la laisse entrer.

— Passe.

Je m'approche, fier, large sur mes pattes.

— Vous voyez ? Même vous, les gardes, vous avez besoin de délicatesse.

— Et toi, tu as besoin de nourriture, répond la garde. On t'a vu dans les réserves hier.

— Les réserves m'aiment.

— Les réserves aiment ceux qui les remplissent.

— Je remplis l'avenir.

Nouveau rire.

Puis une voix douce, plus haute, coupe l'air derrière moi.

— Toujours aussi modeste, *FB345* ?

Je reconnais cette vibration avant même de me retourner.

Princesse P78.

Mon abdomen se serre.

Je pivote lentement, comme si j'avais prévu son arrivée, comme si mon cœur ne venait pas de cogner contre ma cuticule.

Elle se tient sur le rebord d'une entrée latérale, entourée de deux jeunes abeilles de cour. Son corps est plus long que celui d'une ouvrière, plus noble, nourri depuis son enfance d'une gelée qui laisse dans sa présence quelque chose de royal. Son visage est sublime. Pas seulement joli. Sublime. Ses yeux ont une douceur sombre, ses antennes bougent avec une précision presque musicale, et son port donne l'impression que même la cire sous ses pattes se sent honorée.

Elle est la fille préférée de *La Reine*.

Tout le monde le sait.

Elle aussi.

Mais elle ne l'utilise jamais comme les autres princesses. Elle n'a pas besoin d'insister sur son rang. Son rang arrive avant elle, comme son parfum.

Je m'incline.

— *Princesse P78*.

— Tu discutais encore de ta force ?

— Je répondais à des interrogations scientifiques.

— Des interrogations scientifiques ?

— Oui. Ces gardes se demandaient comment un faux bourdon peut porter autant de puissance sans fissurer la cire sous ses pattes.

Une garde tousse pour cacher son rire.

Princesse P78 descend vers moi.

— Et quelle est ta conclusion ?

Je m'approche juste assez pour sentir son parfum royal, mélange chaud de cire neuve, de gelée, de miel fin et de quelque chose de plus rare, une odeur presque verte, comme une feuille qui n'aurait jamais connu la poussière.

— Ma conclusion, c'est que *La Ruche* a été bien construite.

Elle sourit.

Je sens ce sourire plus que je ne le vois.

— Viens ce soir, dit-elle. Sur la grande feuille contre la paroi nord. Celle qui touche presque le haut de *La Ruche*.

— Tu veux que je vienne ?

— Je veux entendre tes exploits. Il paraît que tu as participé à la capture de scarabées dangereux près de la frontière du *Bois*.

Je redresse la tête.

Les gardes me regardent.

Je prends ma voix la plus grave.

— Participé ? Non, princesse. J'ai dominé la situation.

— Alors tu me raconteras comment tu as dominé.

Elle remonte vers l'entrée.

Avant de disparaître, elle ajoute :

— Et tâche de ne pas trop embellir.

Je la regarde partir.

Impossible. Si je n'embellis pas, comment la séduire ?

La journée s'étire dans l'abondance.

Partout, ça travaille. Les nourrices plongent leur tête dans les cellules, nourrissent les larves, nettoient, vérifient. Les cirières sécrètent de fines écailles blanches sous leur abdomen, les prennent avec leurs pattes, les mâchent, les modèlent en parois hexagonales. Les ventileuses alignées près des réserves battent des ailes pour sécher le nectar, faire descendre l'humidité, transformer la récolte en miel stable, dense, conservable. D'autres transmettent le nectar de bouche à bouche, par trophallaxie, comme si toute *La Ruche* partageait un seul gosier immense.

L'odeur du miel mûr devient presque épaisse dans les galeries.

Je passe entre les rayons.

Les alvéoles luisent.

Certaines contiennent du couvain blanc, recroquevillé comme des virgules vivantes. D'autres sont pleines de pollen tassé, pain d'abeille fermenté, jaune, brun, orange. D'autres encore sont operculées, fermées d'une cire pâle qui promet des jours sans peur.

Au centre, invisible mais présente dans chaque antenne, *La Reine* diffuse son parfum.

Sa phéromone tient le peuple.

Elle n'a pas besoin de courir dans les galeries. Elle règne par odeur, par ponte, par nécessité. Elle est le ventre de *La Ruche*, la mère de milliers et de milliers de vies. Autour d'elle, les ouvrières se pressent, la nourrissent, la nettoient, la guident, reçoivent d'elle ce signal qui dit : je suis là, la colonie tient, continuez.

Et au-dessus de tout cela, il y a le *Roi*.

Beaucoup d'abeilles l'aiment.

Beaucoup lui obéissent.

Certaines parlent de lui en rentrant du *Jardin De Douceur*, après avoir goûté aux pages de *Le Livre*, plus douces que le miel. D'autres chantent son nom dans les couloirs chauds. Moi, je l'honore à ma manière. Je me tiens fort. Je représente *La Ruche*. Je plais aux princesses. J'accomplis ma fonction.

Le Roi aime sûrement les beaux serviteurs efficaces.

Quand le soir tombe, la prairie change de couleur.

Les fleurs ferment lentement certaines de leurs corolles. Le *Bois* devient plus sombre. L'air se refroidit par couches fines. Les butineuses rentrent en masse. Les gardes redoublent d'attention. Les feuilles qui jouxtent *La Ruche* prennent des reflets verts et noirs.

Je rejoins la feuille nord.

Elle est large, lisse, suspendue contre la paroi extérieure. Sa nervure centrale forme une longue crête où une princesse peut se prélasser en regardant la prairie. Beaucoup le font. Le soir, elles sortent parfois pour respirer loin de la densité de cire, loin des nourrices, loin des ministres, loin de l'odeur permanente de *La Reine*.

Princesse P78 est déjà là.

Elle est couchée sur la feuille comme sur un coussin de palais. Ses pattes antérieures sont repliées

avec élégance. Ses ailes reposent sur son dos. La lumière du couchant glisse sur elle.

Je me pose à distance respectueuse.

— Tu es venu, dit-elle.

— Une invitation royale ne se refuse pas.

— Ce n'était pas un ordre.

— Alors c'est encore plus précieux.

Elle sourit.

Je m'avance.

Sous mes pattes, la feuille est fraîche. Je sens la sève dans ses veines. Le vent la fait trembler doucement, et chaque tremblement remonte jusque dans mes griffes. Derrière nous, *La Ruche* bourdonne encore, mais plus bas, comme un cœur qui ralentit.

— Raconte, dit-elle.

Je prends une inspiration.

— C'était au nord du *Bois*. Pas tout à fait dedans, pas tout à fait dehors. Cette zone où les herbes deviennent dures, où les branches tombées forment des ponts, où les fourmis changent de chemin parce qu'elles savent que quelque chose de plus lourd qu'elles marche parfois.

— Les scarabées ?

— Oui. Des scarabées noirs, épais, blindés. Pas de simples mangeurs de feuilles. Des masses de chitine. Des mandibules capables de couper une patte d'ouvrière. Ils rôdaient près d'un couloir de butinage, et plusieurs de nos sœurs ne revenaient plus.

Elle se redresse légèrement.

— Tu y es allé ?

— J'y suis allé avec une patrouille.

— Armée ?

— Les ouvrières avaient leurs dards. Moi, j'avais mes ailes, mes yeux, ma vitesse.

— Et ton orgueil ?

Je souris.

— Mon courage.

Elle baisse les antennes, amusée.

— Continue.

Je lui raconte.

Je raconte le vol rasant au-dessus des herbes. Les odeurs lourdes de terre humide. Le bruit des mandibules dans l'ombre. La première apparition d'une carapace sous une feuille morte. Les gardes qui se déploient en arc. Moi qui monte brusquement, qui passe derrière un scarabée, qui vrombis près de ses antennes pour l'aveugler de vibrations. Une ouvrière qui pique l'articulation d'une patte. Une autre qui attire l'ennemi vers une goutte de propolis collante. Le scarabée qui se débat, furieux, pendant que nous le harcelons.

J'embellis, bien sûr.

Mais pas tant que ça.

Je sens encore le poids de l'air ce jour-là. Je sens encore l'odeur acide de la peur des ouvrières. Je

sens encore la joie brutale quand le premier scarabée s'est retrouvé immobilisé, pattes engluées, corps renversé. Je n'ai pas de dard, mais j'ai foncé sur lui, j'ai frappé son œil de mes pattes, je l'ai forcé à tourner, à montrer sa faiblesse.

— Et le plus gros ? demande *Princesse P78*.

Je m'arrête.

— Celui-là était différent.

— Comment ?

— Il ne reculait pas. Les autres cherchaient à fuir quand ils comprenaient que nous étions nombreux. Lui avançait. Lentement. Comme s'il voulait que nous voyions sa force avant de mourir.

Elle me regarde sans bouger.

Je baisse la voix.

— Je suis monté très haut. Pas jusqu'aux nuages, mais assez pour que le vent me gifle. Puis j'ai plongé. Droit sur lui. Il a levé ses mandibules. Trop tard. Je ne voulais pas le tuer. Je voulais l'obliger à lever la

tête. Quand il l'a fait, les gardes ont frappé sous son cou. Là où la carapace cède un peu.

— Tu as servi d'appât.

— J'ai servi de pointe.

— C'est dangereux.

— Tout ce qui est beau l'est un peu.

Elle rit doucement.

Le son me traverse comme du miel chaud.

— Tu parles trop bien, *FB345*.

— C'est un défaut que je porte avec dignité.

— Non. C'est peut-être pour ça que je t'écoute encore.

Le silence se pose.

Au loin, la prairie bruisse. Des grillons commencent leur musique. Une libellule passe, haute, découpée dans la lumière. Pendant une seconde, je pense aux libellules à six ailes dont on parle parfois à voix basse. Celles qui connaissent le

fonctionnement de la barrière du *Roi*. Celles qui volent près des choses saintes et ne répondent jamais aux questions des abeilles ordinaires.

Princesse P78 suit mon regard.

— Tu penses à la barrière ?

— Oui.

— Tu crois qu'elle est vraiment aussi absolue ?

Je plie mes antennes.

— On dit que oui.

Elle regarde le ciel, où les premières étoiles apparaissent.

— Depuis l'œuvre de *Multiplicator*, tout est devenu immense. Chaque personnage original a sa planète. Chaque royaume a sa politique. Chaque ennemi peut venir de plus loin qu'avant.

— Pas jusqu'à nous.

— Parce que le *Roi* a mis son filtre.

— Oui.

Je lève les yeux.

Personne ne voit vraiment la barrière. Elle englobe l'atmosphère de la planète royale comme une pensée invisible. Mais tous la connaissent. Quiconque vient de l'espace avec une intention envers *La Ruche* la traverse. Ami, ennemi, armée, personnage, insecte géant, robot, souverain, espion. Dès qu'il vient pour nous, quelque chose décide de sa mesure. Le vaisseau disparaît. Les armes disparaissent. Les vêtements disparaissent. La grandeur disparaît. Et l'être est projeté nu, réduit à taille d'insecte standard, dans *La Vallée De La Haine*.

Là-bas, il doit survivre.

Là-bas, il doit marcher.

Là-bas, il doit apprendre que *La Ruche* ne reçoit ni géants cosmiques ni technologies meurtrières.

Seulement des êtres à sa taille.

— Cela me rassure, dit *Princesse P78*.

— Moi aussi.

Elle tourne vers moi ses yeux magnifiques.

— Mais si la menace ne vient pas de l'espace ?

Je ne réponds pas tout de suite.

Le vent soulève un peu mes ailes.

— Alors nous la verrons venir.

— Tu en es sûr ?

— Non.

Elle sourit tristement.

— Voilà enfin une phrase sobre.

Je m'approche d'un pas.

— Mais si une menace vient, je serai là.

— Avec tes muscles ?

— Avec tout ce que je suis.

— Et si cela ne suffit pas ?

Je la regarde.

Sa beauté me coupe presque le souffle.

— Alors je donnerai même ce qui ne suffit pas.

Elle ne rit plus.

Un long moment passe entre nous.

Puis elle tend une antenne et touche la mienne.

Contact léger.

Électrique.

Plus intime que mille mots.

— Bonne nuit, *FB345*.

— Bonne nuit, *Princesse P78*.

Je m'envole avant de dire une bêtise.

Je traverse l'air sombre, le corps plein de son parfum, de sa voix, de sa question.

Si cela ne suffit pas ?

La nuit de *La Ruche* est chaude, serrée, vivante. Je dors dans une zone où les faux bourdons

se regroupent, nourris, tolérés, parfois admirés, parfois moqués. Autour de moi, certains ronflent d'un bourdonnement bas. D'autres bougent dans leur sommeil. Je ferme mes yeux immenses et je revois la feuille, la princesse, la lumière sur son visage.

Au matin, ce n'est pas la chaleur qui me réveille.

C'est le cri.

Pas un cri unique.

Une déchirure collective.

Des vibrations affolées traversent la cire. Les ouvrières courent dans les galeries. Des gardes se précipitent vers l'extérieur. Une nourrice me bouscule sans s'excuser. Quelque chose est entré dans la colonie avant les mots.

Je me redresse.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Personne ne répond.

Je m'élance.

Les couloirs sont saturés d'odeurs. Panique. Alarme. Venin prêt. Cire écrasée. Peur. J'entends des fragments.

— Une princesse !

— Dehors !

— Sur la feuille !

— Prévenez *La Reine* !

Mon cœur se glace.

Non.

Je vole dans la galerie, percute presque une ouvrière, évite une sentinelle, sors par une ouverture latérale.

L'air extérieur me frappe.

Il fait beau.

C'est insupportable.

La prairie brille encore. Les fleurs sont
ouvertes. Le monde n'a pas compris qu'il devait
s'assombrir.

Je fonce vers la feuille nord.

Je la vois d'abord.

Grande, verte, immobile.

Puis je vois les abeilles autour.

Un cercle.

Des gardes. Des nourrices. Des princesses qui
tremblent. Des ministres arrivés trop vite,
incapables de garder leur posture. Des ouvrières qui
pleurent, antennes basses, ailes frémissantes.

Je me pose au bord.

Une garde m'arrête.

— Ne regarde pas.

Je la repousse.

— Laisse-moi passer.

— *FB345*—

— Laisse-moi passer !

Elle hésite.

Puis elle s'écarte.

Je vois.

Et quelque chose en moi cesse de bourdonner.

Princesse P78 est là.

Étendue sur la feuille verte.

Mais ce n'est plus elle.

Son corps royal est ouvert par endroits avec une précision monstrueuse. Des segments sont arrachés. Une partie de son abdomen manque. Ses ailes, hier encore si fines, si tranquilles, sont pliées dans une position impossible. Sa tête est tournée sur le côté, ses antennes immobiles, et son visage sublime porte encore une trace d'expression que je ne veux pas comprendre.

Autour d'elle, il y a des marques.

Pas seulement de lutte.

Des coupes.

Des arrachements.

Des traces de mandibules puissantes, mais pas celles d'un scarabée. Pas celles d'une fourmi. Pas celles d'un prédateur ordinaire.

Je sens une odeur étrangère.

Forte.

Âcre.

Une odeur de chasse.

Une odeur venue de dehors, mais pas de la prairie douce. Une odeur coupante, presque chaude, qui se glisse sous ma cuticule et y laisse une menace.

Je recule.

Mes pattes tremblent.

Hier, elle parlait. Hier, elle souriait. Hier, elle m'a touché l'antenne.

Une abeille murmure :

— Qui a fait ça ?

Une autre répond :

— Un ennemi.

Une troisième, plus âgée :

— Pas un ennemi. Un message.

Le mot tombe dans l'air.

Message.

Comme si le corps de *Princesse P78* était devenu une phrase.

Les gardes se tendent.

Un mouvement traverse la foule.

La Reine arrive.

Je la sens avant de la voir.

Son parfum royal s'avance, plus fort que tout, mais altéré par une douleur que même les phéromones ne savent pas cacher. Les ouvrières s'écartent d'un seul mouvement. Des ministres s'inclinent. Les princesses baissent la tête.

La Reine monte sur la feuille.

Elle est longue, lourde de ponte, entourée de sa cour, mais à cet instant elle n'a rien d'une simple pondeuse souveraine. Elle est une mère devant ce qu'on lui a pris.

Elle s'approche du corps.

Personne ne parle.

Même le vent semble attendre.

Elle touche doucement la tête de *Princesse P78* avec ses antennes.

Une fois.

Deux fois.

Puis elle ferme les yeux.

Quand elle les rouvre, son regard n'est plus seulement triste.

Il est militaire.

— Qui l'a trouvée ?

Une ouvrière avance, tremblante.

— Moi, majesté. Je venais vérifier les feuilles extérieures avant le grand départ des butineuses. Elle était déjà... elle était déjà comme ça.

— As-tu vu quelqu'un ?

— Non, majesté.

— Entendu ?

— Rien. Juste... juste avant l'aube, j'ai cru sentir un déplacement d'air. Mais j'ai pensé que c'était une grande butineuse.

— Une grande butineuse ne découpe pas une princesse.

L'ouvrière baisse la tête.

— Non, majesté.

Un ministre s'avance, pattes jointes.

— Majesté, nous devons immédiatement considérer l'acte comme politique. Une princesse de votre lignée, votre fille préférée, attaquée hors de *La Ruche*, à quelques pattes seulement de nos parois. C'est une provocation.

Un autre ministre ajoute :

— Une déclaration de guerre.

Je voudrais crier.

Je voudrais leur dire de se taire.

Ce n'est pas une déclaration, c'est *Princesse P78*. Ce n'est pas une stratégie, c'est son visage, son parfum, sa voix.

Mais aucun son ne sort de ma bouche.

La Reine inspecte les blessures. Lentement. Avec une maîtrise terrible. Ses antennes passent près des coupures, des zones dévorées, des traces sur la feuille. Son abdomen se contracte. Elle souffre. Mais elle observe.

— Envoyez des enquêteurs dans le *Bois*.

— Oui, majesté.

— Dans la prairie.

— Oui, majesté.

— Sur les feuilles hautes, sous les branches, près des couloirs de butinage, au nord, à l'est, partout.

— Oui, majesté.

— Qu'on interroge les fourmis, les scarabées, les mouches, les araignées même si elles mentent de par leur infecte nature. Qu'on trouve ce qui rôde près de mes filles.

Elle se tourne vers nous tous.

Sa voix descend d'un ton.

— Et qu'on ne dise pas au peuple que tout va bien.

Personne ne répond.

Parce que tout le monde sait que tout ne va plus bien.

Les heures suivantes deviennent floues.

Je reste près de la feuille plus longtemps qu'on ne me le permet. On finit par emporter le corps. Des ouvrières spécialisées s'en chargent, avec une douceur qui me détruit. Elles ne la portent pas comme un déchet. Elles la portent comme une digne princesse royale.

Je les regarde disparaître dans *La Ruche*.

Une garde s'approche.

— *FB345*.

Je ne bouge pas.

— Tu devrais rentrer.

— Elle m'a parlé hier soir.

— Je comprends.

— Elle était vivante.

La garde ne répond pas.

— Elle m'a demandé si je serais là si la menace venait.

Ma voix se brise.

— J'ai dit oui.

La garde baisse les antennes.

— Tu n'aurais rien pu faire.

Je me tourne vers elle.

— Tu n'en sais rien.

— Non. Mais je sais que ceux qui ont fait ça
voulait peut-être précisément que quelqu'un
comme toi pense ça.

Je la fixe.

— Quelqu'un comme moi ?

— Fier. Fort. Attaché à elle. Facile à pousser vers la
colère.

J'ouvre les mandibules, puis je les referme.

Elle a raison.

Et je déteste ça.

Les enquêteurs partent.

Des patrouilles s'enfoncent dans le *Bois*.
D'autres quadrillent la prairie. Les abeilles explorent les feuilles, les branches, les creux d'écorce, les tiges cassées. On sent partout leur inquiétude. Les butineuses continuent de sortir, mais moins loin. Elles hésitent au décollage. Elles rentrent plus vite. Les danses deviennent confuses. Les gardes arrêtent davantage d'insectes. Une coccinelle innocente manque de se faire piquer. Une mouche est interrogée pendant si longtemps qu'elle finit par oublier ce qu'elle était venue voler.

Le soir, *La Ruche* ne chante plus pareil.

Le bourdonnement intérieur a perdu son abondance.

On entend encore les ailes, les pattes, les mandibules, les larves qui réclament, les nourrices qui travaillent. Mais sous tout cela, il y a un vide.

La place que la mort vient d'ouvrir.

Les jours passent.

Premier jour : rien.

Deuxième jour : une trace sur une feuille haute. Trop faible. Une odeur étrangère dissipée.

Troisième jour : un bruit entendu près du *Bois*. Aucun témoin fiable.

Quatrième jour : une ouvrière disparue.

Cinquième jour : une autre princesse retrouvée.

Découpée.

À moitié dévorée.

Pas *Princesse P78*.

Mais presque la même scène.

Même feuille verte, autre secteur. Même heure probable. Même absence de témoin. Même précision abominable. Même odeur coupante, fugace, comme une signature que le meurtrier ne cherche même pas à cacher totalement.

La panique change de nature.

Après *Princesse P78*, nous étions choqués.

Après la deuxième, nous sommes menacés.

Après la troisième, nous comprenons que quelque chose vient régulièrement manger notre avenir.

Les princesses ne sortent plus le soir.

Les gardes se multiplient aux entrées.

Des ouvrières ventilent moins les réserves parce qu'on les réaffecte à la surveillance. Des butineuses expérimentées deviennent éclaireuses. Des nourrices quittent temporairement le couvain pour renforcer les zones royales. Tout se dérègle par petits déplacements.

Et la nourriture commence à manquer.

Au début, personne ne crie famine.

On dit ralentissement.

On dit prudence.

On dit adaptation.

La prairie est encore là, pourtant. Le printemps est là. Les fleurs sont ouvertes. Mais quelque chose se ternit. Les pétales semblent moins vifs. Les nectaires donnent moins. Certaines fleurs ferment plus tôt. Des zones entières de trèfles se dessèchent sans raison claire. Les butineuses reviennent avec des charges plus petites. Les danses frétilantes indiquent des distances de plus en plus longues pour des récompenses de plus en plus pauvres.

Dans les réserves, l'odeur change.

Moins de miel mûr.

Plus de cire vide.

Les ventileuses battent toujours, mais leur effort n'a plus la même promesse. Les alvéoles ne se remplissent pas assez vite. Les victuailles d'abeille diminuent. Les nourrices rationnent sans le dire. Les larves reçoivent moins. Les jeunes abeilles naissent plus faibles. Certaines meurent avant même d'avoir connu la prairie.

Et nous, les faux bourdons, nous le sentons aussi.

Nous sommes grands. Nous mangeons. Nous ne butinons pas. Nous ne piquons pas. Nous portons une fonction magnifique mais coûteuse.

Dans l'abondance, on nous admire.

Dans la misère, on nous regarde autrement.

Un matin, près des réserves, une ouvrière me tend une ration plus petite.

Je la regarde.

— C'est tout ?

Elle garde les antennes basses.

— C'est la quantité décidée.

— Par qui ?

— Les ministres.

— Je suis *FB345*.

— Je sais.

— J'ai servi à la frontière du *Bois*.

— Je sais.

— Je dois garder mes forces.

Elle relève les yeux vers moi.

Ses yeux sont fatigués.

— Nous aussi.

Je ne réponds pas.

Je prends la ration.

Elle sent le miel, mais le miel étiré, mélangé à une inquiétude que ma bouche reconnaît malgré moi.

Plus loin, une vieille ouvrière tombe contre une paroi.

Deux nourrices se précipitent.

— Elle n'a pas mangé depuis quand ?

— Elle a donné sa ration au couvain.

— Pourquoi personne ne l'a arrêtée ?

— Parce qu’il y en a dix autres comme elle.

Je m’éloigne.

*De l’abondance à la misère. En quelques jours.
Comment est-ce possible ?*

Les morts de faim commencent discrètement.

Une ouvrière qu’on ne réveille pas.

Une larve retirée d’une cellule.

Une butineuse qui rentre trop faible, tombe à l’entrée, pattes crispées, trompe sèche.

Puis viennent les maladies.

Quand la colonie s’affaiblit, tout ce qui était contenu trouve une fissure. Des odeurs anormales apparaissent dans certaines zones du couvain. Des nettoyeuses travaillent sans pause. Des abeilles tremblent. D’autres perdent leur orientation. Les gardes deviennent plus agressives, puis plus lentes. La chaleur du couvain est plus difficile à maintenir. Il faut battre des ailes, se serrer, consommer encore.

Le printemps devient cruel.

Dehors, la lumière dit abondance.

Dedans, les ventres disent manque.

Alors *La Reine* convoque le conseil.

Je reçois l'autorisation d'y assister en tant que faux bourdon.

Je ne sais pas si c'est un honneur ou une condamnation.

La salle du conseil se trouve dans une vaste chambre intérieure, haute, entourée d'alvéoles épaisses, gardée par des ouvrières au thorax large. La cire y est plus ancienne, plus sombre, renforcée de propolis. L'air sent le miel, la résine, la peur politique et la fatigue.

Les ministres sont là.

Des abeilles âgées, nerveuses, certaines maigres, d'autres encore rondes de privilèges. Elles portent sur leurs antennes des traces de gelée, de poussière de pollen, de sceaux de cire. Elles se parlent vite, trop vite.

- Les réserves nord sont à trente-deux pour cent.
- Faux. Vingt-neuf depuis l'aube.
- Les butineuses estiment une chute de nectar sur sept zones.
- Et les princesses ?
- Confinées.
- Confinées ne veut pas dire protégées.
- Les meurtres ont eu lieu dehors.
- Pour l'instant.

Je me tiens avec d'autres faux bourdons sur le côté. Certains bombent encore le thorax, par réflexe. D'autres regardent le sol. Nous sentons tous que notre beauté pèse lourd dans une ruche où des ouvrières meurent.

Puis les invités entrent.

Ils ne ressemblent pas à des abeilles.

Et pourtant ils font notre taille.

La barrière du *Roi* a fait son œuvre.

D'abord viennent des fils de *Paix*. Des soldats blancs. Même réduits à notre échelle, ils gardent une présence redoutable. Leur blancheur n'est pas décorative. Elle est disciplinée. Ils marchent droit, vêtus de feuillages assemblés à la hâte par les services diplomatiques de *La Reine*. Des fibres de tige leur servent de ceinture, des morceaux de pétales pâles couvrent leurs épaules. Leurs armes ont disparu à leur passage par la barrière, mais leur posture suffit à rappeler qu'un soldat n'est pas seulement son équipement.

Derrière eux viennent des filles de *Generos*.

Des mains vivantes.

Je les fixe malgré moi.

Elles avancent sur leurs doigts comme sur des pattes, vêtues elles aussi de feuilles cousues avec de fines nervures végétales. Leur peau a quelque chose d'étrange pour mes yeux d'insecte. Pas de cuticule. Pas de poils sensoriels comme les nôtres. Mais une

présence douce, ouverte, prête à donner même quand il n'y a plus rien à donner.

Une d'elles remarque mon regard.

— Tu n'as jamais vu de main vivante ?

— Pas d'aussi près.

— Et moi, jamais vu un faux bourdon aussi fier d'être mal à l'aise.

Je cligne.

Un fils de *Paix* cache presque un sourire.

Je réponds :

— Je ne suis pas mal à l'aise. Je calcule votre utilité stratégique.

— Et alors ?

— Vous avez cinq doigts. Cela fait beaucoup d'options.

Elle rit doucement.

Ce rire me fait du bien une seconde.

Puis *La Reine* entre.

Tout le monde se tait.

Elle paraît plus longue que d'habitude. Ou peut-être plus fatiguée. Son abdomen est lourd, nécessaire, tragique. Elle mange encore à sa faim, je le sais. Tout le monde le sait. Elle doit pondre. C'est son rôle. Sans elle, le peuple s'arrête. Mais aujourd'hui, son odeur porte une culpabilité si forte que même les ministres n'osent pas la regarder directement.

Elle monte sur une plateforme de cire.

— Ministres. Faux bourdons. Alliés. Serviteurs de *La Ruche*. Vous connaissez la situation.

Un ministre s'avance.

— Majesté, devons-nous commencer par les pertes alimentaires ou par les assassinats ?

Elle le regarde.

— Ce n'est pas deux sujets.

Silence.

— Celui qui tue mes filles attaque notre avenir.
Celui qui affame mon peuple attaque notre présent.
Et si les deux mouvements viennent de la même intention, alors nous ne faisons pas face à un meurtrier isolé, mais à une guerre qui ne veut pas encore prononcer son nom.

Un fils de *Paix* incline la tête.

— C'est aussi notre analyse.

Un murmure traverse la salle.

La Reine continue :

— Les enquêteurs n'ont pas identifié l'ennemi. Les traces disparaissent trop vite. Les témoins n'ont vu que des ombres, senti des déplacements d'air, entendu parfois un froissement bref. Les corps portent des marques de découpe et de consommation. Ce n'est pas un accident. Ce n'est pas une maladie. Ce n'est pas une querelle interne.

Un ministre, nerveux, demande :

— Une faction de princesses rivales ?

La salle gronde.

La Reine le fixe si froidement que même moi je baisse les antennes.

— Mes filles peuvent être ambitieuses. Elles ne se dévorent pas.

Le ministre recule.

Une fille de *Generos* prend la parole.

— Nous avons parcouru une partie de *La Vallée De La Haine* après notre projection. Nous avons vu d'autres êtres réduits par la barrière. Certains amicaux, d'autres hostiles. Tous nus, tous privés de moyens technologiques. La barrière fonctionne. Si une armée vient de l'espace pour *La Ruche*, elle ne peut pas arriver ici avec ses vaisseaux.

— Alors l'ennemi est déjà dans le monde naturel, dit un faux bourdon derrière moi.

— Ou bien il est venu avant que nous comprenions son intention, répond un fils de *Paix*.

Cette phrase refroidit l'air.

Je sens mes ailes se serrer.

La Reine reprend :

— Quoi qu'il en soit, nous sommes aveugles. Et pendant que nous cherchons, la faim progresse. Cette nuit encore, douze ouvrières sont mortes dans les galeries basses.

Une nourrice laisse échapper un sanglot.

La Reine ferme les yeux une seconde.

— J'ai mangé ce matin.

Personne ne bouge.

— J'ai mangé parce que je dois pondre. Parce que mon corps n'est pas à moi. Il appartient à la continuité de *La Ruche*. Mais chaque goutte de nourriture dans ma bouche m'a semblé volée au peuple.

Une ministre s'avance, paniquée.

— Majesté, vous ne devez pas dire cela. Votre ponte est indispensable.

— Je le sais.

— Sans vous—

— Je le sais.

Sa voix claque.

Puis elle s'adoucit, ce qui est pire.

— Je le sais, et c'est pour cela que je souffre.

Le silence devient épais.

Je la regarde.

Je n'avais jamais pensé à *La Reine* ainsi. Pour moi, elle était le centre, le parfum, la mère lointaine, le pouvoir. Pas une conscience enfermée dans un rôle qui l'oblige à survivre quand d'autres tombent.

Princesse P78 était sa fille préférée.

Et elle continue de pondre.

Je comprends alors une chose que je n'avais pas voulu comprendre : la force n'est pas toujours dans les ailes. Parfois, elle est dans le fait de manger quand on voudrait se punir, parce qu'un peuple entier dépend de votre ventre.

Les discours continuent.

Ministres des réserves.

Ministres des gardes.

Éclaireuses.

Invités.

Les chiffres tombent.

Les hypothèses s'empilent.

Le mot guerre revient sans cesse, comme une guêpe autour d'une blessure.

À la fin, personne ne sait.

Personne.

Le conseil se disperse dans un bourdonnement triste. Des abeilles passent entre les ministres avec des plateaux de feuilles, distribuant de petites boissons au miel dilué. Même cela paraît obscène. Boire du miel en parlant de famine. Mais les ministres tremblent, débattent, décident. Ils doivent tenir.

Je reste sur place.

La Reine descend de la plateforme, entourée de deux gardes. Elle me voit.

Un instant, son visage change.

— *FB345*.

Je m'incline profondément.

— Majesté.

— Viens.

Les gardes hésitent. Elle les arrête d'un mouvement d'antenne.

Je m'approche.

Son parfum me submerge. Royal. Maternel. Épuisé. Il y a dans cette odeur une trace de *Princesse P78*, ou peut-être est-ce mon esprit qui l'invente pour me faire souffrir.

— Tu étais proche d'elle, dit *La Reine*.

Ma gorge se serre.

— Je l'admirais.

— Elle parlait de toi.

Je relève la tête malgré moi.

— Vraiment ?

— Elle disait que tu étais vaniteux.

Je baisse les antennes.

Puis *La Reine* ajoute :

— Et courageux.

Je ne respire plus.

— Majesté...

— Elle disait aussi que tu savais parler comme si le monde entier était une scène.

Une douleur chaude me traverse.

— Elle me connaissait bien.

La Reine regarde vers une paroi de cire.

— Je n'arrive pas à savoir qui a fait cela. Mes espions cherchent. Mes gardes veillent. Mes enquêteurs reviennent avec des fragments, jamais avec une réponse. L'ennemi tue mes filles sans se montrer. Il nous force à regarder les cadavres, mais pas son visage.

— Il veut vous provoquer.

— Oui. Ou nous affaiblir. Ou nous pousser à frapper le mauvais adversaire.

— Les ministres pensent que la guerre est proche.

— Les ministres ont raison d'avoir peur.

Elle se tourne vers moi.

Ses yeux ne sont pas ceux d'une reine devant un sujet. Ce sont ceux d'une mère devant quelqu'un qui a été témoin de la dernière soirée de sa fille.

— Et moi, *FB345*, je mange. Je mange pendant que mon peuple meurt.

— Vous devez vivre.

— Je dois pondre.

— C'est vivre pour nous.

Elle me fixe.

Je ne sais pas d'où viennent mes paroles.
Peut-être de mon orgueil. Peut-être de mon chagrin.
Peut-être de ce que *Princesse P78* a laissé en moi.

— Majesté, si vous cessez, *La Ruche* perd plus que des réserves. Elle perd demain.

Elle ferme les yeux.

— Tu parles bien.

— Elle me l'a dit aussi.

Une ombre de douleur passe sur son visage.

Je fais un pas de plus.

— Laissez-moi partir.

Ses antennes se redressent.

— Partir ?

— Trouver l'explication.

— Tu n'es pas enquêteur.

— Non.

— Tu n'es pas garde.

— Non.

— Tu n'as pas de dard.

— Non.

— Tu es un faux bourdon.

— Oui.

Elle me regarde longuement.

Je sens toute la salle se rétrécir autour de nous.

— Justement, dis-je. Personne ne m'attendra là où un espion officiel serait surveillé. Personne ne pensera qu'un prétendant blessé peut devenir utile. Je connais l'odeur des frontières du *Bois*. J'ai déjà vu des scarabées dangereux. Je peux voler loin. Je peux écouter. Je peux me faire sous-estimer.

— Et ton orgueil ?

La question frappe juste.

Je baisse les yeux.

— Il viendra avec moi.

— Mauvaise réponse.

— Réponse vraie.

Elle ne dit rien.

Je reprends :

— Mais mon chagrin aussi. Et ma dette. Et ma promesse.

— Quelle promesse ?

Je revois la feuille.

Le soir.

Sa voix.

Et si cela ne suffit pas ?

— J'ai dit à votre fille que si la menace venait, je serais là.

Le silence tremble.

— Tu n'étais pas là, dit *La Reine*.

Ces mots me transpercent.

Je les accepte.

— Non.

Ma voix devient plus basse.

— Alors maintenant, je pars.

Ses gardes échangent un regard.

Un ministre s'approche, ayant entendu la fin.

— Majesté, c'est absurde. Envoyer un faux bourdon
seul vers les zones ennemies—

— Je ne l'envoie pas, coupe *La Reine*. Il se propose.

Le ministre se tourne vers moi.

— Tu veux mourir pour une phrase romantique ?

Je le regarde.

— Je veux savoir qui veut entrer en guerre avec nous.

— Tu veux te venger.

— Aussi.

— Voilà !

— Mais je reviendrai avec des informations.

— Ou pas.

Je tourne les yeux vers *La Reine*.

— Je reviendrai avec les bonnes informations. Ou alors je ne reviendrai pas.

Les mots sortent.

Ils ne tremblent pas.

Et dès qu'ils existent dans l'air, je comprends qu'ils m'ont dépassé.

La Reine me fixe encore.

Puis elle s'approche et pose ses antennes contre les miennes.

Ce n'est pas un geste politique.

C'est une accolade de ruche.

— *FB345*, fils mâle de *La Ruche*, ancien prétendant de ma fille, serviteur de mon peuple, tu partiras.

Un frisson parcourt les ministres.

— Majesté—

Elle lève une patte.

— Il partira sans escorte officielle. Sans bannière. Sans promesse de sauvetage. S'il est capturé, nous ne saurons peut-être pas où. S'il meurt, nous ne saurons peut-être pas comment. Mais s'il réussit, il rapportera ce que nos patrouilles n'ont pas trouvé.

Elle se tourne vers moi.

— Où iras-tu ?

Je sens déjà la réponse, noire, sèche, brûlante.

— Vers le couchant. Vers ceux qui haïssent *La Ruche*. Vers les êtres rejetés, les ennemis réduits, les créatures qui rampent dans la poussière.

Je respire.

— Vers *La Vallée De La Haine*.

Le nom fait baisser toutes les antennes
autour de moi.

Même les fils de *Paix* restent silencieux.

La cérémonie de départ n'a rien d'une fête.

Elle se déroule dans la même chambre du
conseil, quelques instants plus tard, parce que le
temps manque, parce que la faim ne permet plus les
longues gloires, parce que chaque minute passée à
honorer un faux bourdon est une minute volée aux
réserves.

Et pourtant, les ministres s'inclinent.

Un par un.

Courbettes d'honneur.

Certains le font sincèrement. D'autres parce
que *La Reine* regarde. Peu importe. Je prends tout.
La célébrité, la gloire, le poids.

Une abeille serveuse passe avec un plateau de feuille. De petites gouttes de boisson au miel tremblent dessus, diluées, claires, trop précieuses pour leur taille.

Elle trébuche.

Le plateau tombe.

Les gouttes éclatent sur la cire.

Un ministre se retourne violemment.

— Mais enfin ! Regarde ce que tu fais ! Du miel ! En ce moment !

La serveuse se fige, horrifiée.

— Pardonnez-moi, ministre, je—

— Pardonner ? Tu sais combien de larves—

— Ça suffit, dit une fille de *Generos* doucement.

Le ministre la regarde, vexé.

— Ce n'est pas à vous—

— Ça suffit, répète-t-elle.

Sa voix n'est pas forte.

Mais elle a la forme d'une main qui se pose
sur une blessure.

La serveuse ramasse les morceaux de feuille,
tremblante.

Je détourne les yeux.

Je veux partir avant que la scène ne
m'atteigne trop.

Je fais un pas.

Une autre serveuse arrive derrière moi.

Je ne la sens pas.

Je la percute.

Le choc est ridicule. Mais dans mon état, il
devient énorme. Mes pattes glissent sur la cire lisse.
Son plateau bascule. Je tombe lourdement.

Et pendant une fraction de seconde, je
traverse quelque chose.

Pas un corps.

Pas une feuille.

Pas de l'air.

Une chose transparente.

Froide et tiède à la fois.

Comme une membrane invisible qui aurait été là, au milieu de la salle, sans odeur, sans forme, sans droit d'exister. Elle passe à travers mon thorax, mes ailes, mes yeux, mes pensées. Je sens un frisson de haut en bas, comme si une présence venait de me regarder depuis l'intérieur de ma propre cuticule.

Puis plus rien.

Le plateau tombe.

Les gouttes de miel se répandent.

Je reste au sol, stupide.

La serveuse gémit :

— Non... non, non...

Je regarde le miel gâché.

En période de famine.

Par ma faute.

La culpabilité me mord plus fort que n'importe quelle mandibule.

— Je suis désolé, dis-je.

Un ministre s'approche, mais ce n'est pas celui qui a crié. Il est plus vieux, plus sec, avec des antennes abîmées.

Il éclate d'un rire trop fort.

— Allons, allons ! Regardez notre héros qui veut affronter *La Vallée De La Haine* et qui se fait vaincre par un plateau !

Quelques ministres rient, nerveusement.

Le vieux ministre m'aide à me relever.

— Ce n'est rien, *FB345*. Les serviteurs de *La Reine* sont bien au-dessus de ce genre d'erreur.

Je baisse la tête.

— J'ai gâché du miel.

— Ta valeur est supérieure à tes erreurs.

Il le dit presque en plaisantant.

Mais la phrase reste en moi.

Ma valeur est supérieure à mes erreurs.

Je ne sais pas pourquoi elle me fait mal.

Je jette un regard vers l'endroit où j'ai senti la membrane transparente.

Il n'y a rien.

Rien du tout.

La serveuse ramasse les feuilles, confuse. Une fille de *Generos* vient l'aider. Les ministres reprennent leurs murmures. *La Reine* me regarde de loin. Elle a vu ma chute. Peut-être aussi mon trouble. Peut-être pas.

Je déploie mes ailes.

Le battement commence bas, puis monte.

Mon thorax vibre.

Mes pattes quittent la cire.

La salle descend sous moi.

Des antennes se lèvent.

Des ministres s'inclinent encore.

Les fils de *Paix* posent une main sur leur
poitrine.

Les filles de *Generos* ouvrent leurs doigts.

La Reine ne bouge pas.

Je croise son regard.

— Je reviendrai, dis-je.

Elle répond :

— Reviens vrai.

Je ne comprends pas entièrement.

Mais je garde la phrase.

Je sors de *La Ruche* au soir.

Le soleil descend derrière la prairie, énorme, rouge, lourd comme un fruit trop mûr. Sa lumière frappe les fleurs ternies et les rend belles malgré leur faiblesse. Des butineuses tardives rentrent avec de maigres charges. Les gardes me regardent passer sans plaisanter.

Celle du matin, celle qui m'avait averti, s'avance.

— Tu pars vraiment.

— Oui.

— Tu as peur ?

Je pourrais mentir.

Je souris.

— Bien sûr que non.

Elle me fixe.

Je soupire.

— Oui.

— Mieux.

Elle touche mon thorax de son antenne.

— N'oublie pas que tu n'as pas de dard.

— Je sais.

— Alors ne te comporte pas comme si tu en avais un.

— Je vais essayer.

— Mauvaise réponse.

Je la regarde.

Elle reprend :

— Réussis.

Je baisse la tête.

— Je réussirai.

Une autre garde murmure :

— Pour *Princesse P78*.

Je ferme les yeux.

— Pour elle. Pour *La Reine*. Pour *La Ruche*.

Et, après une hésitation que je n'explique pas,
j'ajoute :

— Pour le *Roi*.

Le vent du soir soulève mes ailes.

Je m'élance.

La première poussée me porte au-dessus de l'entrée. La deuxième me hisse devant les grandes parois de cire. La troisième m'arrache à l'odeur de la colonie.

Je monte.

La Ruche se déploie sous moi, gigantesque, dorée, vivante, blessée. Ses milliers d'alvéoles extérieures prennent la lumière du couchant. Les abeilles qui rentrent ressemblent à des étincelles fatiguées. Plus haut, les feuilles où les princesses se prélassaient ne portent plus aucun rire. Seulement du vent.

Je passe près de la feuille nord.

Je ralentis.

Elle est vide.

Mais dans ma mémoire, *Princesse P78* est encore là.

Et si cela ne suffit pas ?

Je serre mes mandibules.

— Alors je donnerai même ce qui ne suffit pas.

Je repars.

Devant moi, le soleil couchant trace une route rouge.

Au loin, très loin, au-delà de la prairie immense, au-delà des fleurs qui se ferment, au-delà des herbes bouclées de *La Vallée De La Gloire*, quelque part derrière la beauté, il y a *La Vallée De La Haine*.

Le désert affreux.

Le lieu où la barrière du *Roi* jette les amis et les ennemis venus pour nous.

Le lieu où les menaces perdent leurs vaisseaux, leurs armes, leurs vêtements, mais pas leurs intentions.

Je vole.

Le froid du soir glisse sous mon abdomen.

La faim de *La Ruche* reste dans ma bouche.

L'odeur de *Princesse P78* s'efface peu à peu de mes antennes, et c'est cela qui me fait le plus peur. Pas les ennemis. Pas le désert. Pas la mort.

L'effacement.

Alors je bats des ailes plus fort.

Je suis *FB345*.

Je suis *un légendaire faux-bourdon*.

Je suis beau, musclé, vif, fier, inutile peut-être, nécessaire peut-être, coupable sûrement, vivant encore.

Et je pars vers le couchant.

Derrière moi, *La Ruche* bourdonne comme
un cœur malade.

Devant moi, la lumière devient rouge.

Et quelque part, dans l'air du soir, j'ai encore
la sensation d'avoir traversé une chose transparente
qui n'en a pas fini avec moi.

Des rhinos

Je m'éloigne avant que *La Ruche* ait fini de me regarder.

Je ne sais pas combien d'yeux me suivent depuis les alvéoles hautes, depuis les rebords de cire, depuis les galeries assombries où les nourrices retiennent leur faim comme on retient un cri. Je sens seulement leur attente dans l'air. Une attente lourde, épaisse, collée à mes ailes.

Le parfum de *La Reine* reste accroché à mes antennes.

Son odeur royale.

Sa fatigue.

Sa douleur.

Et, dans un repli de cette odeur, comme une trace presque impossible à supporter, le souvenir de *Princesse P78*.

Je vole.

Mes ailes battent d'abord trop vite. Pas parce que je manque de force. Non. J'en ai. J'en ai toujours eu. Mes muscles thoraciques vibrent, chauffent, poussent l'air avec cette puissance de faux bourdon qui m'a rendu si fier tant de fois. Mais cette fois, ce n'est pas un vol de parade. Ce n'est pas un vol devant les princesses. Ce n'est pas un cercle large au-dessus de la planche d'entrée pour faire rire les gardes.

C'est un départ.

Un vrai.

Derrière moi, *La Ruche* diminue lentement.

L'immense façade vivante, faite de cire, de propolis et d'odeurs, devient une masse dorée, puis une forme, puis une blessure brillante au bord du *Bois*. Autour d'elle, la prairie de *La Vallée De La Gloire* s'étend dans une abondance qui semble presque insolente quand je pense à la famine qui ronge l'intérieur.

En bas, les fleurs sont encore là.

Turquoises.

Violettes.

Blanches.

Jaunes.

Roses.

Mais je sais ce que les butineuses disent dans les galeries. Les corolles donnent moins. Le nectar se retire. Les parfums sont moins gras, moins ronds, moins vivants. Le printemps ressemble à un printemps, mais il ment par épuisement.

Je monte plus haut.

Le soleil frappe mes yeux composés et le monde se divise en milliers d'éclats. Chaque herbe devient une lame verte. Chaque pétale devient une bouche ouverte. Chaque ombre du *Bois* devient une menace possible.

Je reviendrai.

Cette pensée ne me réchauffe pas.

Elle me perce.

Je vole vers le sud-est, là où les éclaireuses disent que la prairie devient plus sèche, là où les herbes bouclées s'espacent, là où certains insectes revenus presque fous prétendent avoir vu des zones de sable, des ravins, des morceaux de terre craquelée qui ne devraient pas exister si près de la gloire.

La route vers *La Vallée De La Haine*.

Je bats des ailes.

Encore.

Encore.

Le jour avance.

Le matin sent la fleur ouverte. Puis le midi sent la tige brûlée. Puis l'après-midi sent la poussière chaude, le pollen sec, la feuille blessée. Je vole longtemps, si longtemps que mes muscles commencent à trembler sous ma cuticule. Un faux bourdon peut voler loin, oui. Nous sommes faits pour chercher les princesses en vol nuptial, pour monter, poursuivre, tenir l'air, lutter contre le vent. Mais je ne cherche pas une princesse aujourd'hui.

Je cherche une guerre.

Le mot me suit.

Guerre.

Il vibre derrière mon crâne.

Guerre.

Il se glisse entre chaque battement d'aile.

Et plus je m'éloigne, plus quelque chose en moi change.

Au début, je pense à *La Reine*. Je pense aux nourrices mortes dans les galeries basses. Je pense aux ministres courbés, aux abeilles qui faisaient semblant de tenir debout. Je pense à la voix de *La Reine* quand elle a dit qu'elle avait mangé parce qu'elle devait pondre.

Puis, peu à peu, une autre chaleur arrive.

Pas la chaleur du soleil.

Pas celle de *La Ruche*.

Une chaleur plus dure.

Plus agressive.

Je me surprends à imaginer l'ennemi. Je ne vois pas son visage. Je ne connais pas son odeur. Mais je l'écrase déjà dans ma tête. Je l'écrase avec mon thorax, je l'enfonce dans la poussière, je lui arrache son secret par la force.

Qui que tu sois, je vais te trouver.

Le vent siffle contre mon corps.

Je descends pour raser les herbes. Elles sont hautes comme des arbres, épaisses, bouclées, luisantes de restes de rosée dans les zones encore fraîches. Je passe entre elles comme dans des couloirs verts. Des pucerons serrés sur des tiges lèvent à peine leurs corps mous. Des fourmis noires circulent en files nerveuses, antennes en avant, prêtes à mordre tout ce qui dérange leur route. Une araignée sauteuse pivote vers moi sur une feuille, ses yeux brillants fixés sur mon mouvement, puis renonce en voyant ma taille.

Je continue.

Le soleil baisse.

Je devrais déjà voir le désert.

Je ne vois que la prairie.

Encore.

Toujours.

La Vallée De La Gloire est immense. Je le savais. Nous le savions tous. Mais vue du ciel, elle n'a pas la même mesure. Depuis *La Ruche*, elle ressemble à une promesse. Depuis l'intérieur, elle devient un labyrinthe de beauté. Des fleurs répètent les mêmes couleurs. Des collines basses se ressemblent. Des herbes bouclées se tordent dans toutes les directions, comme si la terre elle-même refusait de donner un chemin clair.

Je vole jusqu'à ce que la lumière devienne orange.

Je vole jusqu'à ce que mon abdomen paraisse vide.

Je vole jusqu'à ce que mes ailes ne battent plus par fierté, mais par obligation.

Enfin, je me pose sur une large feuille inclinée, loin de tout repère.

Mes pattes s'accrochent à la nervure centrale. Je baisse la tête. Mes antennes pendent une seconde.

Je respire.

L'air sent la fleur, la poussière, le soir.

Et l'échec.

— Non.

Ma propre voix me surprend. Elle est rauque. Petite.

Je redresse le thorax.

— Non.

Je n'ai pas quitté *La Ruche* pour me perdre dans une prairie.

Je déploie mes ailes pour repartir, mais un bruit profond traverse l'herbe.

Un pas.

Puis un autre.

Le sol tremble légèrement sous la feuille.

Je me fige.

Dans une ruche, on apprend à reconnaître les vibrations. Une larve qui bouge dans une cellule. Une ouvrière qui court. Un danger sur la paroi. Ici, la vibration n'est pas celle d'un insecte ordinaire. Elle est lente. Lourde. Intentionnelle.

Je tourne la tête.

Les herbes bouclées s'écartent.

Et je vois *Orgueil*.

Il avance entre les fleurs comme une chose qui n'a pas besoin de demander le passage. Rougeâtre. Gigantesque. Horrible. Son corps ressemble à un écran vivant, porté par de longues formes déformées, avec des bras maigres, une bouche énorme et des dents blanches trop visibles. Sur sa face, au lieu d'un simple reflet, il affiche une image.

Un désert.

Un désert brûlant.

Un désert craquelé.

La Vallée De La Haine.

Mon cœur frappe.

Enfin.

Orgueil s'arrête devant moi. Sa taille m'écrase.
Pourtant, je ne recule pas.

Il incline son visage-écran vers moi. Sa
bouche s'étire.

— Tiens, tiens. Un faux bourdon loin de sa cire.

Je serre mes pattes sur la feuille.

— Je cherche *La Vallée De La Haine*.

— Évidemment.

Sa voix est douce. Trop douce. Comme du
miel laissé trop longtemps au soleil, devenu lourd,
collant, presque sale.

— Tous ceux qui se croient nécessaires finissent par chercher une vallée dangereuse.

Je bats légèrement des ailes.

— Je ne me crois pas nécessaire. Je le suis.

Son sourire s'élargit.

— Voilà une phrase qui sait marcher toute seule.

— Je n'ai pas le temps.

— Bien sûr. *La Ruche* meurt. Les princesses tombent. *La Reine* souffre. Et toi, *FB345*, beau, fort, large d'ailes, tu vas sauver tout le monde.

Je me raidis.

— Tu connais mon nom.

— Je connais les noms qui brûlent dans leur propre importance.

Je devrais m'éloigner.

Je le sais.

Une partie de moi se souvient des récits.
Orgueil n'est pas seulement un monstre. Il est une
porte. Un passage. Une promesse dangereuse
déguisée en évidence. Mais devant moi, son écran
montre exactement ce que je cherche.

Le désert.

Les ravins.

La haine.

Le chemin.

— Laisse-moi passer.

Orgueil se penche encore.

Son ombre rouge couvre la feuille.

— Tu veux vraiment y aller ?

— Oui.

— Pour obéir à *La Reine* ?

— Oui.

— Pour servir *La Ruche* ?

— Oui.

— Pour honorer *Princesse P78* ?

Mon thorax se contracte.

— Oui.

— Ou pour prouver que tu n'es pas seulement un mâle sans dard, nourri par les autres, utile seulement quand une princesse s'envole ?

Le monde devient silencieux.

Les fleurs ne sentent plus rien.

Le vent disparaît.

Je fixe sa bouche.

— Répète.

Orgueil montre ses dents.

— Voilà. Là. Tu sens ? C'est plus fort que la fatigue. Plus fort que la peur. Plus fort que le deuil. Quelqu'un touche ton nom, et soudain tu retrouves tes ailes.

Je m'approche du bord de la feuille.

— Je ne suis pas venu pour t'écouter.

— Non. Tu es venu pour passer.

Sur son écran, le désert tremble. Les craquelures du sol deviennent plus nettes. Des ombres d'insectes s'y déplacent. Des formes cuirassées. Des pinces. Des cornes. Des queues recourbées.

— Passe, dit *Orgueil*. Va montrer ce que tu es. Va apprendre ce que les tendres ne comprennent pas. Va chercher tes réponses dans un endroit où personne ne respecte les larmes.

Je regarde l'image.

Je pense à *La Reine*.

Je pense à la feuille verte où *Princesse P78* a été retrouvée.

Je pense à son visage sublime devenu silence.

Mes ailes s'ouvrent.

— Je reviendrai avec la vérité.

Orgueil rit doucement.

— Ceux qui passent par moi reviennent rarement avec la vérité.

Je plonge.

Je traverse son écran.

Pendant une fraction de seconde, je ne vole plus dans l'air. Je traverse une surface froide et chaude à la fois, comme si une peau invisible se refermait autour de mes antennes. Des images claquent contre mes yeux composés : *La Ruche* pleine, *La Ruche* affamée, *Princesse P78* souriante, *Princesse P78* immobile, *La Reine* debout devant les ministres, mes propres ailes déployées, mon propre corps grandi par une gloire que personne ne me donne encore.

Puis tout bascule.

Je tombe.

Je rouvre les ailes par réflexe.

L'air me frappe.

Sec.

Brûlant.

Vide.

Je ne suis plus dans la prairie.

Sous moi, *La Vallée De La Haine* s'étend
comme une plaie sans bord.

Un désert immense, peut-être infini. Du
sable rouge. De la terre craquelée. Des ravins tordus,
biscornus, ouverts comme des mandibules dans le
sol. Des roches couleur de sang sec. Des arêtes
noires. Des carcasses d'insectes blanchies par le
soleil. Des piquants de plantes dures, sans feuilles
tendres, dressés comme des menaces.

Je descends.

Je m'attends à sentir mon corps réduire,
comme dans les récits.

Rien.

Je reste moi-même.

Même taille.

Même force.

Non.

Plus que ça.

Je sens quelque chose gonfler sous mon thorax. Une force intérieure, sombre, compacte. Pas de la joie. Pas du courage pur. Une pression. Une certitude agressive.

Je peux survivre ici.

Je me pose sur une plaque de terre fendue.

La chaleur monte par mes tarses. Elle passe entre mes griffes, remonte dans mes pattes, frappe mon abdomen. L'air est si sec que mes antennes semblent se raidir. Chaque respiration râpe mes spiracles.

Derrière moi, *Orgueil* a disparu.

Devant moi, le désert tremble.

Je fais un pas.

Puis un autre.

Le sol craque sous mon poids.

Un bruit monte au loin.

D'abord, je crois à un orage.

Mais il n'y a pas de nuages.

Le bruit grossit.

Chocs.

Grattements.

Claquement de carapaces.

Cris.

Rires.

Je grimpe sur une motte sèche et j'aperçois,
derrière une ligne de roches, une masse mouvante.

Des milliers de corps sombres.

Des milliers de carapaces luisantes.

Des cornes.

Des pattes épaisses.

Des têtes cuirassées.

Des scarabées rhinocéros.

Je reste immobile.

Ils sont partout.

Certains mâles portent de grandes cornes recourbées dressées depuis la tête ou le thorax, armes de lutte plus que lames de meurtre, faites pour soulever, pousser, retourner l'adversaire. Leur pronotum forme des plaques massives, des boucliers naturels, et leurs pattes terminées de griffes puissantes labourent le sable comme des outils. Les femelles sont souvent moins ornées, plus compactes, sans la grande corne spectaculaire des mâles, mais ici, dans ce monde de haine, elles portent des bosses dures, des excroissances épaisses, des fronts usés par les impacts. Toutes avancent comme si la vie était une collision permanente.

Leur colonie couvre la vallée.

Une cité de carapaces.

Une armée de disputes.

Au centre, sur une butte de terre noire, se tient le plus massif d'entre eux.

Querellor.

Je le comprends avant qu'on me le dise.

Il est énorme. Sa corne principale se courbe comme une racine arrachée au sol. Son thorax est rayé de cicatrices. Une de ses antennes lamellées s'ouvre et se referme lentement, captant mon odeur dans la poussière. Autour de lui, les autres scarabées frappent le sol de leurs pattes.

Je n'ai pas le temps de choisir mon attitude.

Une femelle surgit à ma gauche.

Elle est plus basse que les grands mâles, mais plus nerveuse. Sa carapace brun noir brille comme un morceau de bois brûlé. Sa tête porte une petite pointe épaisse, pas une vraie longue corne, plutôt un coin de guerre. Ses tibias dentés griffent le sable. Ses antennes s'ouvrent vers moi.

— Un volant.

Je tourne vers elle.

— Un faux bourdon.

— C'est pareil. Ça fait du bruit, ça se croit au-dessus.

Sa voix est sèche, rapide, tranchante.

Je la regarde.

Elle me regarde.

Puis elle sourit.

— Moi, c'est *Pression*.

— Ça se sent.

Elle claque des mandibules, amusée.

— Et toi ?

— *FB345. De La Ruche.*

Un murmure traverse les scarabées proches.

La Ruche.

Certains ricanent.

D'autres frappent le sol.

Querellor descend de sa butte. Les scarabées s'écartent. Il avance lentement, chaque pas imprimant dans le sable une marque lourde. Quand il arrive devant moi, sa corne passe au-dessus de ma tête comme une branche de guerre.

— La cire envoie des mâles maintenant ?

Je lève le thorax.

— La cire envoie ceux qui osent partir.

Un silence.

Puis des rires éclatent. Pas des rires joyeux. Des rires de provocation. Des rires qui cherchent déjà où mordre.

Pression tourne autour de moi.

— Il répond.

Querellor baisse la tête.

— Pourquoi viens-tu ?

— Je cherche des informations.

— Ici, on ne cherche pas. On prend.

— Alors je prendrai.

Les rires explosent plus fort.

Un mâle énorme me bouscule de l'épaule. Je glisse d'un demi-pas, mais je tiens.

— Il parle comme un petit roi de miel, celui-là.

Je tourne la tête vers lui.

— Et toi, tu sens comme un morceau de bois humide sous une pierre.

Les scarabées se figent.

Le mâle pivote brutalement.

— Quoi ?

Pression pousse un cri ravi.

— Oh. Il a une mandibule dans la bouche.

Le mâle avance sur moi, corne basse.

Mon instinct me dit de décoller.

Je ne décolle pas.

Je reste.

Il s'arrête à une distance minuscule, assez près pour que je sente son odeur de terre, de sève fermentée et de carapace chauffée.

— Répète.

Je souris.

— Je pensais que tes antennes fonctionnaient. J'ai surestimé ton espèce.

Cette fois, il charge.

Pas longtemps.

Querellor l'arrête d'un coup de corne latéral. Le mâle est soulevé, dévié, jeté dans le sable sur le côté. Le choc fait vibrer mes pattes.

Querellor me fixe.

— Tu provoques sans connaître les règles.

— J'apprends vite.

— Ici, tout pousse au combat.

— Je vois ça.

— Non. Tu ne vois rien. Chez nous, la provocation n'est pas un bruit. C'est un outil. Tu touches la rage de l'autre, tu la fais monter, tu la fais courir plus vite que son intelligence. Puis tu la laisses se briser sur ton angle.

Pression s'approche de mon flanc.

— Et quand l'autre est brisé, tu écrases.

Elle dit ça simplement. Comme une ouvrière dirait : la cellule est pleine, on opercule.

Je regarde la colonie.

Partout, des scarabées se défient. Deux mâles se poussent front contre front, cornes verrouillées, cherchant à soulever l'autre. Plus loin, une femelle compacte frappe l'épaule d'un adversaire jusqu'à le faire reculer vers une pente. Des jeunes imitent les anciens en se lançant des insultes plus grosses que leur corps. Même les larves, grosses, pâles, cachées

dans des amas de matière végétale décomposée sous des abris de sable, reçoivent des paroles dures comme si on pouvait nourrir leur croissance avec de la colère.

— Vous vivez comme ça ? je demande.

Pression hausse son thorax.

— On vit mieux que ceux qui pleurent.

La phrase me frappe.

Je pense aux galeries basses.

Aux mortes.

Aux pleurs.

Je devrais la haïr.

À la place, une partie de moi écoute.

La colonie me conduit vers son stade.

Il apparaît après une série de ravins : un immense cercle creusé dans le sable craquelé, entouré de gradins faits de roches plates, de morceaux d'écorces mortes, de fragments

d'exosquelettes polis par le frottement. Au centre, ce n'est pas une arène simple. C'est un labyrinthe. Des couloirs de sable durci. Des parois basses. Des fosses. Des ponts de brindilles sèches. Des ravins miniatures. Des passages si étroits qu'un insecte large doit se tordre pour passer.

Au-dessus et autour, des miroirs.

Pas des machines.

Pas de technologie.

Des plaques de mica arrachées aux roches. Des cristaux de sel polis. Des morceaux d'ailes transparentes tendus sur des cadres de nervures. Des fragments de carapaces noires lustrées jusqu'à renvoyer l'image. Tout est orienté par des scarabées postés sur des promontoires. Ils inclinent les surfaces avec leurs pattes, captent une scène, la renvoient vers une autre plaque, puis vers les gradins.

Le labyrinthe entier se reflète partout.

La foule voit sans descendre.

La mort devient spectacle.

Un cri monte.

Des fourmis rouges traînent un puceron énorme, tremblant, poussé dans une entrée du dédale. Plus loin, deux guêpes sans ailes avancent en titubant. Leurs moignons remuent inutilement sur leur thorax. Des sauterelles, des mouches, des cloportes, des fourmis isolées, tous sont amenés là, forcés d'entrer dans les couloirs.

Je sens mon abdomen se serrer.

— Ils n'ont pas choisi.

Pression me regarde comme si je venais de dire une chose naïve.

— Personne ne choisit vraiment de combattre. Alors on l'aide.

— En le forçant ?

— En lui montrant ce qu'il est quand on appuie au bon endroit.

Un gong naturel résonne : une pierre frappée contre une carapace creuse.

Le premier combat commence.

Un champion scarabée entre dans le labyrinthe. Il est large, noir, corne double, pattes ancrées. En face, une sauterelle brune, maigre, aux longues pattes arrière hérissées d'épines, tremble contre une paroi de sable.

Le champion ne fonce pas.

Il parle.

— Saute, brindille.

La sauterelle ne bouge pas.

— Tu es venue avec des pattes de géante pour mourir comme une larve molle ?

La foule rit.

La sauterelle recule.

— Je ne veux pas me battre.

— Personne ne te demande ce que tu veux. Je te demande si tes pattes servent à autre chose qu'à fuir.

Elle tremble plus fort.

Le scarabée avance d'un pas, lentement.

— Regarde-toi. Même les pucerons ont l'air plus courageux.

La sauterelle bondit.

Une détente fulgurante. Ses pattes arrière la projettent contre la paroi, puis vers le champion. Elle frappe avec ses tibias épineux. Le scarabée encaisse de côté, se laisse tourner, puis donne un coup de corne sous son thorax.

La sauterelle est jetée contre un mur.

La foule rugit.

Le champion n'achève pas tout de suite sa victime.

Il recommence à parler.

Il la pousse.

Il la rend folle.

Il la force à attaquer encore.

Et quand elle n'est plus qu'un paquet de rage et de panique, il la soulève, la retourne, l'écrase sous ses pattes.

Je détourne les yeux.

Pression me donne un coup de côté.

— Ne fais pas ça.

— Quoi ?

— Détourner les yeux.

— Ce n'était pas un combat.

— Si. C'était le seul vrai combat. Celui où l'autre se révèle.

Je fixe le labyrinthe.

Un autre combat commence. Puis un autre. Un puceron meurt sans presque comprendre. Une guêpe sans ailes se bat avec une férocité folle, utilisant ses mandibules, son abdomen, ses pattes,

mais elle est encerclée par trois scarabées femelles
qui la poussent de couloir en couloir jusqu'à une
fosse. Une fourmi soldate résiste longtemps, très
longtemps, mordant une articulation, s'accrochant
à une patte, refusant de lâcher même quand un
coup de corne la renverse.

La foule adore.

Chaque mort nourrit leurs cris.

Je devrais être horrifié seulement.

Mais je suis fasciné.

Pas par la mort.

Par la méthode.

Ils ne gagnent pas seulement avec leur force.
Ils gagnent avant le choc. Ils entrent dans la tête de
l'autre. Ils trouvent la peur, la honte, la colère, le
deuil, et ils appuient.

Pression sent mon attention.

— Tu comprends ?

— Je comprends que vous êtes cruels.

— Mauvaise réponse.

— Je comprends que vous êtes efficaces.

Elle sourit.

— Meilleure réponse.

Je me tourne vers elle.

— Tu connais quelque chose sur les princesses mortes de *La Ruche* ?

Son sourire s'efface un peu.

— Beaucoup de monde parle de ça.

Mon cœur accélère.

— Qui ?

— Des voyageurs. Des ennemis. Des affamés. Des survivants. Des menteurs. Des vrais. Ici, les rumeurs se battent aussi.

— Je cherche du vrai.

— Alors gagne.

Je sens mes ailes se raidir.

— Gagner quoi ?

Elle désigne le labyrinthe.

— Un combat.

— Contre qui ?

Un nouveau gong résonne.

À l'autre bout de l'arène, on pousse une sauterelle verte dans un couloir. Plus grande que celle de tout à l'heure. Ses antennes longues fouettent l'air. Ses yeux noirs roulent dans tous les sens. Ses pattes arrière sont puissantes, ses fémurs épais comme des arcs tendus. Elle a la couleur des herbes qui refusent encore de mourir.

Pression parle près de mon oreille.

— Elle.

Je recule d'un demi-pas.

— Je ne suis pas un scarabée.

— Non. Tu es un faux bourdon qui veut des informations.

— Elle n’a rien fait.

— Peut-être. Mais elle se tient entre toi et ce que tu veux savoir.

Je regarde la sauterelle.

Elle cherche une sortie. Elle ne veut pas être là. Ses mandibules bougent, rapides, tremblantes. Elle respire par secousses.

Je pense à *Princesse P78*.

À son corps sur la feuille.

À *La Reine*.

À la famine.

Une vie contre La Ruche ?

Je déteste cette pensée.

Mais elle entre quand même.

— Si je gagne, tu parles ?

Pression ne cligne pas.

— Si tu gagnes vraiment.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Pas survivre. Pas fuir. Pas avoir de la chance.
Gagner comme quelqu'un qui apprend.

Je ferme les yeux une seconde.

Roi...

La prière ne se forme pas.

Elle se brise contre quelque chose en moi.

Je rouvre les yeux.

— D'accord.

La foule sent le moment avant même que je descende. Un murmure monte. Les miroirs pivotent. Mon image apparaît sur des plaques tout autour du stade : mon thorax velu, mes ailes transparentes, mes grands yeux, mon abdomen large, mes pattes moins cuirassées que celles des scarabées.

- Le volant !
- Le miel descend !
- Le mâle sans dard !
- Écrase-le, herbe verte !

Je descends dans le labyrinthe.

Le sable est plus chaud au fond.

Plus étouffant.

Les parois coupent le vent. L'odeur de poussière, de peur, d'excréments, de chitine brisée et de sang d'insecte sature l'air. Je sens chaque vibration amplifiée par les couloirs. La sauterelle gratte quelque part à gauche.

Ne fais pas ça.

Cette pensée est claire.

Elle ressemble à une abeille de *La Ruche* qui me parlerait depuis l'intérieur.

Puis la voix de *Pression* descend des gradins.

— *FB345* ! Ne commence pas avec tes ailes.
Commence avec sa tête !

Je tourne dans un couloir.

La sauterelle apparaît à dix longueurs de corps d'abeille. Elle se fige.

— Je ne veux pas me battre, dit-elle.

Sa voix est fine, sèche, presque cassée.

Je m'arrête.

— Moi non plus.

Une vague de huées tombe du stade.

Pression crie :

— Mensonge ! Tu veux des réponses, oui ou non ?

Je serre les mandibules.

La sauterelle me fixe.

— Laisse-moi passer. Tu peux voler. Tu peux sortir.

— Si je vole, les scarabées te tueront.

— Je mourrais de toute manière.

Elle a raison.

Cette vérité me cloue au sol.

Je pourrais l'aider. Peut-être. La prendre ?
Non. Elle est trop grande, trop nerveuse. Voler avec
elle sous les yeux de milliers de scarabées ?
Impossible. Et moi, je perdrais les informations.

La Ruche.

Je fais un pas.

— Comment tu t'appelles ?

Elle recule.

— Pourquoi ?

— Pour savoir qui je vais battre.

Son corps se tend.

Voilà.

Je le sens.

Une étincelle.

Ses antennes se redressent.

— Tu ne vas pas me battre.

Ma bouche devient sèche.

— Tu trembles déjà.

Ses pattes arrière s'ouvrent légèrement.

— Tais-toi.

Au-dessus, les scarabées grondent de plaisir.

Je continue, et chaque mot me paraît plus lourd que le précédent.

— Tu as des pattes faites pour bondir, mais tu es restée contre le mur comme une larve qui attend la mandibule.

— Tais-toi !

— Tu crois que tes ailes réduites sous tes élytres vont te sauver ? Tu es misérable.

Elle bondit.

La vitesse me surprend.

Une flèche verte.

Je me jette sur le côté. Ses tibias passent près de mon thorax et l'une de ses épines accroche ma carapace. Une douleur vive éclate. Je roule contre la paroi de sable. La foule hurle.

Je me redresse.

La sauterelle a déjà rebondi plus loin. Elle me regarde, haletante.

Je pourrais lui dire d'arrêter.

Au lieu de ça, je souris.

— C'est tout ?

Elle pousse un cri aigu.

Elle repart.

Cette fois, je bats des ailes, pas pour m'envoler, mais pour soulever un nuage de poussière. Le sable sec explose autour de moi. La sauterelle traverse le nuage trop vite. Je la vois en fragments dans mes yeux composés : patte, mandibule, antenne, aile, ombre. Je baisse le thorax. Le choc arrive sur mon épaule. Je suis projeté contre le sol, mais elle perd l'équilibre.

Je tourne.

Je frappe avec mon poids.

Pas comme un scarabée.

Comme un faux bourdon.

Je n'ai pas de corne. Je n'ai pas de dard. J'ai un thorax dense, des muscles de vol, une masse qui sait traverser l'air. Je percute son flanc. Elle crispe et glisse dans un couloir.

La foule frappe les gradins.

— Encore !

— Écrase-la !

— Fais-la mourir !

La sauterelle se relève péniblement.

Je sens de la compassion remonter.

Son antenne droite tremble. Une de ses pattes avant plie mal.

Je fais un pas vers elle.

— Arrête. Reste au sol.

Elle me regarde.

Il y a une seconde où tout peut basculer autrement.

Puis *Pression* crie :

— Si elle reste au sol, elle meurt sans que tu n'apprennes rien !

La sauterelle entend.

Ses yeux changent.

— Tu fais ça pour apprendre ?

Je ne réponds pas.

— Tu fais ça pour eux ?

— Pour *La Ruche*.

— Ta ruche vaut plus que ma vie ?

La phrase m'atteint plus fort qu'un coup.

Je devrais dire non.

Je devrais dire quelque chose de noble.

Mais le visage de *Princesse P78* traverse ma mémoire.

— Aujourd’hui, oui.

La sauterelle hurle.

Elle n’est plus seulement effrayée.

Elle est furieuse.

Et sa furie est magnifique.

Elle bondit contre une paroi, prend appui, rebondit de biais. Ses pattes arrière claquent. Elle utilise le labyrinthe mieux que moi, passe au-dessus d’un ravin, revient par la droite. Je la perds dans les reflets. Sur une plaque de mica, je crois la voir devant moi. En réalité, elle arrive de côté.

Le coup me frappe sous l’aile.

Une douleur blanche déchire mon flanc.

Je tombe dans une fosse peu profonde.

Le monde devient rouge et poussière.

La foule explose.

- Il tombe !
- Le miel coule !
- Faux bourdon ! Faux courage !

Je respire mal.

La sauterelle apparaît au bord de la fosse.

Elle pourrait fuir.

Elle pourrait.

Mais je l'ai attisée.

Je l'ai tirée hors de sa peur.

Maintenant, elle veut me finir.

Elle saute.

Je roule au dernier instant. Ses pattes s'enfoncent dans le sable au fond de la fosse. Je bats des ailes de toutes mes forces. La poussière monte en colonne. Elle tousse, recule, frappe au hasard.

Je me jette contre elle.

Elle me repousse avec ses tibias.

Une épine racle mon crâne.

Je crie.

Pas de peur.

De rage.

La rage répond à la sienne. Elle passe de son corps au mien comme une chaleur contagieuse. Je comprends soudain ce que les scarabées aiment. Ce moment où l'autre cesse d'être seulement une victime. Il devient miroir. Il me renvoie ma propre violence, et je la reconnais trop facilement.

— Tu vois ? crie *Pression*. Voilà ! Voilà le combat !

La sauterelle me mord à la patte.

Je frappe son thorax avec ma tête.

Encore.

Encore.

Elle lâche.

Je recule, haletant.

Elle bondit une dernière fois.

Trop haut.

Trop droit.

Trop rageuse.

Je l'attendais.

Je ne m'envole pas.

Je saute à moitié, j'ouvre les ailes, je prends juste assez d'air pour faire monter mon corps, puis je les replie brutalement.

Je tombe sur elle.

Tout mon poids.

Tout mon thorax.

Toute ma fatigue.

Toute ma colère.

Le choc écrase son élan. Nous roulons ensemble. Ses pattes arrière battent, frappent le sable, griffent ma carapace. Je frappe. Je frappe

encore. Mes pattes cherchent ensuite une prise, trouvent ses flancs, bloquent ses mouvements. Je sens son corps vibrer sous moi, de moins en moins fort.

Elle émet un son mince.

Presque rien.

Je reste appuyé.

La foule hurle.

Je ne sais pas combien de temps je reste ainsi.

Quand je me relève, la sauterelle ne se bat plus.

Le stade frappe le monde de ses cris.

Les miroirs renvoient mon image partout.

Je suis couvert de poussière.

Mon flanc saigne légèrement.

Une de mes ailes tremble.

Je regarde le corps immobile.

Pendant une seconde, je ne suis pas vainqueur.

Je suis vide.

Puis *Pression* descend dans le labyrinthe.

Elle me rejoint lentement.

Ses pattes s'enfoncent dans le sable. Elle regarde la sauterelle, puis moi.

— Maintenant, tu comprends un peu.

Je tourne vers elle.

— Parle.

Elle sourit.

— Même après un combat, tu restes pressé.

— Tu as promis.

Elle se rapproche jusqu'à ce que ses antennes touchent presque les miennes.

— L'ennemi de *La Ruche* va bien déclencher une guerre.

Je ne bouge plus.

Le bruit du stade s'éloigne.

— Tu es sûre ?

— Les rumeurs sont nombreuses. Celle-ci n'en est plus vraiment une.

— Qui ?

— Pas ici.

— Tu as dit que tu parlerais.

— J'ai dit que je donnerais de bonnes informations.
La bonne information, c'est que tu dois aller chez les scorpions.

Mon abdomen se serre.

Les scorpions.

Même dans *La Vallée De La Haine*, ce nom tombe plus bas que les autres.

— Pourquoi eux ?

— Parce qu’eux ne vivent pas de rumeurs. Ils gouvernent avec du venin et des secrets. Leur royaume reçoit des messagers que personne ne voit repartir. Leur gouvernement parle avec ceux qui veulent entrer en guerre contre *La Ruche*.

Je sens mes ailes frémir.

— Ils savent qui.

— Oui.

— Ils me le diront ?

Pression rit.

— Non.

Je la fixe.

— Alors pourquoi y aller ?

— Parce que tu viens de gagner un combat contre une sauterelle en apprenant à provoquer. Tu voulais des réponses faciles ? Retourne dans ta cire.

Je regarde vers les gradins.

Les scarabées me regardent autrement maintenant.

Pas avec respect doux. Ils ne connaissent pas ça. Avec intérêt. Avec appétit. Avec une forme brutale d'acceptation.

Querellor s'avance au bord du labyrinthe.

— Le faux bourdon a pesé lourd.

Les scarabées frappent le sol.

Querellor continue :

— Il a commencé comme une fleur. Il a fini comme une pierre.

Nouveaux cris.

Je ne sais pas si c'est un compliment.

Dans leur monde, oui.

On me conduit hors du stade. Des scarabées me touchent le thorax, frappent mon dos, testent mon armure naturelle, commentent mes ailes, rient de mon absence de corne. Une femelle applique sur

mon flanc une pâte de sable fin, de résine sèche et de fibres végétales mâchées pour colmater la blessure. Ça brûle. Je ne crie pas.

Pression observe.

— Tu apprends vite à ne pas montrer.

— Je montre ce que je veux.

— Mauvaise phrase. Trop belle.

— Qu'est-ce que tu aurais dit ?

— Je montre ce qui sert.

Je retiens.

Le soir tombe sur la colonie de *Querellor*.

Le désert devient violet, puis brun, puis noir autour des feux sans flamme : des amas de champignons phosphorescents, de morceaux de bois pourri remplis de lueurs pâles, que les scarabées conservent sous des pierres creuses. Pas de technologie. Rien que des matières trouvées, arrachées, polies, utilisées. Leur monde est brutal, mais ingénieux. Chaque morceau de carapace

devient bouclier. Chaque épine devient crochet.
Chaque insulte devient pouvoir.

On me donne une armure.

Pas forgée.

Assemblée.

Des morceaux de carapaces de scarabées rhinocéros morts, récupérés sur des champions tombés. Des élytres brun noir superposés sur mon dos sans gêner complètement mes ailes. Une plaque de pronotum fendue fixée devant mon thorax avec des fibres sèches. Des fragments courbes autour de mes flancs. Une protection lourde, rugueuse, qui sent l'ancien combat, la poussière et la mort.

Je bouge.

Le poids m'écrase.

— Trop lourd, dis-je.

Pression ricane.

— Tout ce qui protège pèse. Même une reine.

Je pense à *La Reine*.

Je ne réponds pas.

Querellor désigne l'horizon nocturne.

— Tu partiras avec *Pression*. Et des champions.

— Pourquoi m'aider ?

Il approche sa corne de mon visage.

— Parce que les scorpions aiment savoir avant les autres. Et nous aimons qu'ils sachent que nous savons qu'ils savent.

Je cligne des yeux.

— C'est une raison ?

— Dans *La Vallée De La Haine*, c'est presque une alliance.

Pression me donne un coup d'épaule.

— Dors peu. On part avant que les oiseaux voient clair.

Je ne dors presque pas.

Je reste sous une pierre inclinée, entouré de scarabées qui ronflent en frottant parfois leurs pattes contre le sol. La nuit du désert n'a rien de doux. Elle mord autrement que le jour. La chaleur quitte le sable si vite que mes segments se contractent. Je pense à *La Ruche*, où la chaleur collective maintient le couvain, où les ouvrières ventilent, se serrent, vibrent, ajustent la vie degré par degré.

Ici, personne ne réchauffe personne.

On endure.

Princesse P78 revient dans mes pensées.

Son sourire.

Je ferme les yeux.

Tu m'aurais regardé comment, dans ce stade ?

Je n'aime pas la réponse qui aurait monté.

Alors je l'écrase.

À l'aube, nous partons.

Nous sommes douze.

Pression.

Neuf mâles scarabées rhinocéros, massifs, cornus, bardés de cicatrices.

Une femelle plus âgée, courte et large, nommée *Rocaille*, qui connaît les pistes sèches.

Et moi.

Nous ne volons pas.

Le ciel est trop dangereux.

Je le comprends dès la première heure.

Des ombres passent haut au-dessus du désert. Des oiseaux. Pas des monstres mythiques. Des oiseaux réels, rapides, patients, terribles. Pour eux, nous ne sommes pas des guerriers, pas des enquêteurs, pas des champions. Nous sommes des insectes. Protéines. Mouvements. Points noirs sur le sable.

À découvert, un battement d'aile au mauvais moment suffit à mourir.

Alors nous marchons.

La marche est une humiliation.

Mes ailes veulent l'air. Mon corps veut monter. Chaque pas dans le sable me rappelle que je suis fait pour autre chose. Les scarabées, eux, avancent lourdement, efficacement, griffes ancrées. Ils lisent le sol avec leurs tarsi, sentent les vibrations, évitent certaines plaques trop fines, contournent les zones où la croûte craquelée cache du vide.

Pression marche près de moi.

— Règle une : tu ne demandes pas si c'est loin.

— C'est loin ?

Elle me frappe l'épaule.

— Tu viens déjà d'échouer.

— Je voulais tester la règle.

— Règle deux : tu ne plaisantes pas quand tu as soif.

Ma gorge est déjà sèche.

— Et règle trois ?

Elle s'arrête, m'oblige à m'arrêter.

— Tu ne te plains jamais devant celui que tu veux commander.

— Je ne commande personne.

— Alors tu mourras suiveur.

Elle repart.

Je la hais un peu.

Je l'écoute beaucoup.

Le soleil monte.

Chaque grain de sable devient une braise.

L'armure pèse de plus en plus. Elle protège mon thorax, mais garde la chaleur. Mon corps d'abeille sait gérer la chaleur par ventilation, par mouvement d'ailes, par comportement collectif. Ici, seul, sous des plaques de morts, je sens mes muscles chauffer dangereusement. Je dois ouvrir les ailes par

moments pour ventiler, mais *Pression* me gronde aussitôt.

— Bas !

Une ombre glisse.

Nous nous plaquons sous une racine sèche.

Un oiseau descend comme un missile.

Il frappe le sable à quelques longueurs de nous. Son bec saisit un scarabée qui n'a pas eu le temps de rentrer entièrement sous l'abri. *Dalle-Corne*, un des mâles, pousse un bruit bref. Ses pattes raclent le sol. Sa corne frappe le vide.

Puis il disparaît dans le bec.

L'oiseau remonte.

Silence.

Personne ne crie.

Personne ne pleure.

Je fixe l'endroit où *Dalle-Corne* était une seconde plus tôt.

Il reste une trace dans le sable.

Pression murmure :

— Règle quatre : le ciel n'a pas d'honneur.

Nous repartons.

Je sens quelque chose se fermer en moi.

Pas de l'indifférence. Pas encore.

Mais une couche.

Une carapace intérieure.

À midi, nous atteignons une zone de cônes de sable fins.

Rocaille lève une patte.

— Fourmilions.

Je regarde.

Au début, je ne vois que des entonnoirs parfaits creusés dans la poussière. Puis un petit mouvement au fond d'un cône. Des mandibules cachées. Des pièges.

— On contourne, dit un mâle.

Trop tard.

Le bord s’effondre sous un champion nommé *Gros-Fût*. Il glisse dans le cône. Le sable coule avec lui. Au fond, une larve de fourmilion surgit, mandibules courbées ouvertes, prête à saisir.

Les scarabées se précipitent.

Le sol cède autour.

— Stop ! crie *Pression*. Vous allez tous descendre !

Je vois *Gros-Fût* glisser, gratter, sa corne inutile dans le sable mouvant.

Je ne réfléchis pas.

Je déploie mes ailes.

— Bas ! hurle *Pression*.

Mais je ne monte pas haut. Je fais un bond battu, lourd à cause de l’armure, juste assez pour passer au-dessus du bord fragile. J’atterris sur le flanc du cône, plus bas que prévu. Le sable

m'empporte. La larve tourne ses mandibules vers moi.

Je sens la panique.

Puis la voix de *Pression* dans ma tête.

Sa tête avant son corps.

Je crie vers *Gros-Fût* :

— Voilà donc le grand champion qui se fait avaler par un trou d'enfant !

Il me fixe, stupéfait.

— Quoi ?

— Tes cornes servent à décorer les histoires ou à remonter ?

Sa honte s'allume.

Bonne.

Dangereuse.

Utile.

Il gronde, plante ses pattes plus fort, se cambre.

La larve attaque.

Je bats des ailes, soulève du sable dans son entonnoir, brouille ses capteurs. Elle lance ses mandibules vers ma vibration. Je roule. Une pince me frôle. *Gros-Fût*, furieux, donne un coup de corne dans la paroi, pas vers la larve, mais vers un morceau de croûte sèche. La croûte casse, tombe, encombre le fond.

Pression et deux mâles tendent une fibre d'écorce.

— Attrape !

Gros-Fût s'accroche.

Je provoque encore.

— Si tu lâches, je raconterai à tous que tu as perdu contre du sable !

Il rugit, tire, remonte.

La larve frappe.

Je me jette sur sa tête molle et cuirassée de grains, pas pour la tuer proprement, mais pour la détourner. Mes pattes accrochent. Mes mandibules mordent ce qu'elles peuvent. Je n'ai pas la mâchoire d'une fourmi, pas les pinces d'un scorpion, mais j'ai la rage.

Elle se tord.

Je suis projeté contre le sable.

Une corne descend.

Gros-Fût, à moitié remonté, frappe la larve de côté.

Puis *Pression* saute dans le bord, donne un choc de son front compact, et la larve disparaît sous un éboulement.

On me tire hors du cône.

Je crache de la poussière.

Pression me regarde.

— Tu as volé.

— Bas.

— Tu as désobéi.

— Il vit.

Elle plisse les antennes.

— Et tu as provoqué correctement.

Je tousse.

— Merci.

— Ne souris pas. Tu as failli nous faire tuer.

Je souris quand même.

Elle me frappe.

Nous repartons avec un survivant de plus.

Mais le désert récupère toujours son dû.

En fin d'après-midi, le vent se lève. Pas un vent frais. Un vent abrasif. Il pousse devant lui des grains rouges qui entrent sous l'armure, frottent les articulations, brûlent les yeux. Les scarabées se mettent en formation serrée. Les mâles devant,

cornes basses. *Rocaille* au centre. *Pression* me force à marcher derrière elle.

— Regarde mes pattes.

— Je vois.

— Pose où je pose.

— Je sais marcher.

Elle se retourne brutalement.

— Non. Tu sais voler. Maintenant apprends à durer.

La phrase me réduit au silence.

Nous traversons un champ de pierres plates.
Entre les pierres, des fentes s'ouvrent sur du noir.
Des odeurs montent : insectes morts, moisissure
sèche, venin ancien.

Une forme surgit d'une fissure.

Pas un scorpion.

Une punaise assassine, longue, anguleuse,
avec un rostre replié sous la tête comme une lame.

Elle saisit un jeune mâle, *Lame-Mortelle*, par l'articulation de la patte. Son rostre cherche une membrane tendre pour injecter sa salive dissolvante.

Tout va vite.

Les scarabées chargent.

La punaise recule, agile, tire sa victime vers la fissure.

Je sens la peur revenir.

Puis autre chose prend le dessus.

La méthode.

Je cours sur le côté, grimpe sur une pierre, me montre volontairement.

— Hé ! mangeuse de joints !

La punaise tourne la tête.

Ses antennes bougent.

— Ici ! Tu préfères les articulations ou tu as peur d'une vraie masse ?

Elle hésite.

Les prédateurs aussi ont un orgueil.

Je bats des ailes, juste assez pour produire un grondement.

— Regarde-moi ! Bien plus gras ! Plus tendre ! Plus royal !

Elle lâche à demi *Lame-Mortelle*.

Pression comprend.

— Encore ! crie-t-elle.

Je me rapproche de la fissure.

— Tu n'as attrapé qu'une patte parce que tu n'as pas le courage de viser un thorax !

La punaise jaillit vers moi.

Je tombe à plat sous son rostre.

Il frappe ma plaque de carapace morte. La pointe glisse. Avant qu'elle corrige, *Pression* la percute de côté. Un mâle place sa corne sous

l'abdomen de la punaise et soulève. Un autre frappe les pattes.

Je me relève.

Je ne pense plus.

Je fonce.

Mon thorax heurte sa tête.

Une fois.

Deux fois.

Trois fois.

Elle bascule dans la fissure.

Ses pattes griffent le bord. Je frappe encore. La colère me donne une précision brutale. Pas de beauté. Pas de parade. Juste empêcher la chose de remonter.

La punaise tombe dans le noir.

Un bruit sec résonne plus bas.

Je reste penché au-dessus de la fente,
haletant.

Autour de moi, les scarabées me regardent.

Lame-Mortelle tremble, sa patte blessée
repliée.

— Tu l’as appelée mangeuse de joints, dit-il.

— Elle visait les articulations.

Il éclate d’un rire nerveux.

Les autres suivent.

Même *Pression* laisse passer un son bref.

— Tu apprends le vocabulaire.

Je baisse les yeux vers mes pattes.

Elles tremblent.

Pas seulement de fatigue.

Je sens en moi une satisfaction.

Violente.

Claire.

J'ai aimé la faire tomber.

Je n'aime pas ce constat.

Alors je lui donne une raison.

Pour La Ruche.

Nous marchons encore.

Le soir prend le désert.

Nous ne sommes plus douze.

Après l'oiseau, après les pièges, après les fissures, après une attaque nocturne d'araignées pâles qui emporte *Rocaille* dans un chaos de pattes et de soie sèche, après une marche forcée dans un couloir de pierres où *Gros-Fût* s'effondre et ne se relève plus, nous ne sommes plus que cinq.

Pression.

Trois mâles.

Frappe-Roche, large, corne ébréchée.

Noir-Sillon, silencieux, une patte arrière raide.

Vieux-Pronotum, plus petit mais dur comme une graine brûlée.

Et moi.

Mon armure est rayée, fissurée, réparée avec des fibres. Mon aile blessée fonctionne encore, mais chaque ouverture me tire une douleur jusqu'au thorax. Mes pattes sentent le sable même quand je ne marche plus. Mon corps réclame le miel de *La Ruche*. Pas le nectar sec que les scarabées mâchent parfois dans des racines. Pas les gouttes amères trouvées dans les tiges grasses du désert. Du miel. Épais. Chaud. Vivant.

Je n'en ai pas.

Alors j'avance.

Pression me force à répéter.

— Un soldat ne dit pas : j'ai mal.

— Il dit : où est l'ennemi ?

— Un soldat ne dit pas : j'ai peur.

— Il dit : qui veut tester ma peur ?

— Un soldat ne dit pas : je suis perdu.

— Il dit : le chemin hésite devant moi.

Elle me regarde.

— Encore.

Je grogne.

— Le chemin hésite devant moi.

— Plus fort.

— Le chemin hésite devant moi.

— Plus sale.

Je crache la poussière.

— Ce désert ferait mieux de se pousser avant que je lui apprenne à craquer autrement.

Les trois mâles frappent le sol, satisfaits.

Pression hoche la tête.

— Voilà.

Je ne sais plus si je joue.

Je ne sais plus si je deviens.

La nuit suivante, nous atteignons une crête.

En contrebas, le désert change.

Le sable rouge devient plus sombre. Des roches montent du sol comme des dents. Des fissures larges s'ouvrent entre elles. L'air sent le minéral chauffé, le venin, la peau dure, la mort ancienne. Il y a moins de traces d'insectes ordinaires. Même les fourmis évitent la zone. Même les mouches volent haut et vite.

Pression s'arrête.

Les trois mâles aussi.

Personne ne parle pendant un long moment.

Je comprends avant qu'elle le dise.

La zone des scorpions.

Mon corps réagit malgré moi.

Mes antennes se baissent légèrement.

Je les redresse aussitôt.

Pression le voit.

Elle ne sourit pas.

— Là-bas, tu ne provoques pas n'importe comment.

— Tu viens de m'apprendre l'inverse pendant toute la traversée.

— Je t'ai appris à allumer un feu. Maintenant je te dis que certains déserts explosent.

Nous descendons.

Chaque pas devient plus lent.

Des traces apparaissent dans le sable : marques de pinces, sillons de queues recourbées, empreintes multiples de pattes fines. Certaines sont petites. D'autres beaucoup trop larges. Je reconnais des passages de scorpions, mais aussi des variantes. Des pinces massives. Des corps plus allongés. Des queues fines, rapides. Des queues épaisses, lourdes.

Un royaume d'espèces différentes. Prédateurs nocturnes. Chasseurs de vibrations. Maîtres de l'attente.

Un vrai monde de venin.

Le soleil se couche derrière les roches rouges.

La lumière devient couleur de sang.

Et là, au pied d'une falaise fendue, nous la voyons.

L'entrée.

Une tanière immense creusée dans la roche rouge et le sable brûlant. Pas une simple cavité. Une gueule. Des bords polis par des milliers de passages. Des marques de pinces gravées dans la pierre. Des morceaux d'exosquelettes suspendus à des épines sèches. Des tunnels secondaires s'ouvrent autour comme des narines noires. De l'air frais sort du fond, mais ce frais n'a rien de rassurant. Il sent la profondeur, la patience, le poison.

Au-dessus de l'entrée, des scorpions minuscules montent la garde sur les parois.

Enfin, je crois qu'ils sont minuscules.

Puis l'un bouge, et je comprends qu'il était loin.

Très loin.

Mon abdomen se serre.

Vieux-Pronotum murmure :

— On entre ?

Pression ne répond pas tout de suite.

Elle se tourne vers nous.

Elle a perdu des compagnons. Sa carapace est rayée. Sa pointe frontale est fendue. Une de ses antennes lamellées s'ouvre mal. Mais elle se tient droite, compacte, dure, comme si la traversée ne l'avait pas diminuée.

— À partir d'ici, dit-elle, chaque mot peut devenir une tombe.

Frappe-Roche baisse sa corne.

— Alors on parlera avec nos carapaces.

— Non, répond *Pression*. Ici, même les carapaces se percent.

Elle me regarde.

— Faux bourdon. Tu voulais savoir qui prépare la guerre.

Je fixe l'entrée noire.

Je pense à *La Ruche*.

Je pense aux alvéoles.

Aux nourrices.

Aux mortes.

À *La Reine*.

À *Princesse P78*.

Je sens la peur monter.

Je la laisse monter.

Puis je lui parle comme *Pression* m'a appris à parler aux ennemis.

*Approche. Montre-moi tes dents. Je vais
avancer quand même.*

Je fais un pas.

Le sable crisse sous ma patte.

Les trois scarabées mâles survivants se
placent derrière *Pression*. Elle avance la première
vers la tanière.

Je la suis.

L'ombre de l'entrée nous avale lentement.

Et, du fond du *Royaume Des Scorpions*,
quelque chose gratte la roche.

Une pince.

Ou mille.

Puis une voix basse, presque souriante,
remonte des ténèbres.

— On sent la cire.

Je m'arrête.

Mes ailes se collent à mon dos.

La voix reprend, plus profonde.

— Et la guerre.

Royaume Des Scorpions

L'ombre me prend par les antennes.

Elle ne tombe pas sur moi comme la nuit. Elle m'avale par morceaux. D'abord les pattes, puis le thorax, puis les ailes, puis la tête. Derrière moi, le désert reste brûlant, rouge, ouvert, immense. Devant moi, il n'y a plus que la gorge noire de la roche.

Je sens encore le sable.

Il s'est glissé entre les jointures de mon armure de carapaces mortes. Il crisse sous mes griffes. Il colle à mes poils. Il garde la chaleur du jour comme une rancune. Chaque grain semble vouloir me rappeler que je ne suis plus dans *La Ruche*, que je ne marche plus sur la cire chaude, que je ne suis plus porté par les odeurs de miel, de couvain, de propolis et de phéromone royale.

Ici, tout sent autre chose.

La roche sèche.

Le venin.

Les proies anciennes.

La patience.

Et cette voix qui vient du fond.

— On sent la cire.

Je m'arrête.

Mes ailes, déjà plaquées contre mon dos, se serrent encore plus sous les plaques de carapace que les scarabées m'ont attachées. Mon abdomen se contracte. Je veux répondre. Je veux dire quelque chose de fort, quelque chose de digne, quelque chose qui ressemble à moi.

Mais la voix reprend.

— Et la guerre.

Pression avance d'un pas.

Son corps de scarabée rhinocéros frotte contre la pierre rouge. Sa carapace est rayée, abîmée, fendue par la traversée. Ses pattes puissantes

s'enfoncent dans la poussière fine. Les trois mâles survivants derrière elle ne parlent plus. Eux qui, jusque-là, cognaient le sol avec leurs cornes pour répondre au danger, restent immobiles.

Même eux savent.

Ici, la provocation doit apprendre à respirer plus bas.

Je déglutis.

Ne montre rien.

Je fais un pas.

Puis un autre.

La galerie descend.

La chaleur change. Dehors, elle frappait. Dedans, elle serre. Elle ne vient plus du soleil, mais des parois elles-mêmes, comme si la roche rouge avait bu la journée entière et la recrachait lentement dans les tunnels. L'air est étroit. Pas seulement par manque d'espace. Il est étroit parce qu'il est surveillé.

Mes antennes captent des vibrations.

À droite.

À gauche.

Sous mes pattes.

Au plafond.

Quelque chose bouge partout, mais rien ne se montre vraiment.

Un frottement sec.

Un raclement.

Des pinces.

Des pattes fines.

Un sable qui glisse tout seul.

Je ne vois presque rien, et pourtant je sens que mille yeux invisibles mesurent déjà la largeur de mon thorax, la faiblesse de mes ailes, l'absence de dard au bout de mon abdomen.

Un des scarabées mâles, celui que *Pression* appelle *Frappe-Roche*, murmure :

— Ils nous encerclent.

Pression répond sans se retourner.

— Ils nous avaient encerclés avant qu'on entre.

— Alors pourquoi on entre ?

— Parce que le faux bourdon veut savoir.

Je tourne la tête vers elle.

— Je veux savoir pour *La Reine*.

Elle ricane.

— Dis-le comme tu veux.

Je serre les mandibules.

Une pointe d'orgueil monte aussitôt en moi, chaude, vive, presque rassurante. Elle ressemble à la force. Elle ressemble à mon nom quand les gardes de *La Ruche* le prononçaient avec un demi-sourire. Elle ressemble à la feuille verte où *Princesse P78* m'écoutait.

Puis l'image revient.

Son corps.

Les coupures.

Les antennes immobiles.

La feuille trop verte.

Mon orgueil se change en douleur.

Je continue.

La galerie s'élargit brusquement.

Nous débouchons dans une caverne immense, si grande que mon regard d'abeille se perd dans les couches de rouge, de brun, d'ocre et de noir. Des colonnes de roche montent comme des mandibules géantes. Le sol est fait de sable compacté, strié de traces fines. Des centaines de sillons se croisent. Certains sont récents. D'autres anciens. D'autres si profonds qu'ils ressemblent à des cicatrices.

Et là, je les vois.

Les scorpions.

Pas un groupe.

Un royaume.

Ils se tiennent sur les parois, dans les creux, sur les corniches, sous les arches naturelles. Leurs corps bas brillent sous une lumière jaune verdâtre qui ne vient pas du soleil. Des champignons pâles, des cristaux poussiéreux et des morceaux de matière organique phosphorescente éclairent la caverne par plaques. Sous cette lueur, les cuticules prennent des reflets étranges.

Certains scorpions sont petits, rapides, presque transparents.

D'autres sont trapus, avec des pinces lourdes comme des mâchoires.

D'autres encore ont la queue dressée très haut, le telson prêt, le dard courbé au-dessus du corps. Je vois des peignes sensoriels sous certains ventres, ces organes fins qui frôlent le sol et lisent les vibrations comme nous lisons les odeurs avec nos antennes. Je vois des pattes immobiles qui pourtant

sentent tout. Je vois des poils minuscules dressés sur leurs pinces, capables de capter un déplacement d'air plus faible qu'un souffle de larve.

Et au centre, sur une dalle de roche rouge polie par des milliers de passages, il y a lui.

Le Roi Scorpion.

Je le sais avant qu'on me le dise.

Il n'est pas forcément le plus massif. Il est pire que massif. Il est précis. Son corps jaune pâle semble presque lumineux sous les champignons. Ses pinces sont fines, nerveuses, moins lourdes que celles d'autres espèces, mais leur finesse les rend plus inquiétantes. Son abdomen segmenté se prolonge en queue souple, rapide, terminée par un dard sombre qui ne tremble jamais. Ses pattes ne bougent presque pas. Il n'en a pas besoin.

Autour de lui, ses généraux forment un demi-cercle.

Ils sont de la même espèce.

Leiurus quinquestriatus.

Les deathstalkers.

Le nom circule dans ma mémoire comme une lame sèche. On en parlait dans *La Ruche* à voix basse, comme on parle des choses qu'il vaut mieux ne jamais rencontrer. Petits parfois, oui. Moins impressionnants que certains géants noirs du désert, oui. Mais leur venin est une arme d'une finesse terrible, un mélange de toxines qui ne cherche pas seulement à blesser, mais à prendre le système nerveux comme une ruche ennemie : entrer, perturber, brûler les messages, faire mentir les muscles.

Je garde la tête haute.

Ne montre rien. Surtout pas maintenant.

Le Roi Scorpion incline légèrement son corps.

— *FB345.*

Mon nom, dans sa bouche, ne ressemble pas à mon nom.

Il ressemble à un échantillon.

Je m'avance d'un pas.

— *Roi Scorpion*.

Les scorpions autour de nous remuent à peine. Mais ce presque rien suffit à faire vibrer la caverne.

Pression baisse légèrement sa corne. Pas une soumission. Une reconnaissance prudente.

— Nous l'avons amené.

Le *Roi Scorpion* la regarde.

— Je le vois.

— Il a vaincu dans notre labyrinthe.

— Je le sais.

— Il a traversé le désert.

— Je le sais.

— Il cherche la guerre.

Le *Roi Scorpion* lève alors lentement son dard.

— Non. La guerre le cherche.

Un silence tombe.

Je sens mes pattes devenir lourdes.

— Vous savez pourquoi je viens.

— Oui.

Sa réponse est immédiate.

Trop immédiate.

Mon cœur cogne dans mon thorax.

— Alors dites-le.

Un frisson traverse les scorpions, comme un rire qui ne s'autorise pas encore à sortir.

Le Roi Scorpion avance d'un pas sur sa dalle.

— Tu as de bonnes informations, faux bourdon. Tu es venu au bon endroit. Tu as suivi la bonne odeur. Tu as survécu à la bonne route. Oui, je sais qui veut la guerre avec *La Ruche*.

Mon souffle se coupe.

Je pense à *La Reine*.

Je pense aux ministres.

Je pense aux réserves vides.

Je pense aux larves nourries avec trop peu.

Je pense à *Princesse P78*.

— Qui ?

Le *Roi Scorpion* ne répond pas tout de suite.

Il savoure.

Je le sens.

Il ne mange pas de miel, mais il sait goûter
l'attente.

— Oui, reprend-il enfin, cette guerre aura lieu.

Je fais un pas malgré moi.

— Dites-moi qui.

Ses yeux noirs semblent absorber la lumière.

— Et *La Ruche* perdra.

Le monde se ferme.

Je ne recule pas.

Mais tout en moi recule.

Les galeries de cire. Les gardes. Les butineuses. Les danses frétilantes. Les nourrices. Les faux bourdons alignés dans la chaleur. Les alvéoles pleines. Les alvéoles vides. *La Reine* qui mange parce qu'elle doit pondre. *Princesse P78* morte parce que je n'étais pas là.

Je lève la tête.

— Vous vous trompez.

Cette fois, les scorpions rient.

Pas fort.

Pas comme les scarabées.

Les scarabées rugissent, frappent le sol, veulent que leur rire devienne un coup. Les scorpions, eux, rient en silence, avec des pattes qui bougent à peine, des dards qui s'inclinent, des pinces qui s'ouvrent lentement.

Le *Roi Scorpion* laisse échapper un son bas.

— Les abeilles ont toujours cette manie. Elles transforment leur peur en phrases nobles.

Je sens la chaleur monter sous mon armure.

— Et les scorpions transforment-ils leur lâcheté en secrets ?

Un mouvement violent traverse la caverne.

Les généraux se tendent.

Trois dards se lèvent.

Pression pivote aussitôt.

— Doucement.

Un des généraux avance. Il est mince, presque doré, avec des pattes longues et un dard noir comme une graine brûlée.

— Il parle trop.

Je réponds avant de réfléchir.

— Je parle assez pour qu'on sache que je suis vivant.

Le général incline son corps.

— Cela se corrige.

Le Roi Scorpion lève une pince.

Tout s'arrête.

Même le sable semble obéir.

— Non.

Le général recule.

Le Roi Scorpion me fixe.

— Voilà pourquoi les scarabées t'aiment. Tu as appris leur maladie.

— Leur force.

— Leur maladie.

Pression grince des pattes.

— Notre maladie enterre ceux qui nous insultent.

— Et mon venin efface ceux qui s'approchent trop de mes secrets, répond le *Roi Scorpion*.

Les deux se regardent.

Je sens soudain que leur respect mutuel ressemble à deux dards pointés l'un vers l'autre depuis longtemps.

Je reprends.

— Je suis venu au nom de *La Reine*.

— Tu es venu avec son odeur ?

Je reste silencieux.

— Avec son ordre écrit ?

Je serre les mandibules.

— Avec sa douleur.

Le Roi Scorpion rit doucement.

— La douleur n'est pas un sceau diplomatique.

Cette phrase me frappe plus fort que je ne veux l'admettre.

Il ose.

Il ose réduire ma mission, mon départ, ma promesse, mon risque, à une émotion mal emballée.

Je me redresse sous l'armure trop lourde.

— *Pression* m'a conduit jusqu'ici. Les scarabées rhinocéros ont confiance en moi.

Le *Roi Scorpion* approche.

Un pas.

Puis un autre.

Ses pattes touchent le sable sans bruit.

— Oui. J'ai vu cela.

Il tourne autour de moi.

Je sens ses généraux suivre le mouvement avec leurs yeux.

— Les scarabées ont confiance en ce qui frappe, ce qui résiste, ce qui répond à la provocation. Ils ont vu ton poids sur une sauterelle. Ils ont vu ta rage. Ils ont vu ton orgueil apprendre à mordre.

Il s'arrête devant moi.

— Moi, je ne suis pas un scarabée.

Je ne baisse pas les yeux.

— C'est visible.

Un éclair de rire traverse *Pression*. Elle l'étouffe aussitôt.

Le Roi Scorpion ne rit pas.

— Ma confiance ne se gagne pas en tombant sur un insecte fatigué dans un labyrinthe.

Mon orgueil se hérise.

— Elle n'était pas fatiguée.

— Tous les condamnés le sont avant même de combattre.

Je veux répondre.

Mais une image revient : la sauterelle sous mon poids, son son mince, presque rien, puis le vide en moi.

Je me tais.

Le Roi Scorpion voit mon silence.

Bien sûr qu'il le voit.

— Tu as encore des restes de cire dans l'âme, faux bourdon.

— Et vous, des restes de cadavres sous les pattes.

Cette fois, il sourit.

Un vrai sourire de scorpion.

— Peut-être as-tu une chance de survivre aux questions.

Je fronce les antennes.

— Quelles questions ?

Il se retourne vers ses généraux.

— Installez nos invités.

Un des scarabées mâles frappe le sol.

— Nous ne sommes pas vos larves.

Aussitôt, vingt scorpions descendent des parois.

Pas en courant.

En glissant.

Leurs pinces se placent. Leurs queues se lèvent. Leurs pattes captent les vibrations du sol. En une seconde, je comprends que la force des scarabées ne sert presque à rien ici. Un scarabée doit charger. Un scorpion attend l'angle. Un scarabée frappe avec sa masse. Un scorpion choisit l'articulation. Un scarabée veut briser. Un scorpion veut interrompre.

Pression parle sans bouger.

— Nous sommes venus en escorte.

— Et vous repartirez en témoins, dit le *Roi Scorpion*.
Si vous apprenez à attendre.

Elle me regarde.

— Faux bourdon ?

Je comprends la question.

Veux-tu qu'on se batte ?

Mon corps veut dire oui.

Mon thorax veut vibrer, mes pattes veulent bondir, mon armure veut prouver qu'elle n'est pas seulement faite de morts.

Mais je pense à *La Ruche*.

Je pense aux informations.

Je pense à la promesse.

— On attend.

Les scarabées ne protestent pas.

Mais leur silence me brûle.

Le *Roi Scorpion* incline la tête.

— Bien. Première preuve d'intelligence.

— Ne vous habituez pas, répond *Pression*.

Cette fois, même un général scorpion laisse entendre un frottement amusé.

On nous conduit plus bas.

Les tunnels du *Royaume Des Scorpions* ne ressemblent pas à ceux de *La Ruche*. Chez nous,

tout est construit pour la circulation, le stockage, la chaleur, la ponte, le couvain, le travail. Les alvéoles répètent leur géométrie parfaite, hexagones après hexagones, comme si la cire savait compter mieux que nous. Ici, rien ne semble régulier, mais tout est voulu.

Les passages se resserrent, s'élargissent, chutent, remontent. Certaines zones sont couvertes de sable si fin qu'il efface les traces derrière nous. D'autres sont dures, striées par le frottement de milliers de pattes. Des trous latéraux s'ouvrent dans les murs. J'y sens des présences immobiles. Des réserves de proies. Des salles de venin. Des chambres où l'air lui-même semble avoir été piqué.

À chaque bifurcation, des scorpions nous observent.

Pas seulement des *deathstalkers*.

Je vois des scorpions noirs aux pinces énormes, plus lents, capables de saisir un scarabée par le flanc et de ne plus lâcher. Je vois des scorpions sableux, presque invisibles contre la roche, dont les corps plats disparaissent sous une poignée de

poussière. Je vois des espèces aux queues épaisses, puissantes, qui donnent l'impression que leur venin pèse plus lourd que leurs pinces. Je vois de jeunes scorpions blottis contre le dos d'une femelle, minuscules silhouettes accrochées à leur mère comme des pensées blanches.

Cette vision me trouble.

Même ici, dans le poison, il y a des petits.

Même ici, une mère porte.

Ne t'attendris pas. Pas ici.

Mais je le sens.

Un frisson discret.

Ce royaume n'est pas seulement un nid de monstres. C'est une organisation. Une société dure. Une cour. Une armée. Un peuple de prédateurs qui lisent le monde par la vibration et gouvernent par la peur.

On me sépare de *Pression* et des scarabées.

Je m'arrête aussitôt.

— Non.

Deux généraux se placent devant moi.

Pression secoue la tête.

— Ne commence pas.

— On ne me sépare pas.

— Ici, si.

Le *Roi Scorpion*, resté derrière nous sans que je l'entende venir, parle tout près de mon flanc.

— Tu veux mes informations ?

Je tourne lentement la tête.

— Oui.

— Alors tu me donneras les tiennes.

— Je n'ai rien à cacher.

Les scorpions rient encore.

Le *Roi Scorpion* approche son dard de ma joue, assez près pour que je sente la pointe froide.

— Voilà toujours la première cachette.

On m'emmène.

La salle où ils me conduisent est basse, circulaire, creusée dans une roche rouge plus sombre. Au centre, une dalle plate. Autour, huit scorpions. Au plafond, des racines sèches pendent comme des nerfs morts. Une odeur minérale me pique les antennes.

Je monte sur la dalle.

Un général se place face à moi.

— Nom.

Je pourrais dire *FB345*.

Mais je sens le piège.

— *FB345*. Faux bourdon de *La Ruche*. Prétendant de princesses. Serviteur de *La Reine*.

— Prétendant de combien ?

Je cligne des yeux.

— Quoi ?

— Combien de princesses ?

Je serre les pattes.

— Beaucoup.

— Nombre.

— Je ne les compte pas comme des rations.

Un scorpion à ma droite note quelque chose en griffant une plaque d'écorce sèche avec le bout de sa pince.

— Refuse de répondre précisément.

— Je ne refuse pas.

— Alors nombre.

Je sens mon orgueil se raidir.

— Vingt-trois qui m'ont parlé avec intérêt. Neuf qui m'ont invité sur des feuilles extérieures. Quatre qui ont envisagé une fondation de colonie avec moi.

— Et combien séduites définitivement ?

La question me frappe.

Pas parce qu'elle est difficile.

Parce qu'elle est humiliante.

— Cela ne vous regarde pas.

Le général lève le dard.

— Ici, tout ce qui nous aide à savoir si tu mens nous regarde.

Je pense à *Princesse P78*.

Je pense aux autres.

À celles qui ont souri puis choisi un autre faux bourdon. À celles qui m'ont trouvé trop brillant, trop bruyant, trop sûr. À celle qui m'a dit un jour que ma beauté arrivait avant ma vérité. À celle qui a préféré un mâle moins fort mais plus doux.

Ma gorge se serre.

— Aucune.

Le silence devient délicieux pour eux.

Je déteste ce silence.

— Aucune définitivement, je répète. Les princesses parlent. Elles promettent parfois. Elles attendent. Elles testent. Elles comparent. Elles veulent fonder loin, conquérir, régner. Elles ne se donnent pas comme des ouvrières distribuent du miel.

— Donc, malgré ton charme, tu n'as pas réussi.

Je fixe le général.

— *Princesse P78* m'aurait peut-être choisi.

— Mais elle est morte.

Je bondis presque.

Deux scorpions lèvent leurs pinces.

Le général ne bouge pas.

— Réaction forte au nom de *Princesse P78*, note celui de droite.

— Évidemment !

Ma voix résonne contre la roche.

— Elle a été découpée ! Dévorée ! Vous voulez que je parle d'elle comme d'un caillou ?

Le général attend.

— Qui était-elle pour toi ?

Je respire.

L'air brûle.

— La plus belle.

— Ce n'est pas un rôle.

— La préférée de *La Reine*.

— Ce n'est pas son rôle pour toi.

Je ferme les yeux une seconde.

Ne leur donne pas ton ventre. Ils vont y planter leur dard.

Mais je veux les informations.

Alors je parle.

— Elle était celle devant qui je voulais que mes phrases soient vraies.

Le silence change.

Même les scorpions semblent écouter autrement.

Le général incline légèrement la tête.

— Voilà une réponse utile.

Les questions continuent.

Longtemps.

Trop longtemps.

Ils me demandent la structure de *La Ruche*. Je réponds sans donner les zones sensibles. Ils me demandent les entrées. Je parle des générales, pas des passages de secours. Ils me demandent les réserves. Je donne l'état de famine, pas les emplacements. Ils me demandent le rôle des faux bourdons. Je dis ce que tout le monde sait : grands yeux, vol puissant, mâles, pas de dard, nourris par le peuple, porteurs de l'avenir royal quand une princesse doit fonder. Je ne dis pas plus. Je sens certains mots dangereux, comme si la fin d'une histoire encore cachée tournait autour de mes réponses.

Ils me demandent pourquoi un mâle sans dard se croit utile en guerre.

Je réponds trop vite.

— Parce que je vois loin. Parce que je vole vite. Parce que je peux entrer là où une ouvrière chargée de venin attire trop l'attention.

— Et parce que tu as besoin d'être important.

Je serre les mandibules.

— Tous ceux qui servent sont importants.

— Belle phrase.

— Vraie phrase.

— Les deux peuvent mentir ensemble.

Ils me piquent ensuite.

Pas beaucoup.

Juste assez.

Le dard d'un deathstalker touche une membrane fine entre deux plaques de mon armure

naturelle. Une douleur froide entre en moi. Pas une brûlure simple. Une précision. Le venin descend comme un ordre liquide. Mes pattes se raidissent. Mes ailes tremblent. Ma vision se fragmente. Mes yeux composés multiplient les scorpions jusqu'à ce que la salle entière semble faite de queues levées.

Je tombe sur la dalle.

Je veux crier.

Je ne crie pas.

Un scorpion s'approche de ma tête.

— Venin anihilateur. Dose faible.

Je respire par secousses.

— Vous... empoisonnez... vos invités ?

— Nous traduisons leur résistance.

La douleur devient étrange.

Elle ne me détruit pas. Elle m'enlève mes défenses une par une. Pas les plaques. Pas l'armure. Les défenses intérieures. Les belles réponses. Les

poses. Les phrases que je prépare pour paraître plus grand que ma propre existence. Tout devient lourd à tenir.

Le scorpion continue, presque savant.

— À forte dose, cette substance efface plus que la volonté. Elle déstructure les traces organiques. Odeurs, résidus, fragments, signatures. Un passage traité au venin anihilateur devient difficile à lire, même pour des antennes entraînées.

Je frissonne.

Effacer les traces.

Une feuille verte.

Une odeur coupante, mais fugace.

Des corps découpés.

Je tente de relever la tête.

— Vous avez vendu ça ?

Le scorpion ne répond pas.

Je comprends que ma question est bonne.

Trop bonne.

La terreur me prend.

Non pas la peur de mourir.

La peur que la mort de *Princesse P78* ait été préparée avec des substances, des alliances, des échanges, des savoirs anciens. La peur que son corps n'ait pas seulement été mangé, mais utilisé comme un message technique, politique, militaire.

— Qui a acheté votre venin ?

Le général me regarde.

— Pas encore.

Les jours deviennent une longue piquête.

Je ne sais pas combien.

Dans les cavernes, il n'y a pas de matin. Seulement des cycles de chaleur, de froid relatif, de lueurs phosphorescentes qu'on couvre ou qu'on découvre, de proies qu'on traîne, de silences qui changent de densité.

On m'interroge.

On me laisse seul.

On me réinterroge.

Parfois *Pression* vient.

Elle se tient à l'entrée de la salle, encadrée par deux scorpions, les pattes serrées de rage.

— Tu tiens ?

Je suis couché sur la dalle, les pattes tremblantes.

— Je montre ce qui sert.

Elle me regarde longtemps.

Puis elle sourit.

— Bien.

— Les autres ?

Son visage se ferme.

— Les trois scarabées sont repartis.

Je tente de me redresser.

— Repartis ?

— Ils ont reçu l'ordre de retourner prévenir *Querellor* que nous sommes vivants. Deux voulaient rester. J'ai provoqué leur honneur jusqu'à ce qu'ils partent.

— Tu les as insultés ?

— Évidemment.

Elle approche.

— Tu apprends, faux bourdon ?

Je ris faiblement.

— J'apprends que les scorpions posent des questions comme des mantes religieuses mangent.

— Lentement ?

— Vivant d'abord.

Elle émet un frottement amusé.

Puis son regard devient dur.

— Ne leur donne pas tout.

— Je ne donne que ce qui sert.

— Tu répètes mes phrases maintenant ?

— Elles sont courtes. Ça économise mes forces.

Elle rit.

Un vrai rire, bref, rugueux.

Puis elle baisse la voix.

— Le *Roi Scorpion* te teste parce qu'il sait que tu peux devenir utile. S'il avait pensé que tu étais seulement un mâle gonflé de miel, tu serais déjà dans un trou.

— Très rassurant.

— Ici, oui.

Elle s'en va.

D'autres questions viennent.

— As-tu déjà haï *La Reine* ?

— Non.

Piqûre.

— Mensonge partiel.

Je hurle entre mes mandibules.

— Je l'ai haïe une seconde parce qu'elle continuait de pondre après la mort de *Princesse P78* ! Puis j'ai compris que c'était sa charge !

— As-tu jaloué d'autres faux bourdons ?

— Oui.

— Combien ?

— Tous ceux qui plaisaient quand je voulais être vu.

— As-tu voulu le pouvoir ?

Je ne répons pas.

Le venin circule encore.

Il trouve ma résistance.

Il la gratte.

— Réponds.

— J'ai voulu être nécessaire.

— Ce n'est pas la question.

— Oui.

Le mot tombe.

Court.

Sale.

Libérateur.

— Oui, j'ai voulu le pouvoir. Pas comme un usurpateur. Pas contre *La Reine*. Mais j'ai voulu entrer dans une salle et que tous sentent que sans moi, quelque chose manquerait. J'ai voulu que *La Reine* me regarde autrement que comme un prétendant parmi d'autres. J'ai voulu que *Princesse P78* voie en moi plus qu'un beau mâle. J'ai voulu revenir à *La Ruche* avec une vérité si grande que même les ministres inclineraient leurs antennes.

Le scorpion note.

— Orgueil actif.

Je ris nerveusement.

— Vous avez un mot pour tout.

— Le venin nous aide à enlever les décorations.

Un autre jour, le *Roi Scorpion* vient lui-même.

Je suis debout cette fois.

Tremblant, mais debout.

Il tourne autour de moi sans bruit.

— Tu as duré plus longtemps que prévu.

— Vous aviez prévu ma mort ?

— J'avais prévu ton effondrement.

— Désolé de décevoir.

— Tu ne déçois pas. Tu confirmes une difficulté.

— Laquelle ?

— Tu es orgueilleux, mais pas vide.

Je ne sais pas comment recevoir cela.

— Merci ?

— Ce n'est pas un compliment. Un orgueil vide se dirige facilement. Un orgueil rempli d'une mission devient dangereux.

Je le fixe.

— Alors donnez-moi la direction.

Il s'arrête face à moi.

— Les guêpes.

Le mot sort sans annonce.

Il frappe la salle.

Je ne bouge plus.

— Quoi ?

— Les guêpes veulent la guerre avec *La Ruche*.

Mes antennes se dressent.

Une chaleur brutale traverse mon thorax.

Les guêpes.

Bien sûr.

Les vieilles histoires remontent. Les combats autour de *La Ruche*. Les dards plantés dans les arbres. Les abeilles mortes. Les guêpes mortes. Les fruits rouges explosifs dont les anciennes parlaient avec horreur, ces fruits capables de rendre un dard sacrificiel assez puissant pour ouvrir une brèche. Les hurlements d'*Armuriator*, reine des guêpes, furieuse contre les abeilles, avide de miel, de conquête, de revanche.

Et les corps.

Les coupes.

Les entailles.

Les mandibules des guêpes savent découper. Elles chassent souvent pour nourrir leurs larves, sectionnent, déchirent, emportent des morceaux de proies. Contrairement à nos ouvrières, elles ne vivent pas seulement du nectar et du pollen. Elles cherchent la chair. Les protéines. Les larves à nourrir. Les corps à réduire.

Tout correspond.

Trop bien.

— Quelle colonie ?

Le *Roi Scorpion* incline son dard.

— Celle qui se cache entre les lisières et les pierres noires. Mais la guerre ne vient pas seulement de là.

— Alors d'où ?

— De la reine revenue.

Je sens le nom avant qu'il le prononce.

— *Armuriator*.

Le *Roi Scorpion* ne sourit pas.

— Oui.

Je revois les histoires anciennes. La reine des guêpes en furie derrière les parois renforcées. Les dards. Les menaces. La rage.

— Elle est revenue de l'espace ?

— Elle a traversé les routes élargies par le *Multiplicator*. Elle s'est dépouillée de son armure de

guerre pour revenir ici, par la barrière spatiale du *Roi*. Pas par humilité. Par nécessité. Les territoires changent. Les anciennes défaites moisissent. Les vieilles reines reviennent toujours chercher une manière de ne pas avoir perdu.

— Pourquoi vous ?

Le Roi Scorpion lève une pince.

— Le désert.

Un mot.

Mais dans sa bouche, c'est une carte.

— Les guêpes veulent les points d'eau rares, les creux frais, les fissures où les proies passent, les zones de pierre où les nids peuvent s'accrocher à l'abri des oiseaux. Elles veulent nos entrées. Nos tunnels. Nos proies nocturnes. Nos routes sous sable. Elles veulent prendre le bord de notre royaume pour atteindre plus facilement la lisière de la Forêt.

Mon ventre se glace.

— *La Forêt Noire*.

— Oui.

— Et *La Ruche* ?

Le *Roi Scorpion* approche.

— Elles veulent frapper *La Ruche* par le côté que vos butineuses craignent déjà. Le côté où les ombres avalent les odeurs. Le côté où les feuilles sont nombreuses. Le côté où une princesse peut disparaître dans de la verdure.

Je ferme les yeux.

Princesse P78.

— Pourquoi me dire cela maintenant ?

— Parce que tu as cessé de vouloir paraître courageux à chaque seconde.

— Je veux une alliance.

Il me regarde longuement.

— Tu demandes vite.

— *La Ruche* meurt vite.

— Les scorpions ne sauvent pas les abeilles.

— Je ne vous demande pas de nous sauver.

— Que demandes-tu ?

Je redresse mon thorax malgré la fatigue.

— Que vous frappiez vos ennemis pendant que nous frappons les nôtres.

Un silence.

Puis, lentement, le *Roi Scorpion* rit.

Cette fois, ce rire n'est pas moqueur.

Il est intéressé.

— Voilà enfin une phrase qui a du sable.

Il me fait signe.

— Viens.

Nous remontons.

Pas tout de suite vers la surface. Vers une autre partie du royaume. Des tunnels plus larges, gardés par des scorpions aux pinces épaisses. Des

salles pleines d'odeurs. Des proies immobilisées. Des réserves sèches. Des plantes du désert mâchées, mélangées à des sécrétions, étalées sur des plaies. Des araignées prisonnières dans des creux. Des fourmis mortes alignées comme des grains.

Puis la roche change.

Elle devient plus verticale.

Le tunnel monte.

L'air se fait plus sec, plus brûlant. Je sens le dehors avant de le voir. Mon corps entier réagit. Mes ailes frémissent sous l'armure. *Pression* nous rejoint dans une galerie oblique. Elle ne pose aucune question. Elle lit mon visage.

— Tu sais ?

Je réponds bas.

— Les guêpes.

Ses antennes lamellées s'ouvrent.

— Alors on va casser des ailes.

Le *Roi Scorpion* avance devant nous avec trois généraux. Ils grimpent la paroi comme si la gravité était un accord négociable. Leurs pattes trouvent des prises invisibles. Leurs queues restent dressées. Nous remontons derrière eux, plus lentement. Mon armure accroche la roche. Des grains rouges tombent dans mes yeux. Je cligne, je tousse, je continue.

Un dernier couloir.

Une fente verticale.

La lumière.

Nous sortons.

Et la guerre me saute à la gorge.

Le désert extérieur n'est plus silencieux.

Il vibre.

Il crie.

Il bourdonne.

Des guêpes traversent l'air en traits jaunes et noirs, furieuses, rapides, leurs ailes membraneuses jetant des reflets secs sous le soleil. Elles plongent vers les scorpions, remontent, piquent, esquivent. Certaines ont l'abdomen recourbé, le dard sorti. D'autres utilisent leurs mandibules, cisillant les pattes, cherchant les yeux, attaquant les articulations.

Les scorpions sortent du sable.

Je ne les avais pas vus.

Personne ne les aurait vus.

Ils jaillissent comme des pièges vivants. Une pince attrape une guêpe au vol. Un dard frappe. Une autre guêpe tombe, tordue, secouée de spasmes. Plus loin, un scorpion noir est soulevé par trois guêpes qui le harcèlent ensemble, cherchant à atteindre les membranes entre ses plaques. Il se roule, en écrase une sous lui, mais une autre lui plante le dard près d'une patte.

Le sable est couvert de morceaux.

Ailes arrachées.

Pattes.

Carapaces fendues.

Guêpes coupées.

Scorpions retournés.

Une odeur de venin, de chair, de chitine
chaude et de poussière sanglante me frappe si fort
que je chancelle.

*Ce n'est pas un discours. Ce n'est pas une
rumeur. C'est la guerre.*

Un général scorpion crie :

— À gauche !

Je tourne la tête.

Trois guêpes m'ont vu.

Leur vol change instantanément.

Elles ne fondent plus vers les scorpions.

Elles viennent vers moi.

Leur odeur arrive avant elles.

Âcre.

Vive.

Détestable.

— Abeille ! hurle l'une.

— Faux bourdon ! crie une autre.

— De *La Ruche* !

Mon sang devient froid.

Elles me prennent en chasse.

Je déploie mes ailes.

L'armure pèse.

Trop.

Je décolle de travers.

Une guêpe passe si près que le vent de ses ailes me frappe l'œil. Je plonge. Un dard fend l'air derrière moi. Je sens le souffle de la pointe. Je vire brutalement, rase une roche rouge, manque de m'écraser. Une autre guêpe me coupe la route.

Ses mandibules s'ouvrent.

Je vois dedans la promesse de la feuille verte.

Je hurle.

Pas de peur.

De rage.

Je fonce.

Elle ne s'attend pas à ça.

Mon thorax, protégé par la plaque de pronotum scarabée, la frappe de côté. Elle bascule. Je tombe avec elle presque jusqu'au sable. Un scorpion surgit sous nous, la pince, et son dard descend avec une rapidité impossible.

La guêpe se tord.

Je remonte en battant des ailes.

— Par ici ! crie *Pression*.

Elle est déjà près de l'entrée, entre deux scorpions. Le *Roi Scorpion* descend le long de la roche avec une fluidité terrible.

— Rentrez ! ordonne-t-il.

Une guêpe plonge sur lui.

Il ne bouge presque pas.

Un général la frappe en plein vol.

Une autre me suit.

Je fonce vers le passage.

Le monde devient étroit.

Roche.

Ombre.

Sable.

Dard derrière moi.

Je passe.

La guêpe tente d'entrer.

Trop tard.

Les généraux scorpions frappent le sol de leurs pattes, puissamment, ensemble. Le sable

au-dessus de l'ouverture glisse. Pas comme un simple éboulement. Comme un mécanisme vivant. Des couches préparées, des grains retenus par des racines sèches, des pierres plates, des passages d'air cachés. Tout s'effondre au bon endroit.

Le passage se ferme.

La guêpe heurte le sable compacté de l'autre côté.

J'entends son cri étouffé.

Puis plus rien.

Le noir revient.

Je tombe sur le sol du tunnel.

Je respire par à-coups.

Pression se penche au-dessus de moi.

— Jolie fuite.

— Je n'ai pas fui.

— Tu as reculé très vite dans la bonne direction.

Je ris malgré moi.

Un rire sec, cassé.

Le *Roi Scorpion* descend à son tour, couvert de poussière rouge.

— Tu as vu.

Je me relève lentement.

— Oui.

— Tu crois toujours que *La Ruche* peut attendre ?

— Non.

— Tu crois toujours que ta reine sait toute la forme de la guerre ?

Je pense à *La Reine*. À sa douleur. À son ignorance. À ses espions revenus sans réponse.

— Non.

Le *Roi Scorpion* approche.

— Alors parle.

Je me redresse.

Mes pattes tremblent encore. Mon aile blessée vibre sous une plaque trop lourde. Mon corps porte le venin, la fatigue, la honte des questions, la peur que je n'avouerai jamais.

Mais ma voix tient.

— Au nom de *La Reine*, je demande une alliance entre *La Ruche* et le *Royaume Des Scorpions* contre les guêpes.

Le Roi Scorpion me fixe.

— Tu n'es pas reine.

— Non.

— Tu n'es pas ministre.

— Non.

— Tu n'as pas de sceau.

— Non.

— Tu n'as pas de dard.

Je serre les mandibules.

— Non.

— Alors que portes-tu ?

Je réponds sans hésiter.

— Les mortes.

Le silence descend.

Même *Pression* ne bouge plus.

— Je porte *Princesse P78*. Je porte les princesses découpées. Je porte les ouvrières mortes de faim. Je porte la honte de ne pas avoir protégé *Princesse P78*. Je porte la promesse que j'ai faite à *La Reine*. Je porte les informations que vous venez de me donner. Et je porte une chose que vous comprenez mieux que beaucoup : l'ennemi de mon ennemi creuse parfois le même tunnel que moi.

Le *Roi Scorpion* ne rit pas.

Ses généraux non plus.

Enfin, il baisse son dard.

— Accord.

Le mot tombe comme une pierre dans un puits.

Je respire.

— Mais, reprend-il, pas selon les coutumes de cire.

— Selon lesquelles ?

— Selon les coutumes du sable.

Un général apporte une goutte de venin sur une pointe d'épine. Un autre apporte une goutte de miel sombre, rare, presque noir, conservé je ne sais comment depuis des échanges anciens. On les dépose sur une pierre plate.

Le Roi Scorpion touche le venin.

Je touche le miel.

Puis chacun touche la goutte de l'autre.

La brûlure du venin traverse ma patte.

Le miel colle à sa pince.

Il dit :

— Que les guêpes apprennent que le désert mord aussi le ciel.

Je réponds :

— Que *La Ruche* sache que le sable peut parler avant la mort.

Pression frappe le sol.

— Et que ceux qui parlent trop se battent enfin.

Le *Roi Scorpion* la regarde.

— Tu plais dangereusement à mon royaume, scarabée.

— Je plais toujours dangereusement.

Ainsi commence mon ascension.

Pas celle que j'avais imaginée.

Pas un retour simple vers *La Ruche*, pas une arrivée héroïque devant les ministres, pas un discours pur dans la chambre du conseil, pas *La Reine* qui me regarde avec soulagement pendant que je lui donne un nom.

Non.

Le *Roi Scorpion* m'installe au nord de son royaume.

Une zone à part.

Une frontière.

Là où la roche rouge s'abaisse en plateaux et où le sable forme des couloirs entre des pierres noires. Une oasis sèche, presque impossible à voir depuis le ciel. Quelques plantes dures poussent là, avec des feuilles épaisses, amères, capables de garder l'eau comme une vengeance. Des tunnels scorpions passent dessous. Des entrées camouflées s'ouvrent et se ferment avec le vent.

— Tu resteras ici, dit le *Roi Scorpion*. Tu observeras. Tu prépareras. Tu ne ramèneras pas seulement une information à *La Ruche*. Tu ramèneras un poids.

— Une armée ?

— Si tu survis à ce que tu désires.

Je n'aime pas sa phrase.

Parce que je la comprends trop peu.

Pression décide de rester.

— Tu n'es pas obligée, lui dis-je.

Elle inspecte déjà le terrain, les cailloux, les passages, les surfaces où des soldats peuvent s'entraîner.

— Je sais.

— Alors pourquoi ?

— Parce que tu vas faire n'importe quoi avec beaucoup d'assurance. C'est instructif.

— Tu appelles ça de l'amitié ?

— Chez moi, oui.

Les premiers jours, je crois construire un poste avancé.

Puis les princesses arrivent.

Une d'abord.

Elle se présente au crépuscule, escortée par deux abeilles maigres, venues par des routes improbables. Son odeur n'est pas celle de *La Ruche* pleinement reconnue. Elle porte encore notre parfum de colonie, mais altéré, mélangé à l'exil, à la poussière, à l'orgueil blessé.

Elle s'appelle *Princesse P91*.

Elle a été bannie pour avoir tenté de fonder une colonie sans permission, trop près d'une zone interdite du *Jardin De Douceur*. Elle parle vite, regarde tout, juge beaucoup.

— On dit que tu as parlé au *Roi Scorpion*.

— Oui.

— On dit qu'il ne t'a pas tué.

— Les rumeurs embellissent.

— On dit que tu prépares une armée.

Je la regarde.

— Je prépare le salut de *La Ruche*.

Elle sourit.

— C'est souvent comme ça que les empires commencent.

Je devrais me méfier.

Je suis flatté.

D'autres viennent.

Princesse P11, bannie pour avoir insulté des ministres en pleine famine.

Princesse P40, accusée d'avoir caché des réserves de gelée royale pour sa propre cour.

Princesse P8, trop ambitieuse, trop brillante, trop dangereuse pour rester près de *La Reine* sans créer une faction.

D'autres encore.

Certaines sincèrement brisées.

Certaines furieuses.

Certaines opportunistes.

Toutes royales.

Toutes nourries autrefois pour pouvoir devenir reines.

Toutes capables, si les conditions sont remplies, de porter une lignée.

Je sens autour de moi un parfum nouveau. Pas celui d'une seule reine comme dans *La Ruche*. Une multiplicité de royautés blessées, impatientes, exilées, qui tournent autour de moi comme des étoiles sombres.

Et moi, *FB345*, faux bourdon sans dard, mâle nourri par les autres, parti pour trouver un meurtrier, je deviens soudain le centre d'une attente.

Les scorpions savent.

Ils savent des choses que nous ne savons pas. Pas par douceur. Par expériences cruelles. Ils connaissent le prix du corps des mâles. Ils connaissent les morts après certains accomplissements. Ils connaissent aussi des méthodes de prélèvement et de conservation,

discrètes, froides, qui évitent l'élan fatal. Ils ne parlent pas de romantisme. Ils parlent de survie, de spermathèque, de maturation ovarienne, de ponte, d'embryogenèse.

Un vieux scorpion-médecin, aux pinces presque blanches, me corrige dès que j'emploie le mauvais mot.

— Pas gestation.

Je le regarde, épuisé.

— Quoi ?

— Chez les abeilles, il n'y a pas gestation comme chez les bêtes à ventre porteur. Il y a ponte. Œuf. Larve. Couvain ouvert. Operculation. Nymphose. Émergence. Si tu veux régner sur des abeilles, apprends au moins à nommer leur venue au monde.

Je suis vexé.

Donc j'apprends.

Le procédé est secret, encadré, humiliant par sa froideur, mais il me garde vivant.

Je ne raconte pas les détails.

Je n'en ai pas envie.

Je sais seulement que les princesses reçoivent ensuite une nourriture terrible, préparée par les scorpions : traces de gelée volée ou apportée par les exilées, miel sombre, pollen sec réduit en pâte, et une dose infime de venin traité. Pas le venin qui paralyse. Pas le venin qui tue. Un venin transformé, coupé, maîtrisé, mêlé à des enzymes et à des sucres végétaux. Le vieux scorpion l'appelle catalyseur de couvain.

— Ce n'est pas naturel, dit *Princesse P91* en regardant la mixture.

Le vieux scorpion répond :

— L'exil non plus.

Les effets commencent vite.

Trop vite.

Les princesses devenues reines pondent dans des alvéoles grossières que nos abeilles exilées bâtissent avec de la cire rare, mélangée à des résines

du désert. Les cellules ne sont pas aussi belles que celles de *La Ruche*. Elles sont plus sombres, plus irrégulières, mais elles tiennent. Les œufs ne restent pas trois jours comme ils le devraient. Sous l'action du venin, l'embryogenèse s'emballe. Les larves apparaissent avec une avance impossible. Elles sont nourries sans pause. Leur croissance larvaire dévore les réserves. L'operculation arrive trop vite. La nymphose se contracte comme si le temps lui-même était piqué.

Je regarde les premières émergences.

Une abeille ouvre sa cellule en mâchant le bord de cire sombre.

Elle sort tremblante, pâle, humide, trop neuve.

Puis elle sèche.

Ses ailes se déploient.

Ses antennes cherchent.

Elle me sent.

Elle incline la tête.

— Père.

Le mot me traverse.

Je reste immobile.

Père.

Un autre opercule se fend.

Puis un autre.

Puis dix.

Puis cent.

En quelques jours, le nord du *Royaume Des Scorpions* bourdonne.

Pas comme *La Ruche*.

Pas avec cette paix chaude, cette organisation ancienne, cette odeur de reine unique.

Non.

Ici, le bourdonnement est plus nerveux. Plus jeune. Plus sec. Mes abeilles naissent dans la guerre, dans le sable, sous la surveillance des scorpions et les

cris de *Pression*. Elles n'ont pas connu l'abondance.
Elles n'ont pas reçu les chants doux des nourrices
anciennes. Elles apprennent tout dans l'urgence.

Voler.

Former des lignes.

Se poser sur roche chaude.

Éviter les dards scorpions.

Reconnaître les guêpes.

Attaquer en groupe.

Reculer sans honte.

Revenir sur ordre.

Piquer quand il le faut.

Mourir si nécessaire.

Pression devient leur instructrice.

Et le mot instructrice est trop doux.

— Plus fort !

Elle frappe le sol devant un groupe d'abeilles jeunes.

— Tu appelles ça une attaque ? J'ai vu des pucerons tomber avec plus de conviction !

Une abeille tremble.

— Je n'ai jamais combattu.

— Ça se voit. Recommence.

— Je suis fatiguée.

Pression s'approche jusqu'à coller sa corne contre son front.

— La guêpe ne demandera pas si ton thorax est reposé.

L'abeille baisse les antennes.

— Oui, *Pression*.

— Non. Pas oui. Encore.

Elle leur enseigne la provocation comme un art.

Pas seulement insulter.

Lire l'adversaire.

Le pousser à frapper trop tôt.

L'attirer dans une trajectoire.

Transformer sa rage en erreur.

Elle leur apprend à voler devant une guêpe sans lui offrir le flanc. À vibrer près de ses antennes pour brouiller son orientation. À se regrouper sur une patte, une aile, un œil. À ne pas chercher la beauté du geste, mais l'articulation utile.

Moi, je regarde.

Puis j'interviens.

Parce qu'elles sont à moi.

À moi.

Ce mot, au début, me fait peur.

Puis il me plaît.

Les reines me consultent.

— *FB345*, où bâtir les prochaines cellules ?

— Plus près de la roche. La chaleur accélère le couvain, mais pas trop près du tunnel des scorpions.

— *FB345*, quelle troupe envoyer contre les éclairieuses guêpes ?

— Les jeunes rapides, pas les lourdes. Les lourdes garderont les reines.

— *FB345*, *Pression* a encore humilié trente ouvrières.

— Ont-elles appris ?

— Oui.

— Alors qu'elle continue.

Je change.

Je le sens.

Au début, je me dis que c'est pour *La Ruche*. Pour *La Reine*. Pour *Princesse P78*. Pour les mortes. Puis, à force de donner des ordres, l'ordre lui-même devient doux. À force de voir des têtes s'incliner,

l'inclinaison devient nécessaire. À force d'être appelé père, chef, sauveur, porteur de guerre, je commence à entendre mon propre nom autrement.

FB345.

Plus net.

Plus grand.

Les scorpions observent.

Le *Roi Scorpion* vient parfois, sans prévenir.

Il se place sur une roche et regarde mes abeilles s'entraîner.

— Ton peuple pousse vite.

— Grâce à vos venins.

— Grâce à tes désirs.

Je déteste quand il parle ainsi.

— Vous avez promis l'alliance.

— Je la tiens.

— Alors ne critiquez pas mon armée.

— Je ne critique pas. Je mesure le feu.

— Le feu brûlera les guêpes.

— Oui. Le feu brûle toujours d'abord ce qu'on lui donne.

Je ne réponds pas.

Pression, elle, s'enfonce plus loin dans son propre orgueil.

Les premières armures viennent des carapaces mortes que les scarabées nous avaient laissées. Puis cela ne suffit plus. Mes abeilles deviennent nombreuses. Les guêpes coupent. Les scorpions piquent. Le désert arrache. Il faut protéger.

Pression retourne vers des groupes de son propre peuple.

Pas *Querellor* directement.

Des bandes de scarabées rhinocéros errants, des champions sans stade, des mâles isolés, des femelles guerrières, des querelleurs qui vivent de défis et d'embuscades.

Elle revient avec des carapaces.

Trop de carapaces.

Je comprends avant qu'elle parle.

— Tu les as tués ?

Elle laisse tomber une élytre énorme devant moi.

— Ils ont perdu.

— C'était ton peuple.

— Mon peuple aime le combat. Je leur ai offert quelque chose qu'ils comprennent.

Je fixe les morceaux.

— Pour des armures ?

— Pour tes abeilles.

Je devrais refuser.

Je devrais dire que *La Ruche* ne se construit pas avec les corps d'alliés potentiels. Que le *Roi* ne

peut pas aimer cela. Que *La Reine* n'aurait jamais ordonné ça.

Mais une jeune abeille passe près de moi, le flanc encore ouvert par une attaque de guêpe. Une autre n'a plus qu'une aile. Une troisième tremble.

Je touche la carapace.

Elle est dure.

Utile.

— Fais-les ajuster.

Pression sourit.

— Voilà.

— Voilà quoi ?

— Tu montres ce qui sert.

Les armures apparaissent.

Petites plaques d'élytres sur les thorax. Fragments de pronotum sur les têtes. Fibres végétales tressées. Résine sèche. Cire noire. Les abeilles deviennent étranges, mi-cire, mi-scarabée,

portant sur leurs corps jaunes et bruns les restes sombres de guerriers vaincus. Elles ne ressemblent plus aux ouvrières de *La Ruche*.

Elles ressemblent à une pensée née dans *La Vallée De La Haine*.

Puis *Gigantesque* arrive.

Le ciel change avant elle.

Les guêpes éclaireuses disparaissent d'abord. Les mouches se cachent. Même les scorpions restent plus longtemps sous les pierres. Un bourdonnement grave traverse les plateaux du nord, plus lourd que celui des guêpes, plus profond que celui des abeilles. Il ne ressemble pas à une nuée. Il ressemble à un moteur vivant, mais ici il n'y a pas de moteur. Seulement des ailes.

Je sors.

Le soleil est bas.

Au-dessus des roches, une forme énorme descend.

Une reine frelon.

Gigantesque.

Son corps est massif, rayé d'ombres brunes et d'orangé sombre. Sa tête large porte deux yeux qui semblent faits pour juger la distance exacte entre sa faim et la gorge d'une abeille. Ses mandibules sont puissantes, tranchantes, capables de sectionner, broyer, emporter. Son thorax vibre avec une puissance de prédateur. Ses ailes fumées battent lentement, mais chaque battement déplace l'air comme une menace.

Derrière elle, des soldates frelonnes tournent.

Moins nombreuses que mes abeilles.

Bien plus terribles individuellement.

Je sais ce que les frelons peuvent faire aux abeilles. Même dans *La Ruche*, on en parlait avec cette crispation particulière. Un frelon n'a pas besoin de haine pour tuer. Il a faim, il chasse, il découpe. Ses mandibules peuvent saisir une abeille et l'ouvrir en quelques instants. Certains frelons attaquent les entrées, marquent les colonies,

appellent d'autres frelons, massacrent pour nourrir leurs larves de protéines.

Ne pense pas aux corps des princesses.

La pensée passe si vite que je la chasse aussitôt.

Non. Les guêpes.

Gigantesque se pose sur une roche.

Mes abeilles reculent.

Pression s'avance, fascinée.

— Belle taille.

La reine frelon penche la tête.

— Petit scarabée bruyant. Je me nomme *Gigantesque*. Tiens ta langue.

Pression rit.

— Très belle taille.

Je m'avance à mon tour.

— *Gigantesque*.

Elle tourne ses yeux vers moi.

— *FB345*. Le faux bourdon qui fabrique un royaume avec du venin, des exilées et des carapaces volées.

Je sens mes reines derrière moi.

Je sens leurs antennes attentives.

Je ne peux pas paraître petit.

— Je fabrique une réponse.

— Les réponses m'intéressent peu. Les victoires, oui.

— Alors nous avons un langage commun.

Elle ouvre légèrement ses mandibules.

— On dit que tu affrontes les guêpes.

— Je vais les écraser.

— Tu es petit pour un écraseur.

— Et vous êtes grande pour une alliée qui arrive après que le danger a commencé.

Silence.

Mes abeilles se figent.

Les frelottes aussi.

Puis *Gigantesque* éclate d'un rire grave, vibrant, qui fait tomber un peu de poussière d'une roche.

— Il pique sans dard.

Je garde la tête haute.

— J'ai appris.

— J'offre mes soldates.

Le silence devient différent.

— Pourquoi ?

— Parce que les guêpes prennent trop de place. Parce qu'*Armuriator* revient avec des prétentions de reine blessée. Parce que tes abeilles attirent les regards. Parce que les scorpions eux-mêmes te laissent bâtir. Parce qu'une guerre qui monte sans moi est une insulte.

Elle approche son visage énorme.

Son odeur m'enveloppe : résine, chair, sucre fermenté, bois mâché, venin.

— Et parce que si tu gagnes, je veux que ton nom porte aussi mon ombre.

Je devrais refuser cette phrase.

Je l'accepte.

— Alliance.

— Alliance.

Elle tourne la tête vers ses frelonnes.

— Protégez ses lignes. Déchirez les guêpes. Ne touchez pas aux abeilles.

Une jeune abeille tremble derrière moi.

Je dis :

— Et mes reines ?

Gigantesque me regarde.

— Je ne mange pas les couronnes avec lesquelles je signe.

Je n'aime pas sa réponse.

Mais je la prends.

La guerre bascule trois jours plus tard.

Les espions scorpions signalent une avancée guêpe au crépuscule. Pas le grand nid. Pas encore. Une armée de territoire, envoyée pour tenir les pierres noires et ouvrir la route vers la Forêt. Des centaines d'abord, puis des milliers. Des guêpes longues, nerveuses, furieuses, habituées à voler en harcèlement, à piquer plusieurs fois, à couper les proies en morceaux transportables.

Je place mes abeilles en couches.

Les plus jeunes derrière.

Les armurées au centre.

Les rapides en avant.

Les reines dans les galeries protégées, entourées de gardes.

Les scorpions se cachent sous le sable, sur les flancs.

Les frelonnes de *Gigantesque* attendent en hauteur, accrochées aux roches comme des cauchemars ailés.

Pression passe devant mes lignes.

— Souvenez-vous ! crie-t-elle. L'ennemi veut votre peur propre, votre colère propre, votre mouvement propre ! Ne lui donnez rien de propre ! Donnez-lui un piège !

Une abeille crie :

— Pour *La Ruche* !

Une autre :

— Pour *Princesse P78* !

Le nom me traverse.

Je lève les ailes.

— Pour les mortes ! Pour *La Reine* ! Pour notre retour !

Le bourdonnement monte.

Il ne ressemble plus au bourdonnement doux de *La Ruche*.

C'est une arme.

Les guêpes arrivent comme une déchirure jaune.

Le premier choc explose dans l'air.

Mes abeilles rapides montent, provoquent, reculent. Les guêpes les suivent, trop sûres. Elles plongent dans des couloirs entre les roches. Là, les scorpions jaillissent. Pincés. Dards. Chutes. Les guêpes crient. Certaines remontent. Les frelonnes tombent sur elles.

Je vois une frelonne saisir une guêpe au vol, lui arracher une aile, la laisser tomber dans le sable où un scorpion l'achève.

Je vois mes abeilles armurées former des grappes autour d'une guêpe isolée, la couvrir, la chauffer, la piquer aux jointures, la faire tomber sous leur poids collectif.

Je vois *Pression* provoquer une ligne entière.

— Ici ! Ici, espèces d'aiguilles maigres ! Venez donc découper autre chose que des princesses sans défense !

Les guêpes virent vers elle, folles de rage.

C'est l'erreur.

Elles descendent trop bas.

Le sable s'ouvre.

Les scorpions les prennent par dessous.

Je vole au-dessus du champ.

Mon armure pèse encore, mais je m'y suis habitué. Mes grands yeux composés captent mille mouvements. Je vois les trajectoires, les failles, les regroupements. Je crie des ordres.

— Ligne gauche, remontez !

— Garde huit, protégez la reine *P11* !

— Frelonnes, maintenant !

Gigantesque passe au-dessus de moi.

Son ombre couvre le sable.

— Tu commandes comme si tu avais toujours eu une armée.

— J'en ai toujours eu une. Elle ne le savait pas encore.

Elle rit et plonge.

Le carnage dure jusqu'à la nuit.

Quand les dernières guêpes reculent, elles ne fuient pas en désordre. Elles se retirent avec haine. Elles emportent ce qu'elles peuvent. Elles laissent les mortes. Elles laissent les ailes. Elles laissent assez de corps pour que le sable change d'odeur.

Nous avons gagné.

Pas toute la guerre.

Mais cette bataille.

Mes abeilles crient.

Les frelonnes vibrent.

Les scorpions sortent du sable, couverts de poussière et de venin.

Le *Roi Scorpion* arrive au milieu du champ, entouré de ses généraux. Il avance jusqu'à moi.

Je suis sur une pierre, haletant, les ailes fatiguées, la patte blessée, le thorax couvert de poussière rouge. Autour de moi, mes reines se tiennent en demi-cercle. *Pression* est à ma droite. *Gigantesque* sur une roche plus haute, immense et silencieuse.

Le *Roi Scorpion* baisse son corps.

Ses généraux l'imitent.

Puis d'autres scorpions.

Des dizaines.

Des centaines.

Ils abaissent leurs pinces et posent leurs dards vers le sol.

Devant moi.

Je sens quelque chose s'ouvrir dans mon thorax.

Quelque chose de chaud.

De dangereux.

De magnifique.

Ils s'inclinent.

Devant moi.

Le *Roi Scorpion* parle.

— *FB345*, faux bourdon de *La Ruche*, chef du nord, père d'une armée, allié du sable, les scorpions reconnaissent ta puissance.

Je devrais répondre au nom de *La Reine*.

Je devrais dire : toute puissance appartient au *Roi*.

Je devrais dire : je ne suis qu'un serviteur.

Je souris.

— Vous faites bien.

Pression me regarde.

Je ne sais pas si elle est fière ou inquiète.

Peut-être les deux.

Gigantesque incline légèrement la tête, comme si elle venait de voir une larve devenir autre chose.

Le Roi Scorpion se redresse.

— Ne confonds pas cette victoire avec la guerre entière.

Mon sourire se réduit.

— Parle.

— Ce n'est pas le plus gros de l'armée des guêpes.

Je le savais.

Mais l'entendre enlève une partie du miel de la victoire.

— Où est le reste ?

— Dans leur nid principal. Profond dans les structures de bois noir, au bord de la Forêt. Mes espions ont suivi les routes. Les guêpes préparent une attaque massive contre *La Ruche*.

Mes reines frémissent.

Une abeille murmure :

— Quand ?

— Bientôt, dit le *Roi Scorpion*. Par le côté de *La Forêt Noire*.

Le nom passe dans les rangs.

Je regarde vers l'horizon.

Au loin, invisible derrière les roches et le désert, il y a *La Ruche*. Mon ancienne chaleur. Ma première odeur. Mon nom. Ma promesse. Et *La Forêt Noire* sur son côté comme une bouche patiente.

— Alors je rentre.

Pression se tourne vers moi.

— Avec qui ?

Je regarde mon armée.

Mes abeilles armurées.

Mes jeunes nées trop vite.

Mes reines bannies.

Les frelonnes de *Gigantesque*.

Les scorpions qui s'écartent.

Les carapaces mortes transformées en protection.

Les ailes qui vibrent dans la poussière.

Je sens mon orgueil monter jusqu'à ma tête.

— Avec tous ceux qui me suivent.

Le *Roi Scorpion* plisse son corps.

— Tu vas annoncer à *La Reine* que les guêpes ont tué ses princesses.

— Oui.

— Tu vas lui dire qu’elles attaqueront par la Forêt.

— Oui.

— Tu vas lui montrer ton armée.

Je tourne vers lui.

— Elle verra que je n’ai pas seulement rapporté une information. J’ai rapporté une victoire.

Il ne répond pas tout de suite.

Puis il dit :

— Les reines aiment rarement découvrir qu’un serviteur a bâti une cour avant de rentrer.

La phrase me pique.

Je la chasse.

— *La Reine* comprendra.

— Peut-être.

— *Le Roi* sait.

À ce nom, même les scorpions deviennent plus silencieux.

Je lève les yeux vers le ciel.

— Le *Roi* sait tout. Il voit tout. Il sait que je reviens pour sauver *La Ruche*.

Le *Roi Scorpion* me regarde étrangement.

— L'omniscience du *Roi* n'est pas un parfum qu'on met sur ses décisions pour les rendre propres.

Je serre les mandibules.

— Vous parlez trop pour quelqu'un qui aime le secret.

— Et toi, tu entends peu pour quelqu'un qui a de grands yeux.

Pression s'interpose presque.

— On part quand ?

Je réponds.

— À l'aube.

Mais l'aube n'attend pas.

Toute la nuit, mon armée se prépare.

Les abeilles renforcent les attaches de leurs armures. Les reines donnent leurs ordres aux gardes personnelles. Les nourrices du désert scellent les dernières cellules viables. Les scorpions fournissent de petites fioles naturelles de venin dilué, contenues dans des coques de graines, pour enduire certaines pointes végétales. Les frelonnes affûtent leurs mandibules sur l'écorce sèche.

Je marche parmi eux.

Partout, on s'écarte.

— *FB345*.

— Père.

— Chef.

— Sauveur de *La Ruche*.

Je devrais corriger.

Je ne corrige pas.

Au bord du camp, je retrouve *Pression* seule.
Elle regarde les étoiles.

— Tu ne dors pas ?

— Je surveille ton orgueil. Il prend beaucoup de place, il pourrait attirer les oiseaux.

Je souris.

— Tu es jalouse.

— De quoi ?

— De moi.

Elle me regarde enfin.

Puis elle éclate de rire.

— Faux bourdon, si ton orgueil devient plus gros, il pourra porter l'armée à lui seul.

— Tu m'as appris à ne pas m'excuser d'être fort.

— Non. Je t'ai appris à utiliser ce qui sert. Ton orgueil sert parfois. Puis il mord celui qui le nourrit.

Je m'approche.

— Tu viens avec moi.

— Je sais.

— Je veux te faire honneur.

— Je n'ai pas besoin d'honneur. J'ai besoin d'ennemis à provoquer.

— Tu seras portée.

Elle se fige.

— Quoi ?

— Par douze abeilles.

Elle me fixe comme si je venais d'annoncer que les fleurs allaient manger les butineuses.

— Je marche.

— Tu as assez marché.

— Je suis scarabée.

— Justement. Tu as porté ma mission. Maintenant mon armée te portera.

— Je vais avoir l'air ridicule.

— Tu auras l'air importante.

— C'est pareil quand c'est mal porté.

Je souris.

— Douze abeilles. Pour faire honneur au *Roi*.

Elle ne répond pas.

Je continue, plus bas.

— Le chiffre lui plaît. Je le sais. Douze portées.
Douze appuis. Douze témoins. Le *Roi* sait tout. Il
verra.

Pression me regarde longtemps.

— Tu fais parfois des gestes qui ressemblent à de la
foi.

Je relève la tête.

— Évidemment.

— Et parfois à de la mise en scène.

Je ne réponds pas.

Elle s'approche.

— Fais attention à ne pas confondre les deux.

Je ris, mais moins fort que prévu.

— Tu parles comme un scorpion maintenant.

— Non. Comme quelqu'un qui t'a vu changer en une semaine.

Le silence reste entre nous.

Une semaine.

Seulement une semaine.

Je suis parti comme un faux bourdon affamé d'informations, blessé par une morte, gonflé de promesses. Je reviens père d'une colonie née trop vite, entouré de reines bannies, allié aux scorpions, suivi par des frelons, couvert d'une armure faite de morts.

Et pourtant, au fond de moi, je vois encore la feuille.

Je vois *Princesse P78*.

Je lui avais dit que je donnerais même ce qui ne suffit pas.

Est-ce que je donne ? Ou est-ce que je prends ?

Je chasse la pensée.

À l'aube, le camp se met en mouvement.

Le désert est froid d'abord, puis la chaleur monte très vite, comme si le soleil ouvrait un dard au-dessus de nous. Mes abeilles remplissent l'air par milliers. Puis par dizaines de milliers. Les jeunes volent plus bas. Les armurées plus lourdement. Les reines sont protégées au centre par des cercles mobiles. Les frelonnes de *Gigantesque* prennent les hauteurs, énormes silhouettes prédatrices dans la lumière montante.

Les scorpions restent au sol, à l'entrée des tunnels, rangés en lignes silencieuses.

Le *Roi Scorpion* s'avance une dernière fois.

— Souviens-toi : les guêpes que tu as battues ne sont pas toutes les guêpes. Et les réponses que je t'ai données ne sont pas toutes les vérités.

Je fronce les antennes.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Il sourit à peine.

— Que tu reviendras peut-être me poser de meilleures questions.

— Quand *La Ruche* sera sauvée.

— Si elle l'est.

Je m'approche.

— Elle le sera.

— Alors vole.

Je déploie mes ailes.

La vibration part de mon thorax, remonte dans mes épaules, traverse les plaques de carapace, secoue la poussière rouge accrochée à mon corps. Je sens l'air. Je sens mon armée derrière moi. Je sens les regards des reines. Je sens *Gigantesque* qui attend. Je sens *Pression* installée sur un tressage de fibres sèches, portée par douze abeilles solides qui battent des ailes avec une concentration presque impossible.

Elle me lance :

— Si je tombe, je te provoque jusqu'à ta mort.

— Si tu tombes, je te rattrape.

— Mauvaise réponse. Si je tombe, tu continues vers la guerre.

Je la regarde.

Puis j'incline la tête.

— Alors ne tombe pas.

Elle sourit.

— Voilà.

Je monte.

Le désert s'abaisse.

Les roches rouges deviennent des dents sous moi. Les tunnels disparaissent. Les scorpions deviennent des points sombres, puis des grains, puis une mémoire venimeuse. Devant, loin encore, la direction de *La Ruche* m'appelle.

Je ne vois pas encore le Bois.

Je ne vois pas encore la prairie.

Je ne vois pas encore les parois dorées.

Mais je sens déjà dans mon corps l'instant où
j'arriverai.

Les gardes qui lèveront les antennes.

Les ministres qui sortiront.

Les ouvrières qui verront l'armée.

La Reine qui comprendra.

Je vole plus haut.

Mes abeilles me suivent.

Un peuple sorti du venin, du sable, de l'exil et
de ma volonté.

Je souris dans le vent.

Les guêpes veulent attaquer par *La Forêt*
Noire.

Elles trouveront devant elles *La Ruche*.

Et moi.

FB345.

Faux bourdon.

Père.

Chef.

Vainqueur.

Je bats des ailes, et derrière moi, le ciel entier
bourdonne.

Retour à La Ruche

Le ciel tremble sous mes ailes.

Pas à cause du vent.

À cause de moi.

À cause de nous.

Je vole en tête, thorax gonflé, antennes dressées, abdomen vibrant d'une fatigue que je refuse de montrer. Sous moi, la terre de *La Vallée De La Gloire* se déplie en vagues vertes, en fleurs ouvertes, en herbes bouclées qui ondulent comme une mer vivante. Devant, au loin, au-delà des tiges hautes et des éclats jaunes de pollen, se dresse *La Ruche*.

Ma ruche.

Mon origine.

Mon nom le plus profond.

La cire dorée accroche la lumière. Les entrées bourdonnent encore, mais plus comme avant. Même de loin, je le sens. Un faux bourdon connaît la chaleur d'un peuple. Il connaît l'odeur de ses sœurs, la densité de leurs passages, la puissance d'un retour de butineuses. Avant, *La Ruche* respirait comme un monde plein. Elle expulsait dans l'air une odeur épaisse de miel mûr, de propolis fraîche, de larves nourries, de cire chaude, de reine vivante.

Aujourd'hui, l'odeur est plus maigre.

Plus sèche.

Il y a encore la cire. Il y a encore la garde. Il y a encore la structure.

Mais quelque chose manque.

Le miel.

La vie.

L'abondance.

Je serre mes mandibules.

Je reviens avec la réponse. Je reviens avec une armée. Je reviens avec la victoire.

Derrière moi, le ciel n'est plus seulement rempli d'abeilles.

Il est occupé.

Mes abeilles avancent en nappes mouvantes, serrées par groupes, entraînées trop vite, grandies trop vite, durcies trop vite. Elles n'ont pas l'odeur profonde de *La Ruche*. Elles ont une odeur plus sauvage, un mélange de gelée royale, de venin scorpionique, de sable, de carapaces frottées, de rage apprise. Elles volent avec la précision des *Apis mellifera*, mais quelque chose dans leurs trajectoires a été tordu par *Pression*. Elles ne cherchent pas seulement une fleur, une entrée, une danse. Elles cherchent un choc.

Elles cherchent un ennemi.

Plus haut, plus lourdement, les frelonnes de *Gigantesque* fendent l'air avec un vrombissement grave. Leur vol n'a pas la musique des abeilles. C'est un frottement de lames. Des corps allongés,

puissants, des têtes larges, des mandibules capables de découper, des ailes fumées, des pattes pendantes comme des crochets. Elles ne dansent pas. Elles patrouillent. Elles ne butinent pas. Elles évaluent la chair.

Et au centre de cette nuée de peur,
Gigantesque avance.

La Reine Frelone Gigantesque.

Son corps domine tout le cortège. Elle donne l'impression de déborder de sa propre taille. Sa tête se tourne lentement d'un côté puis de l'autre. Ses antennes sombres flairent *La Ruche* comme une proie possible, un palais possible, ou un piège possible.

Je sens son regard sur moi.

— Ton peuple est maigre, *FB345*.

Sa voix roule dans l'air.

Je ne me retourne pas.

— Mon peuple est affamé. Ce n'est pas pareil.

— La faim rend les peuples faciles à acheter.

Je serre davantage mes mandibules.

— Pas celui-là.

Un rire froid sort de son thorax.

— Nous verrons.

À ma droite, douze abeilles portent *Pression*.

Je l'ai voulu ainsi.

Douze.

Pas onze. Pas treize.

Douze.

Parce que *Le Roi* voit tout. Parce que je sais que ce chiffre plaît à son ordre. Parce que, même dans mon triomphe, même dans ma puissance nouvelle, même entouré de frelons, de reines bannies, d'abeilles nées trop vite et de scarabées rhinocéros, je veux que le ciel lui-même comprenne ceci : *je reviens pour sauver La Ruche*.

Pression est installée sur une plateforme tressée de nervures de feuilles et renforcée par des fragments de carapaces. Sa masse pèse sur les douze porteuses. Elle ne s'excuse pas. Elle ne s'inquiète pas. Son exosquelette sombre brille par plaques, sa corne se dresse avec une brutalité nette. Ses pattes griffues tiennent le rebord comme si elle chevauchait une victoire.

Elle me lance :

— Tu devrais ralentir. Qu'ils nous voient arriver. Une armée ne tombe pas du ciel comme une poussière de pollen. Une armée s'annonce.

— *La Ruche* n'a pas besoin d'être terrifiée par moi.

— Tous les peuples ont besoin d'être terrifiés avant d'être reconnaissants.

Je ne réponds pas.

Je regarde *La Ruche* grossir.

Chaque battement de mes ailes me ramène vers des couches de mémoire.

La planche d'entrée.

Les gardes.

Le rire des ouvrières.

La voix de *Princesse P78*.

Son parfum.

Sa feuille verte.

Son corps.

Je sens encore la première vision, impossible à arracher de mes yeux composés. Les entailles. La chair absente. L'odeur de mort sur une feuille qui aurait dû porter la douceur d'un soir.

P78... je reviens.

Le vent change.

Les sentinelles nous voient.

D'abord, c'est un simple frémissement à l'entrée principale. Une garde relève la tête. Une autre sort du couloir de cire. Puis une troisième. Puis dix. Puis cent.

L'alarme chimique traverse l'air.

Je la sens avant de l'entendre.

Une odeur aiguë, piquante, presque fruitée, violente, qui frappe mes antennes comme une gifle. Chez les abeilles, l'alarme a une odeur. Elle ne discute pas. Elle hurle sans bruit. Elle dit : danger, intrus, mandibules, dards, mort possible.

Les gardes se rangent.

Les butineuses qui rentrent se décalent, affolées, leurs pattes chargées de maigres pelotes de pollen. Certaines perdent leur charge en plein vol. Des grains jaunes tombent dans le vide comme une richesse ridicule.

Une ouvrière crie :

— Frelons !

Une autre :

— Frelons dans le ciel !

— Fermez les entrées secondaires !

— Protégez le couvain !

— Alerte générale !

Les abeilles de *La Ruche* jaillissent des ouvertures, mais elles ne sont plus les vagues épaisses d'autrefois. Elles sont nombreuses, oui. Encore nombreuses. Mais je vois les creux. Je vois les absences. Je vois les ventres plus fins, les ailes usées, les jeunes nourrices déjà trop vieilles dans leurs gestes. Même le bourdonnement collectif manque de profondeur.

La famine est toujours là.

Elle a creusé le peuple.

Elle a mangé avant les ennemis.

Je descends.

Mes abeilles descendent derrière moi.

Les frelonnes se déploient en arc.

Erreur.

Aussitôt, les gardes de *La Ruche* prennent cela pour une manœuvre d'attaque. Elles relèvent l'abdomen. Les dards sortent. Des ouvrières se

mettent à vibrer de chaleur, prêtes à former une boule défensive : encercler, serrer, faire monter la température, cuire l'ennemi vivant par la masse des corps.

Je lève les pattes avant.

— Ne frappez pas !

Une garde me reconnaît.

Ses antennes s'ouvrent.

— *FB345* ?

Je me pose sur une nervure de feuille devant l'entrée principale. Mon armure de carapace claque contre le végétal. J'ai l'odeur du désert sur moi. L'odeur des scorpions. L'odeur des scarabées. L'odeur des frelons. L'odeur de la guerre.

La garde recule d'un demi-pas.

Je la connais.

Pas son nom. Son odeur.

Elle faisait partie de celles qui riaient lorsque
je parlais de mes muscles. Avant. Avant la faim.
Avant les corps découpés. Avant les alliances.

Elle ne rit pas.

— Tu reviens avec... ça ?

Sa voix tremble sur le dernier mot.

Je redresse le thorax.

— Je reviens avec la réponse.

D'autres gardes s'approchent. Les antennes
me touchent presque, puis se retirent, comme si ma
nouvelle odeur les brûlait.

— Ce sont des frelons.

— Ce sont des alliés.

— Des frelons.

— Des soldats.

— Des prédateurs de notre peuple.

Un grondement grave descend du ciel. Les frelonnes n'aiment pas les mots. *Gigantesque* se pose plus loin, sur une branche épaisse qui ploie sous son poids. Les feuilles frissonnent. Ses mandibules s'écartent légèrement.

— Surveillez vos termes, petites abeilles.

Toutes les gardes se crispent.

Je lève une patte vers elle.

— *Gigantesque*. Pas maintenant.

Son regard glisse vers moi.

— Je t'ai suivi jusqu'ici, *FB345*. Ne me parle pas comme à une ouvrière.

— Et ne parle pas à *La Ruche* comme à une carcasse.

Un silence.

Même mes abeilles cessent un instant de battre trop fort des ailes.

Pression rit.

— Voilà. C'est bien. Ça claque. Continue. La tension fait sortir la vérité.

Les douze porteuses vacillent sous elle. L'une d'elles fatigue. *Pression* baisse la tête vers elle.

— Si tu tombes, je t'apprends à te relever en te marchant dessus.

Je serre les pattes.

— *Pression*.

Elle relève ses yeux durs.

— Quoi ?

— Tais-toi.

Son sourire devient une ligne.

— Tu deviens courageux devant ta vieille maison.

La garde devant moi avance.

— *La Reine* doit être avertie.

— Je viens pour elle.

— Tu n'entreras pas avec eux.

Je regarde l'entrée. Le couloir sombre de cire.
Les battements intérieurs. La chaleur. L'odeur de
La Reine, faible mais présente, profonde, centrale,
qui relie encore le peuple comme un fil invisible.

— Alors j'entre seul.

Une murmurante inquiétude traverse mes
abeilles.

Derrière moi, une de mes toutes jeunes
soldates crie :

— Père, non ! C'est un piège !

Père.

Le mot me frappe.

Je ne me retourne pas.

Dans *La Ruche*, les faux bourdons ne sont
pas des pères de colonies. Ils sont des promesses
volantes, des corps faits pour une mission haute,
brève, étrange, souvent mortelle. Et moi, je reviens
avec des filles, des reines bannies, une armée, une
cour, une honte déguisée en triomphe.

Je réponds sans me retourner :

— Restez en formation.

La jeune abeille insiste :

— Mais elles vont—

— En formation.

Elle se tait.

Les gardes m'encerclent aussitôt. Pas comme une escorte d'honneur. Comme un risque vivant. Elles ne me touchent pas encore, mais leurs dards sont là, prêts. Je vois les gouttes de venin briller au bout de certaines pointes. Le venin d'abeille n'a rien d'un décor. Pour un insecte, c'est une sentence. Pour moi, mâle sans dard, sans arme naturelle, c'est un rappel humiliant.

Je n'ai jamais eu de dard.

Avant, cela me rendait charmant.

Maintenant, cela me rend vulnérable.

J'entre.

La chaleur de *La Ruche* m'avale.

Je pensais retrouver le monde de mon enfance.

Je retrouve une gorge malade.

Les couloirs sont toujours là, hexagonaux, profonds, dorés, construits dans cette intelligence que même les ennemis devraient craindre. La cire porte les empreintes de milliers de pattes. Les alvéoles s'alignent avec une perfection qui n'a jamais eu besoin d'être expliquée. Dans certaines cellules, du couvain bouge encore, petites larves blanches enroulées, nourries par des nourrices épuisées. D'autres cellules sont vides. Trop vides. Des opercules ont été rongés. Des réserves grattées jusqu'à la paroi. Là où le miel reposait avec abondance, il ne reste que des traces collantes.

L'odeur de famine est particulière.

Ce n'est pas seulement l'absence de nourriture.

C'est l'odeur d'un peuple qui économise ses gestes.

Moins de battements inutiles. Moins de chaleur offerte. Moins de danses. Moins de vie dépensée.

Les ouvrières me regardent passer.

Certaines reconnaissent mon matricule.

— *FB345* ?

— Il est revenu ?

— Avec des frelons...

— Pourquoi il sent comme ça ?

— Où est passée son odeur de *La Ruche* ?

Chaque phrase me pique plus qu'un dard.

Je vous sauve. Je suis parti pour vous. J'ai combattu pour vous. J'ai porté votre famine dans mes pensées. J'ai cherché vos meurtriers.

Mais plus j'avance, plus je comprends que mon retour n'a pas l'odeur du salut.

Il a l'odeur de l'intrusion.

Une nourrice, maigre, pose sa tête contre une cellule. À l'intérieur, une larve réclame. La nourrice ouvre la bouche, donne ce qu'elle peut, presque rien. Elle tremble. Ses antennes retombent.

Je ralentis.

— Les réserves sont à ce point ?

La garde à ma gauche répond sèchement :

— Tu vois.

— Les champs ?

— Ternis.

— Les butineuses ?

— Certaines ne reviennent pas.

— Maladie ?

— Faim. Épuisement. Froid dans les coins. Couvain abandonné dans les zones basses.

Je sens mon thorax se contracter.

Chez les abeilles, le couvain est l'avenir. Si on l'abandonne, ce n'est pas par cruauté. C'est que le présent a commencé à manger demain.

Je murmure :

— Les guêpes vont attaquer.

La garde ne répond pas.

Je continue :

— Par *La Forêt Noire*. Je le sais. J'ai les informations.

— Tu parleras à *La Reine*.

Nous montons par un couloir central.

Des ministres passent. Certains me reconnaissent. Leurs antennes se raidissent en voyant mon armure. Je cherche les courbettes d'avant. Je ne trouve que le calcul politique, la peur et quelque chose de pire : la déception.

Le couloir royal s'ouvre.

La salle de *La Reine* n'est pas une salle comme les autres. C'est un cœur. La chaleur y est plus dense, l'odeur plus profonde. Même affamé, le peuple maintient autour d'elle un noyau vivant. Des ouvrières l'entourent, la nourrissent, la nettoient, reçoivent ses signaux, transmettent sa présence par tout le corps de *La Ruche*. Tant que *La Reine* vit, la colonie sait qu'elle n'est pas encore condamnée.

Elle est là.

Plus longue que les autres.

Souveraine.

Fatiguée.

Son abdomen porte encore la responsabilité de la ponte, mais il a perdu l'éclat de l'abondance. Ses servantes lui présentent une goutte de nourriture. Elle hésite avant de la prendre. Je le vois. Cette hésitation est terrible. Une reine ne mange pas pour elle comme un tyran. Elle mange parce que son rôle exige la continuité du peuple. Mais quand le peuple a faim, même la nécessité ressemble à une accusation.

Ses yeux se posent sur moi.

La salle se tait.

Je m'incline.

Longtemps.

Plus longtemps que je ne l'aurais fait
autrefois.

La Reine.

Elle ne parle pas tout de suite.

Elle me sent.

Je le sais. Les antennes royales captent ce que
mes mots voudraient cacher. Le désert. Les
scorpions. La provocation. Le venin. Les reines
bannies. Les frelons.

— Tu es revenu, *FB345*.

Sa voix est basse.

Pas douce.

Pas dure.

Lourde.

— Je vous l'avais promis.

— Tu avais promis de revenir avec les bonnes informations... ou de ne pas revenir.

Je relève la tête.

— J'ai les informations.

Un frisson traverse les ouvrières autour d'elle.

Je sens le vieux feu revenir dans mon thorax. Celui qui m'a porté dans les cavernes rouges. Celui qui m'a tenu devant *Le Roi Scorpion*. Celui qui m'a fait accepter les regards des reines bannies, les entraînements de *Pression*, la présence de *Gigantesque*. Je suis fatigué, oui. Mais maintenant, je suis devant celle pour qui je suis parti.

Je parle.

— Ce sont les guêpes.

La salle se contracte.

Des antennes se touchent. Des murmures éclatent.

— Les guêpes...

— On le savait...

— Non, on ne le savait pas...

— Les entailles...

— *Princesse P78...*

Je continue plus fort.

— Ce sont elles qui ont tué les princesses. Ce sont elles qui veulent la guerre. Ce n'était pas une série de meurtres isolés. Ce n'était pas la faim. Ce n'était pas un prédateur errant. C'était politique. Militaire. Préparé.

La Reine ne bouge pas.

Je fais un pas.

Les gardes se tendent.

Je m'arrête.

— *Le Roi Scorpion* me l'a confirmé. Ses espions ont vu leurs mouvements. Ce que nous avons affronté n'était pas le gros de leur force. Le nid principal prépare l'attaque. Elles veulent venir par le côté de *La Forêt Noire*.

Un ministre s'avance, maigre, nerveux.

— *Le Roi Scorpion* ? Tu as parlé avec les scorpions ?

— Oui.

— Tu as négocié avec eux ?

Je le regarde.

— J'ai obtenu ce que vos espions n'ont pas obtenu.

Il recule comme si je l'avais mordu.

Un autre ministre demande :

— Et l'armée dehors ?

Je sens le moment arriver.

Je pourrais parler plus lentement. Je pourrais préparer. Je pourrais dire que les temps sont graves, que les règles ordinaires ne suffisent plus, que la

survie exige des choix. Mais *Pression* m'a appris une autre manière : frapper le centre, obliger l'autre à répondre.

Je redresse le thorax.

— C'est notre salut.

Le silence devient coupant.

La Reine incline légèrement la tête.

— Explique.

— J'ai rassemblé des forces. Des abeilles. Des combattantes. Des reines capables de produire d'autres lignées. Des alliés de guerre. *Pression* est avec nous. Les scarabées rhinocéros connaissent la provocation, l'épreuve, le choc frontal. Les frelonnes de *Gigantesque* peuvent découper les guêpes avant qu'elles touchent nos entrées. *Gigantesque* elle-même est venue. Nous avons déjà vaincu une partie des troupes guêpes. Les scorpions reconnaissent ma puissance. Nos ennemis nous craignent. Si nous agissons maintenant, si nous frappons avant l'assaut, nous pouvons survivre.

Personne ne parle.

Alors je frappe plus fort.

— Sans cette aide, *La Ruche* sera massacrée.

Les ouvrières autour de *La Reine* frémissent.

Le mot est brutal.

Massacrée.

Mais il est vrai.

Je le sens. Je le vois. Les réserves vides, les gardes amaigries, les nourrices tremblantes, les butineuses ralenties, les alvéoles abandonnées. Une ruche affamée peut piquer, brûler, défendre, mourir héroïquement. Mais face à une attaque coordonnée, avec des guêpes prêtes, des mandibules, du nombre, une stratégie... que restera-t-il ?

Des morceaux de cire.

Des larves ouvertes.

Une reine encerclée.

Je baisse la voix.

— Je ne suis pas revenu pour réclamer une gloire. Je suis revenu parce que j'ai vu ce qui arrive.

Mensonge.

Pas entièrement.

Et c'est cela qui me serre l'intérieur.

Je suis revenu pour *La Ruche*. Oui.

Mais aussi pour être vu.

Pour que *La Reine* voie ce que je suis devenu.

Pour que les ministres courbent de nouveau leurs têtes.

La Reine me fixe.

J'ai l'impression qu'elle sent tout.

Elle demande :

— Qui compose exactement ton armée ?

Je réponds sans hésiter :

— Mes abeilles.

— Nées de quelles reines ?

Je sens un danger.

— De reines qui avaient quitté *La Ruche*.

— Quitté ?

Le ministre nerveux baisse la tête.

Une vieille gardienne royale parle d'une voix sèche :

— Bannies.

Le mot traverse la salle.

Je pivote vers elle.

— Certaines ont été bannies pour des affaires politiques anciennes. Ce n'est pas le moment de—

La Reine m'interrompt.

— Bannies pour rébellion.

Le silence se colle aux parois.

Je sens mes pattes devenir plus lourdes.

Elle continue :

— Pas pour de simples désaccords. Pas pour des maladresses. Pas pour des faiblesses. Elles ont reçu des avertissements. Trois. Elles ont refusé. Elles se sont levées contre l'ordre du *Roi*. Contre le message du *Roi*. Contre la repentance demandée par le *Roi*. Elles ont quitté leur pseudo obéissance avant de quitter nos murs.

Je veux répondre.

Je n'y arrive pas immédiatement.

Alors *Pression* parle depuis l'entrée.

Sa voix gronde dans le couloir, portée par les douze abeilles qui l'amènent malgré les protestations des gardes.

— Très joli discours. Très noble. Très royal. Pendant ce temps, vos larves ont faim.

Les gardes se retournent d'un bloc.

— Elle n'entre pas !

— Recule !

— Intruse !

Les douze porteuses tremblent. *Pression* se redresse sur sa plateforme.

— Doucement, les petites aiguilles. Si je voulais entrer de force, vous auriez déjà compris la différence entre une porte et un obstacle.

Des dards se lèvent.

Je crie :

— Stop !

Ma voix résonne contre la cire.

Tout le monde se fige.

Pression sourit.

— Tu vois ? C'est mieux quand tu donnes des ordres.

La Reine regarde *Pression*.

— Tu es la scarabée rhinocéros.

— Je suis *Pression*.

— Tu crois le message du *Roi* ?

Pression éclate d'un rire bref.

— Je crois aux cornes, aux carapaces, aux chocs, à la provocation et au fait qu'un ennemi qui ne répond plus a compris la leçon.

Les gardes frémissent.

La Reine ne se laisse pas faire.

— Donc non.

Pression incline la tête, presque amusée.

— Donc non, si tu veux parler comme ça.

La Reine ferme lentement les yeux.

Quand elle les rouvre, elle regarde derrière moi, vers l'extérieur, comme si ses yeux traversaient les parois et voyaient *Gigantesque*, les frelonnes, mes abeilles, les reines bannies, toute ma puissance rassemblée autour de sa famine.

— Et *Gigantesque* ?

Je réponds :

— Elle est alliée avec moi.

— Suit-elle *Le Roi* ?

Je pense à sa voix froide. À ses mandibules. À sa façon de regarder *La Ruche*.

— Elle respecte la force.

— Ce n'est pas ma question.

Je serre les pattes.

— Non.

Le mot tombe.

Simple.

Affreusement simple.

La Reine se lève un peu, soutenue par ses servantes.

Toute la salle sent le poids de ce mouvement.

— *FB345*, tu as découvert une information grave. Je ne méprise pas cela. Tu as pris des risques. Je ne nie

pas cela. Tu as vu plus loin que certains. Je ne l'efface pas.

Mon thorax se détend d'une fraction.

Puis elle ajoute :

— Mais tu es revenu entouré de ceux que *Le Roi* nous a interdit de rallier.

Je relève la tête brusquement.

— Interdit ? Même maintenant ?

— Même maintenant.

Je fais un pas.

Les gardes avancent aussitôt.

— *Ma Reine*, écoutez-moi. Je vous en supplie. Regardez votre peuple. Regardez les cellules. Regardez les nourrices. Regardez les gardes. Elles n'ont plus la force d'une guerre longue. Les guêpes vont arriver. Elles ne demanderont pas si notre obéissance est pure. Elles mordront. Elles couperont. Elles prendront le couvain. Elles

attaqueront les entrées. Elles chercheront votre chambre. Vous le savez.

Sa respiration change.

Je l'ai touchée.

Je le sens.

Elle le sait.

Elle voit déjà les scénarios. Une reine ne pense pas seulement avec son cœur. Elle pense avec cent mille vies. Elle imagine les entrées bouchées par les cadavres, les nourrices piétinées, les mâles expulsés, les larves tuées, les réserves pillées. Elle sait qu'une attaque massive de guêpes n'a rien d'une bagarre. Elle sait que les mandibules ne discutent pas avec la morale.

Je continue, plus bas.

— J'ai dehors ce qu'il faut pour les briser.

La Reine détourne les yeux.

Elle regarde une servante. Cette servante est si maigre que ses poils semblent trop longs pour son

corps. Elle tient une goutte de nourriture royale comme on tient un trésor humiliant.

La Reine tremble.

Très légèrement.

Personne d'autre ne le verrait.

Moi, je le vois.

Je connais les vibrations.

Elle est tentée.

Une chaleur terrible monte dans ma poitrine.

Oui. Dis oui. Dis oui et je serai celui qui a sauvé La Ruche.

À l'extérieur, les frelonnes grondent. Mes abeilles attendent. Les reines bannies doivent déjà sourire, certaines prêtes à revenir dans les couloirs dont elles ont été chassées. *Pression* est immobile, comme si elle savait que la provocation la plus forte est parfois de se taire. *Gigantesque*, elle, doit sentir l'ouverture. Les prédateurs sentent les fissures.

La Reine ferme les yeux.

La salle entière attend.

Quand elle parle, sa voix est plus faible.

Mais elle est droite.

— Non.

Le mot n'est pas fort.

Il n'a pas besoin de l'être.

Je ne comprends pas tout de suite.

— Non ?

— Non.

Je sens quelque chose se fendre en moi.

— Vous refusez ?

— Je refuse l'alliance.

Un bourdonnement affolé éclate dans la salle.

— Majesté...

— Mais l'armée...

— Les guêpes...

— La famine...

Elle lève une patte.

Tout se tait.

— *Le Roi* a interdit les alliances disparates entre ceux qui croient son message et ceux qui suivent *Flou*, refusent de croire et refusent de se repentir. Je ne peux pas sauver *La Ruche* en désobéissant à celui à qui *La Ruche* appartient.

Je sens mes ailes vibrer toutes seules.

Pas pour voler.

Pour trembler.

— Vous préférez mourir ?

Elle me regarde.

Cette fois, sa voix devient plus dure.

— Je préfère obéir.

— Avec des larves affamées ?

— Oui.

— Avec les princesses mortes ?

Une douleur passe dans son regard.

J'ai frappé bas.

Mais je continue.

— Avec *Princesse P78* découpée sur une feuille ?
Avec son corps à moitié dévoré ? Avec ses antennes
froides ? Avec son odeur disparue ? C'est pour elle
que je suis parti ! C'est pour vous ! C'est pour tout
ce peuple ! Et vous allez dire non parce que mes
alliés ne vous plaisent pas ?

Une garde me pousse.

— Recule.

Je la repousse du thorax.

La salle explose.

Dards.

Ailes.

Cris.

— Ne touche pas une garde royale !

— À genoux !

— *FB345* !

Je me redresse, ivre de colère.

— Je suis revenu avec la victoire !

La Reine crie alors, et sa voix traverse les parois.

— Tu es revenu avec ton orgueil !

Le silence tombe d'un coup.

Plus violent que le bruit.

Je reste immobile.

Le mot m'atteint dans une zone que je refuse de nommer.

Orgueil.

L'écran rouge.

La bouche.

La vue de *La Vallée De La Haine*.

La sensation de traverser quelque chose d'étrange, autrefois, dans la salle des ministres. Cette chose transparente. Cette seconde où j'avais cru tomber dans une autre matière avant de repartir vers le soleil couchant.

Je chasse l'image.

— Je suis revenu avec une armée.

— Oui, répond *La Reine*. Et tu crois que cela prouve que tu avais raison.

— Cela prouve que j'ai réussi.

— Non. Cela prouve que tu as été suivi.

Les paroles me frappent plus fort que prévu.

Pression ricane dans le couloir.

— Voilà pourquoi les reines m'ennuient. Elles transforment les victoires en examens de conscience.

La Reine ne la regarde même pas.

— *FB345*, je reçois l'information sur les guêpes. Je prends au sérieux l'attaque par *La Forêt Noire*. Les défenses seront déplacées. Les entrées seront renforcées. Les éclaireuses partiront immédiatement. Mais ton alliance ne sera pas acceptée.

Je recule d'un demi-pas.

— Vous prenez mon renseignement et vous rejetez mon secours ?

— Je rejette ta désobéissance.

Mon souffle se bloque.

— Ma désobéissance ?

— Tu as parlé au nom de *La Reine* pour conclure des alliances que je n'avais pas ordonnées.

Je sens les gardes se rapprocher.

— J'ai fait ce que vous n'aviez pas la force de faire.

Les ouvrières poussent un cri indigné.

La phrase est sortie trop vite.

Même moi, je l'entends après coup.

Elle reste suspendue entre moi et *La Reine*,
sale, lourde, impossible à reprendre.

Le visage royal ne change presque pas.

Mais son odeur change.

Une tristesse froide.

— Voilà.

Un seul mot.

Voilà.

Comme si tout venait de se révéler.

Je veux dire autre chose. Je veux corriger. Je
veux parler de la fatigue, du désert, des morts, de
Princesse P78, des guêpes, de la guerre. Mais les
mots se heurtent à mes mandibules.

Dehors, un grondement énorme retentit.

Gigantesque.

— Assez attendu.

Sa voix entre jusque dans les galeries.

Les gardes se crispent.

Gigantesque reprend, depuis l'extérieur :

— *FB345*, nous n'allons pas supplier une ruche mourante de survivre. Si elle refuse, elle refuse. Mes frelonnes ne se battront pas pour une reine qui les regarde comme une impureté.

Des cris montent à l'entrée.

Mes abeilles répondent. Les frelonnes sifflent. Les gardes se déplacent. L'odeur d'alarme redouble, plus forte, fruitée, violente. La cire elle-même semble trembler.

Je tourne la tête vers le couloir.

— Personne ne bouge !

Mais dehors, *Pression* descend de sa plateforme.

J'entends les douze porteuses souffler, libérées du poids. Puis ses pattes griffues frappent le sol.

— Moi, je bouge.

Elle avance dans le seuil, les gardes devant elle reculant d'un pas malgré elles.

— J'ai vu beaucoup de peuples faibles, dit-elle. Mais celui-ci est magnifique. Il refuse les cornes qui pourraient le défendre parce qu'il veut garder les pattes propres. Très bien. Restez propres. Les guêpes vous lécheront jusqu'à l'os.

Une garde bondit vers elle.

Pression pivote à peine. Sa corne effleure la garde, sans la transpercer, juste assez pour la projeter contre une paroi de cire.

La salle bascule.

Je crie :

— *Pression*, non !

Elle s'arrête.

Ses yeux durs me fixent.

— Tu choisis qui, maintenant ?

La question me vide.

Derrière moi, *La Reine*.

Devant moi, mon armée.

Autour, *La Ruche*.

En moi, une chose qui veut être honorée,
reconnue, obéie.

Je réponds :

— Je choisis de sauver mon peuple.

La Reine murmure :

— Alors commence par ne pas l'empoisonner.

Je me retourne vers elle.

— Vous me traitez comme un ennemi.

— Non. Comme un fils qui revient avec des ennemis à sa table.

Fils.

Le mot me fait presque mal.

Je n'ai pas été un fils. J'ai été un courtisan, un prétendant, un mâle admiré, un enquêteur, un guerrier improvisé, un chef. Mais fils de *La Ruche* ? Je ne sais plus.

Un ministre royal s'approche de *La Reine*.

— Majesté, les frelons dehors refusent de reculer.

— Qu'ils partent.

La réponse est immédiate.

— Et les abeilles de *FB345* ?

Elle me regarde.

— Elles ne peuvent pas entrer.

— Ce sont mes filles.

— Elles sont nées d'une rébellion et entraînées par ceux qui refusent *Le Roi*. Elles ne porteront pas l'odeur de *La Ruche* dans nos couloirs.

Je sens une rage monter.

— Vous les condamnez.

— Non. Je les laisse à celui qu'elles ont suivi.

La phrase me traverse.

Je n'ai plus d'argument.

Plus aucun qui ne soit pas une morsure.

Alors je me redresse, lentement.

— Très bien.

Les gardes se tendent.

— Très bien, et le son part plus plus fort. Gardez vos couloirs. Gardez vos lois. Gardez vos cellules vides. Quand les guêpes arriveront par *La Forêt Noire*, souvenez-vous que je suis venu. Souvenez-vous que j'ai offert une armée. Souvenez-vous que vous avez dit non.

La Reine ferme les yeux une fraction de seconde.

— Je m'en souviendrai.

Cela m'irrite encore plus que si elle avait crié.

Je pivote et sors.

Personne ne m'arrête.

Pas encore.

Dans les couloirs, les ouvrières s'écartent. Mais ce n'est plus l'écart d'autrefois. Ce n'est plus l'admiration qui ouvre un passage à mon thorax brillant. C'est une peur mêlée de rejet. Je sens leurs antennes me suivre. Je sens les mots qu'elles ne disent pas.

Traître.

Fou.

Sauveur.

Danger.

Tout à la fois.

Quand j'arrive dehors, le ciel est au bord de la guerre civile.

Mes abeilles se massent en grappes nerveuses. Les frelonnes font vibrer leurs ailes à basse fréquence, prêtes à décoller ou à fondre. Les reines bannies se tiennent en arrière, leurs corps royaux étincelant de colère. *Gigantesque* domine la scène depuis sa branche.

— Alors ? demande-t-elle.

Je ne réponds pas tout de suite.

Pression ressort derrière moi, indemne, suivie par les douze abeilles qui reprennent instinctivement leur place près de sa plateforme. Elle grimpe dessus avec lenteur, comme si rien n'avait d'importance.

— Elle refuse, annonce-t-elle. Trop pure pour survivre.

Les reines bannies éclatent.

— Nous sommes venues pour être humiliées ?

— Après tout ce que nous apportons ?

— Elle ose encore parler de rébellion ?

— Elle mourra avec ses maigres ouvrières !

Mes abeilles grondent.

Une jeune soldate s'avance.

— Père, donne l'ordre. Nous pouvons prendre l'entrée. Elles sont faibles.

Je la fixe.

Elle a mes yeux. Ou peut-être que je l'imagine. Chez les abeilles, les lignées se lisent autrement que chez les humains. Mais dans sa façon de se tenir, dans son impatience, dans sa force trop jeune, je reconnais quelque chose de moi.

Quelque chose qui me plaît.

Quelque chose qui m'effraie.

— Non.

Elle se fige.

— Père ?

— J'ai dit non.

Gigantesque penche sa tête énorme.

— Enfin une parole sensée. Nous partons.

Je la regarde.

— Tu pars ?

— Je ne gaspille pas mes frelonnes pour une reine qui refuse de reconnaître la nécessité. Les guêpes attaqueront. Les abeilles tomberont. Ensuite, le territoire changera. Il change toujours.

— Tu avais promis ton aide.

— À toi. Pas à elle. Et toi, tu viens d'être rejeté.

Son sourire mandibulaire s'ouvre.

— Viens avec nous. Laisse cette cire affamée à ses scrupules.

Les reines bannies approuvent.

Pression ajoute :

— Un chef ne reste pas devant une porte fermée. Il construit ailleurs. Ou il revient avec assez de force pour que la porte regrette d'exister.

Je ne regarde pas *La Ruche*.

Je ne veux pas.

Si je la regarde, je risque de sentir encore sa chaleur, sa maladie, son appel.

Alors je regarde mes troupes.

— Nous partons.

Un mouvement de colère, de soulagement, d'orgueil blessé traverse l'armée.

Les frelonnes décollent d'abord, lourdes, noires, rayées de menace. Les abeilles suivent. Les reines bannies se lèvent en groupe, leurs servantes autour d'elles. *Pression* est soulevée par les douze porteuses.

Je reste sur une feuille.

Une garde de *La Ruche* s'approche.

La même qu'à mon arrivée.

Elle ne pointe pas son dard.

Pas encore.

— Pas toi.

Je tourne lentement la tête.

— Quoi ?

D'autres gardes apparaissent derrière elle.

Dix.

Vingt.

Puis davantage.

Leur formation n'est pas celle d'une attaque
contre l'armée.

C'est un cercle pour moi.

Je ris, incrédule.

— Vous plaisantez.

La garde répond :

— Ordre de *La Reine*.

Mon armée commence à ralentir dans le ciel.

Je lève une patte vers elle.

— Continuez !

La jeune soldate crie :

— Père !

— Continuez !

Gigantesque ne ralentit pas. Elle comprend plus vite que les autres. Elle sait ce que signifie un peuple qui rejette un individu mais laisse partir une armée. Cela veut dire que l'individu est le problème immédiat. Ou le symbole à traiter.

Pression me regarde depuis sa plateforme.

Son expression change à peine.

— Tu viens ?

Je regarde les gardes.

— Apparemment, non.

Elle ricane.

— Alors apprends quelque chose.

— Quoi ?

— Quand une reine dit non, elle n'a pas fini de parler.

Les douze abeilles repartent avec elle.

Je sens une pointe de trahison.

Absurde.

C'est moi qui l'ai amenée ici.

C'est moi qui l'ai mise au milieu de mon peuple.

Mais quand elle s'éloigne, portée par les douze, je ressens la morsure de son abandon comme si elle m'avait promis une fidélité qu'elle ne m'a jamais donnée.

Les reines bannies hurlent encore des insultes vers *La Ruche*. Mes abeilles hésitent, puis suivent.

Les frelonnes montent. La masse de mon armée se retire comme une ombre qui remonte vers le ciel.

Je reste seul sur la feuille.

Entouré par les gardes de ma ruche.

— Vous n’avez pas le droit, dis-je.

La garde avance.

— Nous avons reçu l’ordre.

— Je suis *FB345*.

— Nous savons.

— J’ai sauvé vos informations.

— Oui.

— J’ai risqué ma vie.

— Oui.

— J’ai ramené de quoi vous défendre !

Cette fois, elle ne répond pas oui.

Elle dit :

— Tu as ramené ton *Orgueil* avec toi.

Le mot revient.

Encore.

Je recule.

— Ne dis pas ça.

— Avance.

— Où ?

Les gardes s'écartent juste assez pour me
laisser voir la direction.

La prairie.

Les herbes bouclées.

Et, plus loin, un mouvement rougeâtre qui
dépassé des fleurs.

Mon sang intérieur se glace.

Orgueil.

Il marche lentement dans *La Vallée De La
Gloire*, comme si le temps lui appartenait. Son corps

d'écran géant avance sur ses pattes minces. Sa peau rougeâtre luit sous le soleil. Sa bouche énorme, pleine de dents blanches, sourit déjà. Sur son ventre-écran, on voit une étendue de désert craquelé, rouge, jaune, brûlant.

La Vallée De La Haine.

Pas une image.

Une invitation.

Ou une gueule.

Je secoue la tête.

— Non.

Les gardes ferment le cercle.

— Avance.

Je déploie mes ailes.

Aussitôt, quatre gardes bondissent. Deux s'accrochent à mes pattes arrière. Une à mon thorax. Une autre passe au-dessus de moi, dard prêt à entrer entre deux plaques de mon exosquelette.

Je bats des ailes, furieux.

— Lâchez-moi !

— Ne résiste pas !

— Je suis de *La Ruche* !

— Alors obéis à *La Reine* !

Je donne un coup de patte. Une garde tombe. Une autre me pique presque, mais se retient. Elles ne veulent pas me tuer. C'est pire. Elles veulent me livrer.

Je crie vers le ciel :

— *Pression* !

Trop loin.

— *Gigantesque* !

La masse des frelons continue de s'éloigner.

Je vois seulement, un instant, la grande silhouette de la *Reine Frelone Gigantesque* qui tourne la tête vers moi.

Elle pourrait revenir.

Elle ne revient pas.

Bien sûr.

Les prédateurs n'aiment pas les prisonniers
inutiles.

Je me débats.

Les gardes sont petites, mais nombreuses.
Les ouvrières *Apis mellifera* savent ce que veut dire
agir en corps. Une seule abeille contre moi, je la
repousse. Dix abeilles, je peine. Cinquante, je ne
suis plus qu'un thorax trop lourd, un mâle sans
dard, une force... faible.

Elles me soulèvent.

Pas haut.

Juste assez.

Le monde bascule sous moi.

Je vois *La Ruche* derrière. Ses entrées
sombres. Ses gardes. Ses nourrices. Sa famine. Je vois

la feuille où *Princesse P78* aimait se poser. Je crois presque sentir son parfum ancien dans un pli d'air.

P78... regarde ce qu'ils me font.

Puis je vois *Orgueil*.

Il approche avec son sourire d'écran.

— Ah, dit-il d'une voix qui grésille comme une membrane sèche. Le héros revient par le bon chemin.

Je serre les mandibules.

— Je ne passe pas.

Orgueil agrandit son sourire.

Sur son écran, le désert devient plus net. Des dunes de poussière. Des roches rouges. Des failles. Un soleil blanc. Pas l'endroit où j'étais entré la première fois. Pas la route des scarabées. Pas les cavernes connues. Autre chose. Plus vide.

— Personne ne passe deux fois exactement par la même haine, répond *Orgueil*.

Les gardes me poussent.

Je me cambre.

— Vous allez me tuer !

Une garde répond, haletante :

— Non. Nous te remettons là où ton chemin t'a conduit.

— Mon chemin était de sauver *La Ruche* !

— Alors que *Le Roi* te sauve de toi-même.

Je veux cracher une réponse.

Mais les mots s'arrêtent.

Les gardes me projettent contre l'écran.

La surface rouge d'*Orgueil* n'est pas dure.

Elle est froide.

Puis molle.

Puis infinie.

Je traverse.

Pendant une fraction de seconde, je sens quelque chose se déchirer autour de moi : l'air, ma force, mon odeur, mon nom peut-être. Mes ailes battent dans une matière qui n'est ni du vent ni de l'eau. Des images me frappent.

Moi devant *Princesse P78*, parlant de mes exploits.

Moi dans la salle des ministres, bousculant la serveuse.

Moi devant *Pression*, apprenant à provoquer.

Moi écrasant la sauterelle.

Moi devant *Le Roi Scorpion*, savourant d'être reconnu.

Moi entouré de reines bannies.

Moi regardant *La Ruche* comme si elle avait besoin de moi plus que du *Roi*.

Puis tout brûle.

Je tombe.

L'air de *La Vallée De La Haine* me gifle.

Je bats des ailes par réflexe. Mon corps se redresse. Je ne tombe pas tout de suite au sol. Je vole.

Mais ce vol n'a rien d'une victoire.

La chaleur monte de partout.

Pas seulement du soleil. Du sable. Des roches. Des crevasses. De l'air lui-même, qui semble avoir été mâché par la colère avant d'être soufflé sur le monde. Chaque battement de mes ailes soulève une poussière fine qui colle à mes poils, entre dans mes spiracles, râpe mon abdomen. Mes antennes ne captent presque rien d'utile. Pas de cire. Pas de miel. Pas de propolis. Pas de couvain. Pas de reine. Pas de peuple.

Seulement le minéral.

Le sec.

L'hostile.

Je regarde autour.

Rien.

Le désert.

Mais pas celui que je connais.

Pas les pistes de scarabées. Pas les traces du convoi. Pas les pierres qui annoncent les scorpions. Pas les cavernes rouges du *Roi Scorpion*. Pas les zones où les oiseaux tournent au-dessus des charognes.

Ici, c'est plus nu.

Plus vaste.

Comme si *Orgueil* avait choisi le centre d'une absence.

Je vole quand même.

Parce que je refuse le sol.

Parce que je suis *FB345*.

Parce que j'ai des ailes.

Parce qu'un faux bourdon tombe peut-être, mais ne rampe pas.

Le soleil écrase mes yeux composés. Chaque fragment de vision renvoie une lame blanche. Je baisse la tête, mais le sol brûle aussi. Des plaques de sable craquelé s'étendent, coupées par des roches rouges et noires. Certaines pierres brillent comme des carapaces mortes. L'air tremble au-dessus d'elles.

Je cherche une ombre.

Rien.

Je cherche une odeur.

Rien.

Je cherche un son.

Rien.

Seulement mes ailes.

Vrrrrr.

Vrrrrr.

Vrrrrr.

Au début, je me parle intérieurement avec colère.

Ils reviendront. Ils comprendront. La Reine m'a humilié parce qu'elle a peur. Quand les guêpes attaqueront, elle regrettera. Elle dira mon nom. Elle comprendra que j'étais le seul à avoir vu.

Je vole plus vite.

Le vent chaud me repousse.

Mon armure de carapace, si glorieuse devant les scorpions, devient un poids. Elle chauffe. Elle garde la brûlure contre mon thorax. Chaque jointure frotte. Chaque plaque me rappelle les scarabées morts dont elle vient. Je sens une sangle végétale se desserrer.

Je gronde.

— Non.

Je tire dessus avec une patte en plein vol.

Erreur.

Mon équilibre se rompt.

Je chute de quelques longueurs, rattrape l'air, remonte péniblement. Mes ailes frappent plus fort. Trop fort.

Une douleur aiguë traverse l'aile droite.

Je serre les mandibules.

— Non !

Je continue.

Le désert ne répond pas.

Le temps devient épais.

Je ne sais pas combien de temps je vole. Dans *La Ruche*, tout se mesure par l'activité, par les retours, par les danses, par les cycles de chaleur, par l'odeur du jour qui change. Ici, le temps est un soleil immobile avec des dents.

Mes ailes sèchent.

Une aile de faux bourdon est puissante, mais fragile dans sa finesse. Des membranes tendues, des nervures, une mécanique faite pour des vols précis, des vols nuptiaux, des poursuites hautes dans l'air,

pas pour traverser seul un désert brûlant avec une armure de mort sur le thorax. La poussière colle aux bords. Une petite déchirure sur l'aile droite s'agrandit. Je l'entends plus que je ne la vois : un changement dans le son.

Vrrrr.

Vrrr-rrr.

Vrrr-rrrk.

Je compense avec l'aile gauche.

Mon corps penche.

Je corrige.

La chaleur monte encore.

Mes réserves internes diminuent. Je n'ai pas assez mangé. Dans l'orgueil du retour, je n'ai pas demandé de miel. Je pensais entrer dans *La Ruche*, parler, convaincre, être servi, diriger, sauver. Je pensais que mon problème serait de gérer la reconnaissance.

Maintenant, mon problème est de trouver une ombre pour ne pas mourir.

Je ris.

Un rire sec, minuscule, déchiré par le vent chaud.

— Bravo, *FB345*.

Ma voix disparaît aussitôt.

Je baisse en altitude.

Le sol se rapproche. Mauvais signe. Quand on choisit de descendre, c'est une stratégie. Quand le corps descend avant la volonté, c'est une défaite.

Je force.

Mes muscles thoraciques brûlent. Ils ne brûlent pas comme dans un effort glorieux. Ils brûlent comme une chair interne qui comprend que l'énergie ne reviendra pas. Je sens mes battements devenir irréguliers.

Vrrr.

Vrrr.

Vrr.

Je perds encore de la hauteur.

Une rafale chaude me frappe par le côté. Je tourne sur moi-même. Pendant une seconde, le ciel et le désert échangent leurs places. Mes pattes s'agitent dans le vide. Mon aile abîmée claque.

Douleur.

Je tombe.

Je réussis à redresser juste avant le sol.

Mes pattes touchent le sable.

Je rebondis, roule sur une plaque dure, heurte une pierre.

Le choc me traverse.

Je reste sur le côté.

Silence.

Non.

Pas silence.

J'entends mon propre corps.

Les petits craquements de mon armure.

Le frottement de mes pattes contre le sable.

Le souffle minuscule qui entre et sort de mes spiracles.

Je bouge une patte.

Puis une autre.

Je me redresse.

Le monde tourne.

Je déploie mes ailes.

L'aile droite tremble, déchirée sur un bord, couverte de poussière. L'aile gauche vibre encore, mais faiblement. Je tente un battement.

Une douleur m'arrache un cri.

— Ah !

Je replie les ailes.

Je regarde autour.

Rien.

Encore rien.

Une roche basse projette une ombre ridicule à quelques pas. Je marche vers elle. Mes pattes s'enfoncent un peu dans le sable. Chaque grain est chaud. La chaleur monte par mes tarses, traverse les segments, entre dans moi comme une haine patiente.

Je me glisse contre la roche.

L'ombre ne couvre qu'une partie de mon corps.

Je m'y tasse quand même.

Je ne suis plus un chef.

Je ne suis plus un sauveur.

Je ne suis plus un mâle admiré sur les feuilles de *La Ruche*.

Je suis un insecte seul sous une pierre trop
petite.

La honte arrive après la chaleur.

Elle arrive lentement.

Au début, je la repousse.

Ils m'ont trahi.

Puis elle revient.

La Reine m'a humilié.

Puis encore.

Gigantesque est partie.

Puis plus profond.

Pression aussi.

Je ferme les yeux.

Dans le noir rouge de mes paupières, je revois
La Reine. Je récite ses mots.

— Tu es revenu avec ton orgueil.

Je secoue la tête.

— Non.

Ma voix est rauque.

— Non.

Le désert garde le mot et ne me rend rien.

Je pense à *Princesse P78*.

Pas à son corps mort.

À son sourire.

— Tâche de ne pas trop embellir.

Je ris encore, mais cette fois le rire se casse presque tout de suite.

— J'ai embelli, princesse.

Ma gorge se serre.

Je n'ai presque plus de salive. Les insectes ne pleurent pas comme les humains, pas avec de grands ruisseaux visibles. Mais il y a des sécheresses intérieures qui font plus mal que des larmes.

— J'ai tout embelli.

Le vent soulève une poussière fine.

Elle passe sur moi.

Je tousse, ou ce qui ressemble à une toux chez un faux bourdon. Mes spiracles se contractent. Je replie mes pattes contre mon corps. L'armure chauffe encore. Je tire une sangle avec mes mandibules et arrache une plaque de carapace. Elle tombe dans le sable avec un petit bruit sec.

Je retire une autre plaque.

Puis une autre.

Je veux respirer.

Je veux seulement respirer.

Quand la carapace tombe, mon thorax semble plus léger, mais aussi plus nu. L'air brûlant touche directement mes poils. Je frissonne malgré la chaleur.

Je regarde les plaques au sol.

Armure de scarabées morts.

Gloire de stade.

Preuve de ma transformation.

Débris.

Je murmure :

— À quoi ça sert ?

La question reste.

À quoi ça sert d'être puissant si chaque
puissant t'abandonne quand tu deviens coûteux ?

À quoi ça sert d'être suivi si personne ne reste
quand les gardes te saisissent ?

À quoi ça sert d'avoir raison sur les guêpes si
tu as tort sur ton propre cœur ?

Je déteste cette dernière question.

Je la chasse.

Elle revient.

Plus petite.

Plus dure.

Et si La Reine avait vu juste ?

Je frappe le sable d'une patte.

— Non !

La douleur remonte dans ma jambe.

Je halète.

Le soleil avance peut-être. Ou pas. L'ombre change trop lentement pour que je m'y accroche. Mon corps réclame du sucre. Du miel. Une goutte. Une seule. Les faux bourdons ne butinent pas comme les ouvrières. Nous dépendons de la colonie, des réserves, des bouches qui donnent, du peuple qui nourrit. Dans la famine, un faux bourdon devient vite une charge. Dans le désert, il devient une victime.

Je n'ai pas de dard.

Je ne récolte pas.

Je ne creuse pas.

Je ne porte pas d'eau.

J'ai des ailes abîmées, un corps lourd, des yeux faits pour chercher des princesses dans le ciel et des muscles maintenant tremblants.

Je suis mal construit pour mourir seul.

Je lève la tête.

Le ciel est vide.

Pas d'abeilles.

Pas de frelons.

Pas de scarabées.

Pas de scorpions.

Pas de *Roi Scorpion*.

Pas de *Pression*.

Pas de *Gigantesque*.

Pas de *Reine*.

Pas de Ruche.

Seulement moi.

Et cette chaleur qui mange le bord de mes pensées.

Je tente de me lever.

Mes pattes tremblent. Je fais trois pas hors de l'ombre, puis la brûlure me force à revenir. Je regarde l'horizon. Des lignes de lumière dansent. On pourrait croire à de l'eau, mais j'ai assez voyagé pour reconnaître le mensonge du désert. La chaleur fabrique des promesses avec rien.

Je reste.

Le temps passe.

Mon aile droite pulse de douleur. Je la nettoie avec mes pattes, doucement, comme si je pouvais réparer une membrane déchirée par la honte. Je retire des grains de sable. Une nervure est abîmée. Pas totalement rompue. Mais assez pour rendre un long vol impossible.

Je pourrais faire de petits bonds.

De courts vols.

Pas traverser l'infini.

Je parle tout haut, parce que le silence devient trop grand.

— *FB345*, faux bourdon trois cent quarante-cinq, chef d'armée, vainqueur des guêpes secondaires, allié des scorpions, courtisan des princesses, père de colonies trop rapides, rejeté par sa reine, abandonné par ses alliés, bloqué sous une pierre.

Ma voix se brise.

— Magnifique.

Une ombre passe.

Je me fige.

Mon premier réflexe est de lever les yeux vers un oiseau.

Rien.

L'ombre n'était peut-être qu'une poussière plus dense devant le soleil. Ou mon propre esprit qui commence à découper le monde en menaces.

Je serre mon corps contre la roche.

Chez les insectes, mourir peut être très rapide. Un bec. Une mandibule. Un dard. Une pince. Une chaleur. Une absence d'eau. Tout est plus grand que nous quand nous sommes seuls.

Dans *La Ruche*, ma petitesse disparaissait dans le nombre.

Ici, ma petitesse a une taille exacte.

La mienne.

Je ferme les yeux.

L'odeur de *La Ruche* me revient par mémoire.

Cire.

Miel.

Gelée.

Pollen.

Propolis.

Princesse P78.

Je chuchote :

— J'ai voulu revenir grand.

Une rafale soulève du sable contre mon visage.

— Je voulais que *La Reine* voie que j'étais devenu indispensable.

Le mot me transperce.

Indispensable.

Je croyais revenir avec une information.

Je revenais avec une exigence.

Je voulais qu'on me doive la survie.

Je voulais que mon peuple regarde mon armée et dise : *FB345 nous sauve.*

Je voulais que *Le Roi* voie mes douze abeilles portant *Pression* et reconnaisse mon intelligence, ma piété, mon clin d'œil vers son omniscience.

Douze.

Même ce chiffre, je l'ai utilisé comme décoration de mon orgueil.

Je baisse la tête.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

Le désert ne répond pas.

Mais cette fois, le silence ne ressemble plus seulement à une absence.

Il ressemble à une attente.

Je tremble.

Pas de froid.

De fatigue.

De honte.

De peur.

La peur arrive enfin, entière.

Pas la peur excitante d'une caverne de scorpions. Pas la peur secrète qu'on cache sous une

phrase brillante. La vraie. Celle qui ne laisse plus de place à la posture.

Je vais peut-être mourir ici.

Pas dans un combat.

Pas en sauvant *La Ruche*.

Pas devant *La Reine*.

Pas devant les yeux de *Princesse P78*.

Ici.

Sous une pierre.

Seul.

Je regarde mon aile droite.

Je tente encore de la faire vibrer.

La douleur répond immédiatement.

Je m'arrête.

— Je ne peux plus voler.

Le dire rend la chose plus vraie.

Je répète, plus bas :

— Je ne peux plus voler.

Mes antennes retombent.

Le soleil brûle le bord de la roche. Dans peu de temps, l'ombre se déplacera. Ou disparaîtra. Je devrais bouger. Je ne sais pas vers où. Si je marche, le sable me cuira lentement. Si je reste, la chaleur me trouvera quand même.

Je ferme les yeux.

Le Roi...

La pensée surgit sans que je l'aie invitée.

Je la repousse aussitôt.

Non.

Pas maintenant.

Pas comme ça.

Je ne veux pas appeler *Le Roi* uniquement parce que je n'ai plus personne.

Je ne veux pas ressembler à ces insectes qui se souviennent du ciel quand le sol devient un piège.

Mais mon corps s'affaisse.

Ma tête touche presque le sable.

Et quelque chose en moi, plus profond que ma colère, murmure :

Et si je n'avais jamais fait autre chose ? Me souvenir de lui seulement quand j'avais besoin qu'il valide mes plans ?

Je serre les yeux.

Je ne veux plus penser.

Je veux du miel.

Je veux de l'ombre.

Je veux une aile intacte.

Je veux revenir avant d'avoir parlé à *Pression*.

Avant d'avoir accepté la première flatterie du désert.

Avant d'avoir confondu information et domination.

Avant d'avoir regardé les frelonnes comme un secours.

Avant d'avoir cru que la famine autorisait tout.

Le vent tombe.

Un calme épouvantable s'installe.

Je lève lentement la tête.

Au loin, très loin, quelque chose craque.

Peut-être une pierre qui se fend sous la chaleur.

Peut-être une patte sur le sable.

Peut-être rien.

Mes antennes se tendent.

Je retiens mon souffle.

Encore un craquement.

Plus proche ?

Je ne sais pas.

Mon cœur d'insecte bat vite, trop vite,
comme un tambour enfermé dans ma cuticule.

Je veux me lever.

Mes pattes refusent presque.

Je rampe un peu plus dans l'ombre,
mandibules serrées, yeux grands ouverts sur
l'étendue brûlante.

— Qui est là ?

Ma voix sort minuscule.

Le désert avale la question.

Puis le silence revient.

Plus lourd qu'avant.

Je reste immobile, abîmé, affamé, humilié,
sous ma roche trop petite, tandis que le soleil
descend à peine dans le ciel blanc.

Je ne sais pas si je vais mourir.

Je ne sais pas si quelqu'un approche.

Je ne sais pas si *La Ruche* tiendra jusqu'à la nuit.

Je sais seulement que mes ailes ne me portent plus.

Et que, pour la première fois depuis que j'ai quitté les alvéoles dorées de mon peuple, je ne trouve plus en moi une seule phrase assez belle pour me sauver.

Crieur

La chaleur n'est plus une chaleur.

C'est une morsure.

Elle ne vient pas de la cire vivante de *La Ruche*, ni des corps serrés des ouvrières, ni des alvéoles pleines, ni du miel épais derrière les opercules.

Elle vient du sol.

Elle monte du sable comme une haine ancienne. Elle grimpe le long de mes tarses, se colle à mes pattes, traverse mes segments, entre sous mes plaques de chitine, sèche mes poils, irrite mes stigmates. L'air passe dans mon corps par mes petites ouvertures respiratoires, mais il n'apporte presque rien. Pas de fraîcheur. Pas d'odeur de pollen. Pas de promesse de nectar. Seulement une poussière brûlante, minérale, morte.

Je marche.

Je ne sais même plus depuis combien de temps.

Mes ailes pendent derrière moi, lourdes, abîmées, comme deux feuilles transparentes qu'on aurait froissées puis recollées avec de la fatigue. Chaque nervure me fait mal. Chaque vibration me rappelle que j'ai voulu voler plus haut que ce que je suis.

Je suis *FB345*.

Non.

Je lève la tête vers le ciel blanc de *La Vallée De La Haine*.

Je voudrais encore dire ce nom avec fierté. Je voudrais encore sentir ce qu'il faisait dans mon thorax. Faux bourdon trois cent quarante-cinq. Mâle de *La Ruche*. Large d'yeux. Fort de muscles. Courtisan des princesses. Celui qui devait comprendre. Celui qui devait revenir avec la victoire.

Mais le nom a un goût de sable.

Je trébuche sur une pierre plate. Ma patte antérieure glisse. Mon abdomen frappe le sol. Une poussière sèche se soulève autour de moi. Je reste là, couché sur le côté, les antennes dans la terre chaude.

Je suis revenu avec la victoire.

La phrase me transperce.

Je revois la salle.

Les ministres.

Les abeilles maigres.

Les gardes.

La Reine, debout malgré la famine, malgré les larves affamées, malgré la mort de *Princesse P78*, malgré mes accusations, malgré ma voix trop haute, malgré mes frelons, malgré *Pression*, malgré *Gigantesque*, malgré la menace qui grondait dehors comme un tonnerre d'ailes étrangères.

— Je préfère obéir.

Sa voix revient en moi.

Pas forte.

Droite.

Je serre les mandibules.

— Obéir, je crache dans le désert. Obéir pendant que tout s'effondre. Obéir pendant que les princesses meurent. Obéir pendant que le miel disparaît. Obéir pendant que les ouvrières tombent dans les galeries basses.

Ma propre voix me paraît étrangère.

Elle est rauque.

Presque animale.

Je me relève difficilement. Mes pattes tremblent. Une abeille ouvrière aurait déjà trouvé une tâche à accomplir pour oublier sa douleur. Une garde aurait déjà orienté son dard vers un ennemi. Une butineuse aurait déjà cherché le soleil pour calculer un chemin.

Moi, je n'ai pas de dard.

Je n'ai plus de chemin.

Je n'ai plus d'armée.

Je n'ai même plus la force de mentir correctement à ma propre conscience.

Le désert s'étend devant moi, crevassé, jaune sale, rouge par endroits, noir là où la pierre a brûlé. Quelques tiges sèches sortent du sol comme des pattes mortes. Des carcasses d'insectes blanchies craquent sous le vent. Au loin, les mirages tremblent. On dirait des flaques de miel, mais quand je m'en approche, il n'y a rien.

Toujours rien.

Je continue à parler, parce que si je me tais, j'entendrai autre chose.

Et je ne veux pas entendre autre chose.

— J'ai voulu sauver *La Ruche*. Voilà ce que j'ai voulu. Est-ce un crime ? J'ai voulu sauver *La Reine*. J'ai voulu venger *Princesse P78*. J'ai voulu comprendre qui l'avait découpée, qui l'avait laissée sur cette feuille comme un message de guerre. J'ai voulu être utile.

Le vent passe entre mes ailes déchirées.

— J'ai voulu être grand.

Cette fois, les mots ne sortent pas avec colère.

Ils sortent avec une fatigue qui me fait peur.

Je m'arrête.

Devant moi, le sable descend vers une cuvette blanche. Le sol y est si sec qu'il se fend en plaques. Au centre, il y a un petit morceau d'ombre sous une pierre dressée. Rien qu'un morceau. Assez pour un insecte normal. Pas assez pour mon orgueil.

Je ris.

Un rire sec.

— Voilà. Même l'ombre est trop petite pour moi.

Je m'y traîne quand même.

Je me glisse dessous. Mon thorax racle la pierre. Mon abdomen reste presque dehors. Mes

ailles frottent contre le bord, et une douleur vive traverse mon dos.

Je ferme les yeux.

Princesse P78.

Son parfum revient.

Cire neuve. Gelée. Miel fin. Feuille verte.

Je revois ses antennes toucher les miennes.

— Et si cela ne suffit pas ?

Je tremble.

— Cela n'a pas suffi, dis-je tout bas.

Ma voix se casse.

— Je n'ai pas suffi.

Le désert se tait.

Et dans ce silence, je sens enfin le poids exact de mes mots.

Je n'ai pas seulement échoué.

J'ai aimé mon rôle plus que le *Roi*.

J'ai aimé ma force plus que l'obéissance.

J'ai aimé le regard de *Princesse P78* plus que sa vérité.

J'ai aimé l'idée d'être le sauveur de *La Ruche* plus que *La Ruche* elle-même.

Je plaque mes pattes contre ma tête.

— Non.

Mais le mot ne repousse rien.

Les souvenirs avancent.

Je revois la servante maigre, tremblante, tenant une goutte de nourriture royale comme un trésor honteux.

Je revois *La Reine* qui ferme les yeux avant de dire non.

Je revois la garde que j'ai repoussée.

Je revois les dards levés.

Je revois ma colère.

Je revois mon thorax gonflé devant tout le monde.

Je suis revenu avec la victoire.

Je serre les yeux plus fort.

— Quelle victoire ?

Le sable gratte ma bouche.

— Quelle victoire, *FB345* ?

Personne ne répond.

Je reste longtemps là, écrasé sous cette pierre ridicule, avec mon grand corps de faux bourdon trop visible, trop lourd, trop affamé. Je sens mon énergie descendre. Les faux bourdons ne sont pas faits pour errer dans les déserts. Nous sommes faits pour la chaleur collective, pour être nourris, pour voler vers les zones de rassemblement, pour porter une semence, pour mourir parfois en accomplissant ce que notre corps réclame.

Mais moi, je n'ai rien accompli.

Rien de pur.

Rien d'obéissant.

Je sors de l'ombre quand elle se déplace. Le soleil me retrouve aussitôt. Il frappe mes yeux composés, et le monde se fragmente en milliers d'éclats douloureux. Je distingue mal les distances. Je marche de travers.

— *Roi...*

Le nom sort sans que je le décide.

Je m'arrête.

Je n'ai pas prié.

Pas vraiment.

J'ai prononcé le nom du *Roi* devant les autres, dans les couloirs de *La Ruche*, dans les discussions, dans les formules, dans les phrases convenables. Je l'ai associé à ma mission, à mon peuple, à mon désir de victoire.

Mais je ne lui ai pas parlé comme un coupable parle à son juge.

Ni comme un perdu parle à celui qui peut le sauver.

Je secoue la tête.

— Non. Je suis trop loin.

Le désert me renvoie ma voix.

Trop loin.

Trop loin.

Trop loin.

Je reprends ma marche, plus lentement. Ma trompe est sèche. Mes antennes tombent. Mes pattes postérieures, puissantes pourtant, ne portent plus qu'un insecte épuisé. Une ouvrière aurait peut-être détecté une source, une goutte, une odeur. Moi, je capte surtout ma propre décomposition intérieure.

Puis j'entends un frottement.

Pas le vent.

Pas le sable.

Un frottement sec, régulier, vivant.

Je m'immobilise.

Mes antennes se lèvent malgré la fatigue.

À ma droite, derrière une touffe d'herbe brûlée, quelque chose bouge.

Une silhouette sort de la lumière.

Au début, je crois voir un morceau de désert qui se détache du désert. Un corps allongé. Des pattes fines. De longues pattes postérieures pliées comme des ressorts vivants. Une tête anguleuse. Deux antennes mobiles. Des mandibules occupées.

Une sauterelle.

Seule.

Ici.

Dans ce désert.

Elle avance comme si la chaleur n'avait aucun droit sur elle. Son corps porte des nuances de brun, d'ocre et de vert éteint. Ses fémurs postérieurs sont

puissants, sculptés pour bondir. Ses ailes reposent contre son corps, serrées, prêtes. Ses yeux latéraux me scrutent avec une précision presque dérangeante.

Mais ce qui me frappe le plus, c'est son vêtement.

Elle est habillée d'un vêtement grossier, rêche, fait de poils de chameau, serré autour d'elle comme une proclamation. Des fibres poussiéreuses pendent sur son thorax. On dirait qu'elle vient d'un lieu plus ancien que le désert.

Et elle mange du miel.

Pas un nectar pauvre.

Pas une goutte séchée trouvée sous une pierre.

Du miel.

Épais.

Doré.

Elle le tient avec calme, le porte à ses mandibules, le goûte comme si le désert lui-même devait attendre la fin de son repas.

Je la regarde, incapable de parler.

La sauterelle me voit.

Elle mâche encore.

Puis elle dit d'une voix forte, plus grande que son corps :

— Tu parles beaucoup pour quelqu'un qui ne s'écoute pas.

Je recule d'un pas.

— Qui es-tu ?

— Crieur.

Le nom frappe l'air.

Je le sens avant de le comprendre.

— Crieur ?

— Oui.

— Tu es une sauterelle.

— Et toi, tu es un faux bourdon.

Je baisse les antennes, irrité malgré ma fatigue.

— Je sais ce que je suis.

La sauterelle avale lentement une trace de miel, puis me fixe.

— Non.

Un seul mot.

Net.

Je sens mon abdomen se contracter.

— Comment ça, non ?

— Tu connais ton matricule. Tu connais ton rôle biologique. Tu connais ta force. Tu connais ton image. Tu connais même la manière dont les autres te regardent. Mais tu ne sais pas ce que tu es devant le *Roi*.

Je reste muet.

Le désert paraît soudain plus silencieux.

— Tu viens d'où ? Je lui demande.

— D'où le *Roi* veut.

— Ça ne répond pas.

— Ça répond assez.

Je serre les mandibules.

— Tu sais qui je suis ?

— *FB345*.

Mon nom sort de sa bouche sans effort.

— Faux bourdon de *La Ruche*. Prétendant de princesses. Ancien favori de tes propres pensées. Parti chercher un ennemi, revenu avec une alliance interdite, humilié par l'obéissance de *La Reine*, puis brisé par ton propre orgueil.

Chaque phrase me frappe comme un caillou lancé entre les segments.

— Tais-toi.

— Non.

Sa voix monte.

Elle ne crie pas encore.

Mais elle porte déjà.

— Tu as assez écouté tes propres discours.

Je m'avance, menaçant par réflexe, même si je tiens à peine debout.

— Fais attention.

La sauterelle me regarde des pattes aux antennes.

— Tu n'as pas de dard.

Je me fige.

— Tu veux mourir ?

— Tu ne peux même pas te porter toi-même.

C'est vrai.

Et parce que c'est vrai, je hais la phrase.

Je baisse la tête, tremblant.

— Pourquoi es-tu ici ?

Crieur approche. Il ne marche pas comme une proie. Il marche comme un envoyé. Ses pattes fines touchent à peine le sol. Ses antennes captent l'air, mais son regard reste planté en moi.

— Je suis ici parce que le *Roi* envoie une voix dans le désert.

Je ricane faiblement.

— Pour les faux bourdons perdus ?

— Pour les pêcheurs perdus.

Le mot me coupe.

Pêcheur.

Il ne dit pas stratège imprudent.

Il ne dit pas mâle blessé.

Il ne dit pas héros incompris.

Il dit pêcheur.

Je détourne les yeux.

— Je n'ai voulu que sauver les miens.

— Non.

— Si.

— Non.

— Tu ne sais rien.

Cette fois, *Crieur* bondit.

Pas loin.

Juste assez pour passer devant moi avec une vitesse fulgurante, ses pattes postérieures se dépliant comme des arcs. Il atterrit sur une pierre, au-dessus de moi. Sa silhouette se découpe dans la lumière.

Et il crie.

Vraiment.

Sa voix jaillit, rauque, puissante, impossible pour un si petit corps. Elle traverse la cuvette, heurte les pierres, revient sur moi.

— *FB345*, fils de poussière et de cire, écoute !

Mes pattes se raidissent.

— *Orgueil* marche avec *Gigantesque* !

Le nom de *Gigantesque* fait trembler une vieille peur dans mon thorax.

— *Orgueil* se nourrit de ce qui s'élève contre le *Roi* !
Orgueil grandit dans les salles de conseil, dans les discours de sauvetage, dans les promesses de victoire, dans les alliances qu'on appelle prudentes quand elles sont désobéissantes !

Je recule encore.

— Arrête.

— *Orgueil* est allié à *Gigantesque*, et ils sont horriblement néfastes !

Le désert semble retenir son souffle.

— Et *Orgueil* est lié aux *Scorpions*.

Je lève les yeux brusquement.

— Aux *Scorpions* ?

— Oui.

— Comment ?

Crieur me fixe.

— Je n'ai pas été envoyé pour t'en dire davantage.

La réponse est un mur.

Je sens pourtant que derrière ce mur il y a un gouffre. *Roi Scorpion*. Les queues levées. Les pinces. Le venin. La nuit noire sous les pierres. Les choses qui attendent dans les fissures. Mais *Crieur* ne bouge plus. Il ne précise rien.

— Alors pourquoi me le dire ?

— Pour que tu comprennes que ton orgueil n'est pas une petite faiblesse de faux bourdon séduisant. C'est une porte. Et quand elle s'ouvre, des choses entrent.

Je ne réponds pas.

Je vois *Pression*.

Je vois les frelons.

Je vois les reines bannies.

Je vois *La Reine Frelone Gigantesque*.

Je vois ma propre voix, plus haute que celle
des autres.

Je vois *La Reine* tentée.

Puis fidèle.

Et moi, furieux de sa fidélité.

Mon corps tremble.

— J'ai... j'ai voulu faire quelque chose.

— Tu as voulu être quelque chose.

Les mots s'enfoncent.

Tu as voulu être quelque chose.

Je ferme les yeux.

Je voudrais encore protester. Dire que c'est
plus complexe. Dire que la famine justifiait
l'urgence. Dire que *Princesse P78* méritait
vengeance. Dire que *La Reine* ne voyait pas ce que

je voyais. Dire que je portais un poids que personne ne comprenait.

Mais chaque excuse arrive jusqu'à ma bouche avec une odeur de pourriture.

Crieur descend de sa pierre.

Il s'approche si près que je sens son odeur :
herbe sèche, poussière chaude, miel sauvage,
vêtement de poils, solitude.

Sa voix change.

Elle reste forte, mais elle devient plus profonde.

— Maintenant écoute le message du *Roi*.

Je recule d'un demi-pas.

— Je connais le message.

— Non.

Encore ce *non*.

— Tu connais des phrases. Tu connais l'écho des autres. Tu connais ce que les abeilles croyantes

disent dans les couloirs. Tu connais ce que *Le Livre* annonce de loin. Mais tu ne t'es jamais incliné sous le message.

Je déglutis.

Il crie.

— Renonce à tes péchés !

Le mot éclate contre ma carapace.

— Renonce à tes fautes contre le *Roi* !

Je tremble.

— Renonce à ton orgueil !

L'image de moi dans la salle du conseil me revient.

— Renonce à l'activisme qui court sans obéir !

Je revois mes vols, mes plans, mes alliances, ma hâte.

— Renonce au poly-amour qui transforme les princesses en miroirs pour ton image !

Je revois les regards. Les promesses. Les
antennes frôlées sans vérité. Les sourires que j'ai
collectionnés comme du pollen volé.

— Renonce à la violence par provocation !

Je revois la garde repoussée.

Je revois mon thorax contre elle.

Je revois les dards levés.

— Renonce aux alliances impures que tu appelles
stratégie !

Je tombe à genoux.

Pas volontairement.

Mes pattes cèdent.

Le sable me brûle.

Crieur ne s'arrête pas.

— Crois le message du *Roi* !

Je respire difficilement.

— Crois que le *Roi* est mort pour tes péchés !

Le monde se rétrécit.

— Crois qu'il a porté ce que tu ne pouvais pas porter !

Ma tête baisse.

— Crois qu'il a vaincu *La Mort*, cette horrible méduse qui étend ses filaments sur les coupables et les entraîne là où aucune aile ne revient !

Je vois l'image.

La méduse.

Horrible.

Flottante.

Terrible.

Ses longs filaments transparents cherchent les vivants comme des accusations.

Je frissonne.

— Crois qu'il est ressuscité le troisième jour !

La voix de *Crieur* traverse mon thorax.

— Crois que sans le salut du *Roi*, tu aurais souffert pour toute l'éternité dans *Megamort* !

Je ne connais *Megamort* que par des récits qui font taire même les plus bavards. Un lieu sans miel. Sans lumière. Sans repos. Sans danse. Sans retour. Une souffrance qui ne finit pas parce que la dette ne finit pas.

Mon abdomen se contracte.

— Mais crois aussi ceci, *FB345* : par grâce, cette éternité de souffrance a été payée par le *Roi* pour ceux qui croient en lui. Ce que tu ne pouvais pas régler, il l'a réglé. Ce que tu ne pouvais pas vaincre, il l'a vaincu. Ce que tu ne pouvais pas purifier, il l'a lavé.

Je commence à pleurer.

Pas comme un insecte qui perd de l'eau.

Comme un être qui se fissure.

Les larmes descendent sur ma face, ramassent la poussière, tracent des lignes sales.

— Après ta mort, si tu es à lui, tu n'iras pas vers la condamnation éternelle. Tu iras pour toujours dans le palais du *Roi*. Plus jamais de souffrance. Plus jamais de famine. Plus jamais de corps découpé sur une feuille. Plus jamais de peur dans les galeries. Plus jamais d'orgueil pour te dévorer de l'intérieur. Tu glorifieras le *Roi* pour toute l'éternité.

Je m'écroule face contre terre.

Le sable entre dans ma bouche.

Je n'essaie plus de garder une posture.

Il n'y a plus de posture.

Il n'y a plus de beau faux bourdon.

Il n'y a plus de prétendant.

Il n'y a plus de chef d'armée.

Il n'y a plus celui qui revient avec la victoire.

Il y a moi.

Et devant le *Roi*, ce moi est horrible.

Je sanglote.

Mon thorax se soulève par secousses. Mes ailes abîmées tremblent dans la poussière. Mes pattes se crispent, s'ouvrent, se referment.

— Je... je crois.

Les mots sortent faibles.

Crieur ne parle plus.

Il attend.

Je lève la tête juste assez pour respirer.

— Je crois que le *Roi* est mort pour mes péchés.

La phrase me déchire et me répare en même temps.

— Je crois qu'il a vaincu *La Mort*.

Je ferme les yeux, et l'image de la méduse recule.

— Je crois qu'il est ressuscité le troisième jour.

Ma voix tremble davantage.

— Je crois que sans lui, j'irais dans *Megamort*. Je crois que je n'aurais jamais pu payer. Je crois que je n'aurais jamais pu me sauver. Je crois que je ne suis pas grand. Je crois que je ne suis pas bon. Je crois que je ne suis pas le sauveur de *La Ruche*. Je crois que je suis coupable.

Je frappe le sol de mes pattes.

— *Roi*, pardonne-moi.

Les sanglots me coupent.

— Pardonne mon orgueil. Pardonne mes discours. Pardonne mes séductions. Pardonne mes alliances. Pardonne ma colère contre *La Reine* quand elle t'obéissait. Pardonne d'avoir utilisé *Princesse P78* pour nourrir mon image même quand je disais l'aimer. Pardonne d'avoir voulu sauver ton peuple sans toi. Pardonne d'avoir préféré être admiré plutôt qu'être soumis. Pardonne-moi.

Je m'abaisse encore.

Mon visage touche le sable.

— Je renonce au mal.

Je tremble.

— Je renonce à l'orgueil.

Une douleur traverse mon thorax, comme si
une griffe sortait de moi.

— Je renonce à l'activisme.

Mes ailes vibrent.

— Je renonce au poly-amour.

Les visages des princesses passent en moi,
puis se dissipent, et je comprends que je ne les ai pas
aimées comme je le prétendais. Et que le
poly-amour c'est mal, tout simplement.

— Je renonce à la violence par provocation.

Je revois la garde.

— Je renonce à ma propre gloire.

Je ne peux plus parler.

Je pleure.

Longtemps.

Le désert autour de moi ne change pas tout
de suite.

Le sable est encore brûlant.

L'air est encore sec.

Mes ailes sont encore déchirées.

Mais quelque chose, à l'intérieur, cesse de se
débattre.

Pas une sensation légère.

Pas une émotion simple.

Une paix.

Elle descend comme une substance royale.
Pas une paix molle. Une paix forte. Une paix qui
n'excuse pas mon péché mais m'arrache à son trône.
Elle entre là où mon orgueil criait. Elle s'assied là où
ma peur malsaine courait. Elle parle sans bruit.

Tu es pardonné.

Je reste face contre terre.

Je n'ose pas bouger.

Puis je sens une lumière.

Pas sur moi.

En moi.

Une chaleur différente de celle du désert.
Une chaleur qui ne brûle pas. Une chaleur qui crée.
Elle traverse mon thorax, descend dans mon
abdomen, remonte vers mes antennes. Mes yeux
composés captent mille éclats, mais cette lumière ne
vient pas par mes yeux. Elle vient d'un lieu plus
profond que mes organes.

Il y a comme un parfum de miel pur.

Mais pas le miel des réserves.

Pas le miel que les ventileuses épaississent.

Pas le miel qui nourrit les corps.

Un miel de création.

Un miel de présence.

Je respire.

Quelqu'un est venu habiter en moi, depuis
que je me suis mis à croire.

Trésor De Création.

Je ne le vois pas comme on voit une abeille. Je
ne l'entends pas comme on entend *Crieur*. Mais je
sais. Sa présence n'est pas une décoration. Elle n'est
pas une force à utiliser pour redevenir admirable.
Elle est vivante, souveraine, douce et terrible. Elle ne
m'appartient pas. C'est moi qui lui appartiens.

La Paix Du Roi se pose en moi.

Je pleure encore, mais les larmes changent.

Elles ne sont plus *honte*.

Elles sont *reconnaissance*.

Le désert se met alors à résonner.

Pas un grondement de tempête.

Pas une armée.

Une voix.

Elle vient de partout.

Du sable.

Du ciel.

De l'air dans mes stigmates.

Des pierres.

De l'intérieur de mes os d'insecte.

Et quand elle parle, tout ce qui existe se tient droit.

— *FB345.*

Mon ancien nom traverse le désert.

Je frissonne.

La voix continue.

— Tu n'es plus défini par ce que tu étais. Tu n'es plus le faux bourdon qui cherchait sa gloire dans sa fonction, dans sa force, dans les regards et dans la victoire. Je t'ai aimé quand tu étais perdu. Je t'ai trouvé quand tu ne pouvais plus marcher. Je t'ai abaissé pour te relever en moi.

Je n'ose pas lever la tête.

— Tu ne seras plus appelé seulement *FB345*. Tu seras appelé *Celui Qui Est Aimé 345*. Ton nom sera *C345*.

Le nom descend sur moi.

C345.

Je le sens comme une marque qui ne brûle pas la peau, mais l'identité.

Celui qui est aimé.

Moi.

Pas celui qui séduit.

Pas celui qui conquiert.

Pas celui qui convainc.

Aimé.

Je tremble plus fort.

— Tu devras porter ce nom pleinement. Tu ne devras pas le cacher derrière ton ancien orgueil. Tu ne devras pas t'en servir pour te grandir. Tu le

recevras comme une grâce. Tu marcheras désormais comme un serviteur aimé.

Je sanglote.

— Oui, *Roi*.

La voix continue, plus profonde encore.

— Tu ne pourras plus te reproduire.

Cette phrase me traverse comme une lame lente.

Je reste immobile.

Tout mon corps de faux bourdon se souvient de ce pour quoi il a été formé. Les grands yeux pour repérer la reine en vol. Les muscles puissants pour monter dans la lumière. Le corps nourri par les ouvrières, toléré par la colonie parce qu'il porte une possibilité d'avenir. Le destin biologique des miens : rencontrer, s'unir, transmettre, mourir parfois dans l'arrachement de l'acte même qui donne descendance.

Je ferme les yeux.

Un deuil s'ouvre.

La voix ne l'évite pas.

— Il existe des serviteurs du *Roi* qui sont des faux bourdons reproducteurs. Ils peuvent se reproduire et me servir comme toi. Ils peuvent conduire des abeilles, bâtir, protéger, transmettre, et mon nom sera glorifié aussi par leur fécondité.

Un silence.

Puis :

— Mais pour toi, ce sera spécial. Tu as reçu le don du célibat.

Le mot ne tombe pas comme une punition.

Mais il tombe lourd.

— Ce ne sera pas toujours facile. Ton corps se souviendra. Ton ancien orgueil cherchera peut-être à revenir par d'autres portes. La solitude essaiera parfois de parler plus fort que ma promesse. Mais par ma force, tu y arriveras.

Je pleure en silence.

Je ne comprends pas tout.

Je sens seulement que le *Roi* ne me retire pas une idole pour me laisser vide. Il me retire un trône faux pour m'attacher à lui.

— Tu ne seras pas stérile dans mon royaume, reprend la voix. Tu porteras un fruit qui ne se mesure pas comme les anciennes lignées. Tu conduiras non pour posséder, mais pour servir. Tu aimeras non pour prendre, mais pour donner. Tu parleras non pour briller, mais pour rendre témoignage. Tu combattras non pour ta gloire, mais pour la mienne.

Je baisse encore la tête.

— Oui, *Roi*. Oui.

La voix s'élève, et le désert entier semble devenir un sanctuaire.

— Relève-toi, *C345*.

Je reste une seconde au sol.

Mon ancien nom est mort sur mes lèvres.

Je bouge une patte.

Puis une autre.

Je me redresse.

Le sable glisse de mon thorax. Mes antennes se relèvent. Mon corps tremble encore, mais ce n'est plus la même faiblesse. C'est comme si j'étais petit pour la première fois, et que cette petitesse ne me détruisait pas.

Devant moi, *Crieur* sourit.

Un sourire simple.

Amical.

Il tient encore un peu de miel entre ses pattes.

— Alors, dit-il, tu as entendu.

Ma voix sort basse.

— Oui.

— Tu as cru.

— Oui.

— Tu as demandé pardon.

Je baisse les yeux.

— Oui.

— Alors marche comme quelqu'un qui a reçu grâce.

Je le regarde.

— Je ne sais pas comment faire.

Crieur laisse échapper un rire bref.

— C'est déjà mieux que de prétendre savoir.

Je souris malgré les larmes.

Le sourire me fait mal.

Mais il est vrai.

— Merci, *Crieur*.

— Ne me remercie pas trop. Je n'ai fait que crier.

— Tu cries fort.

— C'est mon nom.

Il me tend le miel.

Je regarde la goutte dorée.

Mon corps réagit avant ma pensée. Mes réserves sont presque vides. Un faux bourdon affamé est un moteur sans sucre. Mes muscles de vol réclament de l'énergie. Le miel, c'est la lumière des fleurs transformée en force. Glucose. Fructose. De quoi vivre. De quoi repartir.

— Prends, dit *Crieur*. Ton âme vient d'être nourrie, mais ton corps est encore un corps. Et un corps vidé ne vole pas longtemps.

J'approche ma trompe.

Je goûte.

Le miel entre en moi avec une douceur violente. Il colle à ma bouche, descend, réveille. Mes muscles vibrent faiblement. Je ferme les yeux. Jamais une goutte ne m'a paru aussi précieuse.

— C'est bon.

— Ce n'est que du miel.

— Ce n'est pas que du miel quand on allait mourir.

Crieur incline la tête.

— Tu apprends vite aujourd'hui.

Je continue à manger, lentement, avec reconnaissance. Pas comme dans les réserves de *La Ruche*, quand je prenais la nourriture comme si elle m'était due. Là, chaque parcelle est reçue.

Quand je relève la tête, *Crieur* regarde l'horizon.

— Tu pars ? Je lui demande.

— Oui.

— Où ?

Il désigne une direction de ses antennes.

Le sud-est.

Là où le sable devient plus sombre.

Là où les pierres se creusent en fentes.

Là où les récits placent les pinces, les queues
levées, les carapaces nocturnes.

— Vers le *Royaume Des Scorpions*.

Un frisson me traverse.

— Pourquoi ?

— Je dois dénoncer un certain péché du *Roi
Scorpion*.

Je m'attends à plus.

Il ne donne rien de plus.

— Quel péché ?

Crieur me regarde.

— Le tien aujourd'hui était assez lourd pour ta
journée. Ne cherche pas à porter toutes les
révélation à la fois.

Je baisse les antennes.

— Tu as raison.

— Je sais.

Il prend un dernier morceau de miel, le pose sur une pierre plate devant moi.

— Garde ceci. Pour reprendre des forces physiques.

— Et toi ?

Il secoue ses ailes.

— Celui qui m'envoie sait nourrir les voix dans le désert.

Il se détourne.

Puis il s'arrête.

— C345.

Mon nouveau nom me frappe encore.

— Oui ?

— Quand tu retourneras vers *La Ruche*, ne retourne pas pour prouver que tu as changé.

Je reste immobile.

— Retourne parce que tu appartiens au *Roi*.

Je ne réponds pas tout de suite.

Puis :

— Oui.

Crieur sourit encore.

— Et fais attention à ce que tu comprends. Une vérité reçue dans l'humilité sauve. Une vérité reprise par l'orgueil redevient une arme sale.

Je grave la phrase en moi.

— Je m'en souviendrai.

— Souviens-toi surtout que tu oublies facilement.

Je ris presque.

— C'est dur.

— C'est vrai.

Il bondit.

Ses pattes postérieures se déploient avec une puissance parfaite. Son corps s'élève, retombe plus loin, puis repart. En quelques bonds, il devient une silhouette dans la lumière, vêtement de poils agité

par le vent, porteur de miel, crieur de vérité, seul et pourtant envoyé.

Je le regarde disparaître vers *Le Royaume Des Scorpions*.

Quand il n'est plus qu'un point, je me tourne vers mes ailes.

Et je m'arrête.

Elles ne pendent plus.

Je les ouvre doucement.

Une vibration passe dans les nervures.

Elles sont réparées.

Pas seulement cicatrisées.

Réparées.

La membrane transparente s'étend de nouveau avec une finesse parfaite entre les nervures. Les déchirures ont disparu. Mais une lumière nouvelle les parcourt, comme si chaque ligne portait une trace du ciel. Mes ailes brillent. Pas

d'une lumière orgueilleuse, pas d'un éclat fait pour attirer des princesses ou impressionner des gardes.

Une lumière reçue.

Je les fais vibrer.

Un son pur monte.

Bzzzzzz.

Je ferme les yeux.

Ce bourdonnement n'est plus mon fanfaronnement.

C'est une louange minuscule.

— Merci, *Roi*.

Je décolle.

Au début, je crois que je vais tomber. Mon corps se souvient de la faiblesse. Mais mes muscles répondent. Le miel de *Crieur* brûle comme une énergie propre. La paix du *Roi* tient mon thorax. *Trésor De Création* habite en moi, et sa présence ne

me transforme pas en géant : elle me rend enfin à ma place.

Je monte.

La poussière s'éloigne.

Le désert se déplie sous moi, immense, craquelé, terrible.

Mais je ne le vois plus comme avant.

Je vois ma petitesse.

Et elle n'est pas un gouffre.

Elle est une vérité.

Je suis un insecte.

Un faux bourdon sauvé.

Un être sans dard, avec des ailes offertes.

Un serviteur.

C345.

Je répète intérieurement ce nom.

C345.

Celui qui est aimé.

Je ne l'ai pas gagné.

Je ne l'ai pas volé.

Je ne l'ai pas arraché par la force.

Je l'ai reçu.

Le vent me frappe. Je corrige mon angle. Mes grands yeux captent la ligne d'horizon. Une colonne de chaleur monte d'un plateau rocheux ; je m'en sers pour planer un instant. Les abeilles savent lire le soleil, les odeurs, les champs invisibles du monde. Les faux bourdons savent voler vite, repérer, poursuivre. Mais aujourd'hui, je cherche autre chose.

Je cherche la sortie de moi-même.

Et c'est alors que je le vois.

Au milieu du désert, là où aucune forme ne devrait être si colorée, un immense personnage se tient debout.

Il ressemble à un écran géant arrondi, mais vivant. Sa surface est éclatante, traversée de couleurs qui ne se battent pas entre elles : turquoise, violet, vert tendre, jaune doux. Sur lui, je vois *La Vallée De La Gloire*. Pas une image morte. Une profondeur. Des fleurs violettes et turquoise. Des herbes bouclées. Une pluie fraîche. Une lumière qui n'écrase pas. Des chemins où le sable n'a plus le dernier mot.

Je ralentis.

Mon cœur se serre.

Je connais ce nom.

Humilité.

Je descends et me pose devant lui.

Mes pattes touchent le sol brûlant, mais l'air autour du géant est différent. Moins sec. Comme si sa présence rappelait au désert qu'il n'est pas roi.

Humilité me regarde.

Ses yeux ne me méprisent pas.

C'est pire et mieux.

Ils me voient.

— Bonjour, C345.

J'incline la tête.

— Tu connais mon nouveau nom.

— Je connais les noms que le *Roi* donne.

Je reste silencieux.

Le géant continue :

— Je suis *Humilité*. J'habite dans *La Vallée De La Haine*. Je ne suis pas un écran, même si beaucoup me prennent pour une image. Comme *Orgueil*, je suis une porte. Mais *Orgueil* fait entrer dans l'abaissement douloureux, tandis que moi, je fais sortir ceux qui, par grâce royale seule, acceptent de ne plus se grandir eux-mêmes.

Je frissonne.

— J'ai rencontré *Orgueil*.

— Je sais.

— Je l'ai suivi plus longtemps que je ne voulais l'admettre.

— Je sais.

Je baisse les yeux.

— J'ai cru que mon orgueil était utile.

— Beaucoup de fautes aiment se déguiser en outils.

La phrase est douce.

Mais elle tranche.

Je lève les antennes vers l'image de *La Vallée De La Gloire* sur son corps.

— Est-ce que je peux passer ?

Humilité m'observe.

— Pourquoi veux-tu passer ?

Je pourrais répondre : pour sauver *La Ruche*.
Pour réparer mes erreurs. Pour trouver l'assassin.
Pour revoir *La Reine*. Pour comprendre. Pour agir.

Mais la phrase de *Crieur* revient.

Ne retourne pas pour prouver que tu as changé.

Je respire.

— Parce que le *Roi* m'a relevé, et que je veux lui obéir.

Humilité sourit.

— Voilà une petite phrase.

Je baisse la tête.

— Oui.

— Elle vaut mieux que tes grands discours.

Une larme descend encore.

— Oui.

— As-tu compris que tu n'es pas le sauveur ?

Je tremble.

— Oui.

— As-tu compris que ta force peut devenir dangereuse si elle n'est pas soumise ?

— Oui.

— As-tu compris que ton amour pour *Princesse P78* était mêlé à ton amour de toi-même ?

La question me traverse plus profondément
que les autres.

Je ferme les yeux.

La feuille verte.

Son regard.

Mon récit.

Mes embellissements.

Mon désir d'être admiré par elle.

— Oui, dis-je dans un souffle. Et ça me fait mal.

— C'est une bonne douleur si elle t'a conduit à la
repentance.

Je hoche la tête.

— Je ne veux plus être l'ancien *FB345*.

— Tu ne dois pas seulement ne plus vouloir être ancien. Tu dois apprendre à marcher comme nouveau.

Je relève les yeux.

— Comment ?

— En restant près du *Roi*. En te nourrissant de sa parole. En obéissant quand cela te coûte. En parlant vrai quand tu pourrais impressionner. En servant quand personne ne t'applaudit. En acceptant que ta fécondité soit décidée par lui, et non par ton ancienne faim d'être reconnu.

Je reçois chaque mot comme une goutte de pluie avant la pluie.

Humilité se penche légèrement.

— Passe.

Je regarde sa surface.

Ce n'est pas une simple image.

C'est une ouverture.

Je sens l'air frais derrière.

Je déploie mes ailes lumineuses.

Puis je m'arrête.

— Humilité ?

— Oui ?

— Reste-tu toujours ici ?

— Oui.

— Dans ce désert ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que ceux qui ont besoin de sortir de *La Vallée De La Haine* ne peuvent pas me trouver ailleurs.

Je reste sans voix.

— C'est ma mission, ajoute-t-il. Je l'accepte avec humilité.

Je baisse la tête.

— Merci.

— Ne me remercie pas comme si j'étais la source. Passe, *C345*. Et fais attention : même après avoir traversé *Humilité*, on peut encore vouloir raconter qu'on a bien traversé.

Je souris faiblement.

— Je vois le danger.

— Tu commences à le voir.

Alors je m'élance.

Je traverse *Humilité*.

Pendant une fraction de seconde, je ne vois plus rien.

Ni désert.

Ni ciel.

Ni sable.

Je traverse une fraîcheur impossible. Une lumière verte et bleue m'enveloppe. Mes ailes cessent de battre, mais je ne tombe pas. J'entends

comme une pluie sur des feuilles. Je sens le parfum
de fleurs ouvertes, de terre vivante, d'herbe humide.

Puis le monde revient.

Je jaillis dans *La Vallée De La Gloire*.

L'air me frappe comme une bénédiction.

Je manque de crier.

Tout est vivant.

Les herbes bouclées s'enroulent en spirales
tendres, couvertes de gouttes. Les fleurs turquoises
dressent leurs coupes vers la lumière. Les violettes
répandent une odeur profonde, presque sucrée. Des
abeilles passent au loin, lourdes de pollen. Le sol
respire. Même le vent semble lavé.

Après le désert, cette vallée me paraît irréelle.

Mais elle est plus réelle que tout.

Je vole au-dessus des tiges. Mes ailes
lumineuses projettent des reflets dans les gouttes. Je
ne vole pas vite au début. Je goûte. Je laisse l'air
entrer dans mes stigmates sans brûler. Je laisse mes

antennes s'ouvrir à la complexité des parfums :
nectar frais, feuille froissée, résine, eau, miel
lointain, lait chaud, pain.

Lait chaud ? Pain ?

Je tourne la tête.

L'odeur vient d'une maison au bord du
jardin.

Une maison douce.

Pas grande comme un palais, mais habitée
par une paix qui la rend vaste. Autour, les fleurs
semblent se pencher vers elle. Une fenêtre ouverte
laisse sortir une odeur de miel et de lait.

Je me pose devant l'entrée.

Avant même que je frappe, une voix chaude
m'appelle.

— Entre, *C345*.

Je franchis le seuil.

Et je vois *Douceur*.

Il est immense à ma mesure. Un géant tranquille, avec une présence ronde, accueillante, sans faiblesse. Il a cette manière de regarder qui ne force pas, mais qui désarme. Près de lui, un pot de miel brille. Sur une table basse, il y a du lait, blanc, épais, doux, et un pain étrange, posé sous un linge.

En face de lui se tient *Le Livre*.

Je le reconnais aussitôt, même si je ne l'ai jamais vu ainsi de près.

Il n'est pas seulement un objet. Il est vivant. Autoritaire sans brutalité. Nourrissant sans s'épuiser. Ses pages semblent respirer. Des lettres bougent parfois sur son corps, non comme des insectes affolés, mais comme des ordres parfaitement placés. Il porte en lui une profondeur qui me fait baisser naturellement les yeux.

Douceur sourit.

— Tu as traversé beaucoup de chaleur.

Je m'incline.

— Oui.

— Et beaucoup de toi-même.

Je baisse les antennes.

— Oui.

Il me désigne une place.

— Viens. Le *Roi* nourrit ceux qu'il relève.

Je m'approche, encore hésitant.

— Je ne veux pas prendre ce qui ne m'est pas dû.

Douceur sourit plus largement.

— Alors tu es prêt à recevoir ce qui t'est donné.

Il me tend du lait.

Je regarde la blancheur.

— C'est pour moi ?

— Oui.

Je bois.

Le lait est doux, simple, profond. Il ne frappe pas comme le miel. Il construit. Il descend en moi

comme une base. Après le désert, après les cris, après les larmes, cette douceur me paraît presque difficile à accepter.

Je bois encore.

— Merci, *Roi*, murmuré-je.

Douceur pose ensuite devant moi une petite portion de miel.

— Et ceci.

Je goûte.

Le miel explose dans ma bouche avec la mémoire de la vallée. Fleurs turquoises. Violettes. Soleil. Travail patient des abeilles. Nectar transformé. Eau retirée. Douceur concentrée. Je pense aux ventileuses, aux ouvrières, aux alvéoles, à *La Ruche* avant la famine.

Une douleur revient.

Mais elle est tenue par la paix.

— Tu penses à ton peuple, dit *Douceur*.

— Oui.

— Tu penses à ce que tu as fait.

— Oui.

— Tu penses aussi à ce que tu dois faire.

Je relève les yeux.

— Je ne sais pas encore.

Le Livre bouge.

Ses pages frémissent, et le bruit ressemble à une forêt de papier traversée par un souffle royal.

— Tu ne sais pas encore parce que tu n'as pas encore mangé.

Je reste figé.

— Mangé ?

Le Livre s'avance.

— Je ne suis pas seulement à lire. Je suis à manger.

Je cligne des yeux.

Je sais que d'autres personnages ont mangé ses pages. Je sais que les pages repoussent. Je sais qu'en elles se trouve la parole du *Roi*. Mais le savoir de loin et voir *Le Livre* me donner à manger sont deux choses différentes.

— Je... je ne veux pas t'abîmer.

Le Livre répond avec une autorité calme :

— Ce que le *Roi* donne pour nourrir ne diminue pas quand il nourrit. Mes pages repoussent. Ma parole ne s'épuise pas. Approche.

Je m'avance.

Douceur me regarde avec une bienveillance ferme.

— Tu as bu le lait. Tu as goûté le miel. Maintenant reçois plus profond.

Le Livre ouvre une partie de lui-même.

Je vois une page.

Mais ce n'est pas une page comme les autres.

Elle est faite de pain.

Un pain chaud, fin, doré, avec une croûte légère et une mie vivante. Sur sa surface, des lettres sont écrites. Elles ne sont pas décoratives. Elles entrent dans l'air avant même que je les lise.

La Parole Du Roi.

Les mots semblent me regarder.

Le Livre détache un morceau de cette page en pain. À l'instant où il le fait, la page commence déjà à se reformer derrière. Rien ne manque. Rien n'est perdu.

Il me tend le morceau.

— Mange.

Je le prends entre mes pattes.

Le pain est chaud.

Son odeur me remplit avant même que je le porte à ma bouche. Pain. Miel discret. Feu doux. Parole. Autorité. Vie.

Je m'arrête.

Une pensée me traverse.

Je ne mérite pas.

Mais une autre vérité répond, plus forte.

Justement.

J'approche le morceau de ma bouche.

Je mange.

Au premier contact, je ferme les yeux.

La douceur n'est pas seulement sur ma langue.

Elle entre dans ma pensée.

Elle descend dans ma mémoire.

Elle visite mes erreurs sans me laisser me cacher. Elle éclaire des scènes que je croyais connaître. Elle ne crie pas comme *Crieur*, mais elle parle plus profondément encore. Elle me montre le *Roi* non comme une idée, mais comme la vérité qui tient tout.

Je mâche lentement.

Chaque lettre semble se dissoudre en moi.

Le pain nourrit plus que mes muscles. Il nourrit une faim que je ne savais même pas nommer.

Je me mets à trembler.

— C'est...

Je n'arrive pas à finir.

Je mange encore.

Une joie monte.

Pas l'excitation de séduire.

Pas l'ivresse de commander.

Pas la satisfaction d'être admiré.

Une joie propre.

Une joie qui ne vient pas de moi.

Je m'écrie, de tout mon être :

— C'est plus doux que le miel !

Ma voix remplit la maison.

Je pleure et je ris en même temps.

— C'est plus doux que le miel ! Plus doux que le miel !

Douceur sourit.

Le Livre reste ouvert, majestueux, vivant.

Je continue à savourer.

Et soudain, une image surgit.

La feuille verte.

La nuit.

Princesse P78.

Je ne la vois plus comme dans mes souvenirs romantiques. Je la vois avec une précision douloureuse. La nervure centrale. La trace sur le bord. L'angle du corps. Les marques. Les découpes. La manière dont certaines parties ont été prises, et

d'autres laissées. Ce n'est pas seulement une scène d'horreur. C'est un langage de prédateur.

Je cesse de mâcher.

Mon thorax se bloque.

Une deuxième image arrive.

Les autres princesses.

Même motif.

Même économie du carnage.

Même absence de hasard.

Une troisième image.

La forêt.

Les guêpes accusées.

Les discours.

Mes certitudes.

Les paroles que j'ai lancées à *La Reine*.

Puis une quatrième image.

Les frelons.

Leur manière de découper. Leur manière de prendre la chair riche. Leur manière d'attaquer non comme des soldats symboliques, mais comme des prédateurs méthodiques. Les mandibules puissantes. Le vol lourd. La surprise. La plaine ouverte. Les corps d'abeilles emportés pour nourrir les larves carnivores.

Je sens de la nourriture remonter presque dans ma gorge.

Non.

Non.

La vérité avance.

Elle n'a pas besoin de me demander la permission.

Je revois *La Reine Frelone Gigantesque*.

Je revois l'armée que j'ai amenée.

Je revois les alliés que j'ai défendus.

Je revois mon aveuglement.

Je revois *Orgueil* debout derrière mes raisonnements.

Je murmure :

— Ce n'étaient pas les guêpes.

Douceur ne parle pas.

Le Livre ne parle pas.

La parole mangée continue son œuvre en moi.

Je vois les détails que je n'avais pas voulu regarder. La feuille de *Princesse P78* n'était pas seulement un théâtre politique. C'était une piste. La découpe n'était pas seulement une déclaration de guerre. C'était une signature. La famine n'était pas seulement une conséquence mystérieuse. C'était une stratégie. Pendant que nous accusions ailleurs, les vrais prédateurs se plaçaient.

Mon cœur bat si fort que mes ailes lumineuses vibrent toutes seules.

— J'ai accusé les mauvais.

Je recule d'un pas.

— J'ai amené les mauvais.

Ma voix devient faible.

— J'ai presque livré *La Ruche*.

La douleur est terrible.

Mais cette fois, elle ne devient pas orgueil.

Elle devient mission.

Je relève les yeux vers *Le Livre*.

Puis vers *Douceur*.

Je sais.

Je sais qui est le véritable assassin de *Princesse*
P78.

Je sais ce que je dois faire.

Et dans ma bouche, le pain est encore plus
doux que le miel.

Le combat

J'ai encore le goût du pain dans la bouche.

Pas seulement sur la langue.

Partout.

Dans mes mandibules. Dans ma gorge. Dans ce réservoir intérieur où, autrefois, je ne pensais qu'au miel, au nectar, aux douceurs que les ouvrières transportaient de bouche en bouche pour nourrir *La Ruche*. Là, maintenant, il y a autre chose. Un goût plus profond. Plus clair. Plus tranchant que le miel, et pourtant plus doux que tout ce que j'ai connu.

La page de *Le Livre* fond encore en moi.

Elle n'est pas lourde.

Elle ne pèse pas comme la nourriture ordinaire. Elle ne s'entasse pas dans mon corps comme une réserve. Elle circule. Elle descend, remonte, traverse mes segments, réchauffe les

muscles de mon thorax, va jusque dans mes ailes réparées.

Je reste un instant devant *Douceur*.

Le géant me regarde avec cette paix immense, cette douceur qui ne m'écrase pas mais qui m'oblige à respirer autrement. Il sent le lait chaud, le miel, l'herbe propre, la bonté simple. À côté de lui, *Le Livre* se tient là, vivant, plus réel que les parois, plus solide que la terre, et pourtant presque silencieux.

Je baisse la tête.

— Merci.

Ma voix sort plus basse que je ne l'imaginais.

Douceur sourit.

— Va, *C345*.

Ce nom me frappe encore.

C345.

Pas *FB345*. Pas le faux bourdon qui paraissait dans les galeries, pas le prétendant qui cherchait les

regards des princesses, pas le mâle qui croyait porter l'avenir parce qu'il avait un thorax puissant et des yeux larges.

Celui qui est aimé 345.

Je tremble.

— Je ne suis pas assez fort.

Le Livre avance d'un pas. La surface de ses pages frémit comme un souffle.

— Tu ne pars pas avec ta force.

Je ferme les yeux.

Le goût du pain s'intensifie. Des lettres que je ne vois pas semblent se déposer dans ma gorge. Je ne sais pas les lire avec mes yeux composés, mais je les sens. Elles sont dans la nourriture. Elles sont dans la douceur. Elles sont dans la vie qui vient de me traverser.

— Je pars avec la parole du *Roi*, dis-je.

— Alors va, répond *Douceur*.

Je déploie mes ailes.

Elles s'ouvrent derrière moi dans un frisson doré.

Pas dorées comme une décoration.

Dorées comme si une lumière intérieure passait au travers de chaque nervure. Mes ailes sont toujours celles d'un faux bourdon : larges, puissantes, faites pour l'air, pas pour piquer, pas pour tuer. Je n'ai toujours pas de dard. Je sens encore cette absence à l'extrémité de mon abdomen, cette vulnérabilité ancienne, cette vérité biologique que j'avais toujours recouverte de paroles orgueilleuses.

Mais je n'ai plus honte.

Je n'ai pas de dard.

J'ai reçu la paix du *Roi*.

Je bondis.

L'air me prend.

Mes ailes battent.

Un vrombissement jaillit de mon thorax, mais ce n'est pas mon ancien bruit de parade. Ce n'est plus le bruit d'un mâle qui veut être vu. C'est un moteur. Un vrai. Une vibration serrée, profonde, rapide, comme si chaque fibre de mes muscles indirects tirait sur ma cuticule pour la transformer en instrument de guerre.

Vrrrrrrr.

Je monte.

La maison de *Douceur* descend sous moi. Les fleurs deviennent des taches. Les herbes se couchent sous le déplacement d'air. La lumière de *La Vallée De La Gloire* glisse sur mon corps.

Puis je prends la direction de *La Ruche*.

Je vole.

Je vole comme je n'ai jamais volé.

Avant, je volais pour me montrer. Pour fendre la lumière. Pour que les gardes lèvent les antennes. Pour que les princesses me suivent des yeux. Maintenant, je vole parce qu'il y a une guerre,

parce que mon peuple saigne, parce que j'ai compris trop tard, et parce que le *Roi* m'envoie quand même.

L'air claque contre mon front. Mes yeux composés décomposent le monde en milliers d'éclats mouvants : tiges, fleurs, ombres, grains de poussière, reflets d'eau, nervures de feuilles, pierres chauffées par le jour. Chaque image arrive en fragments. Chaque fragment est net. Plus net qu'avant.

Je sens les odeurs avant de voir la plaine.

Cire brûlée.

Venin.

Alarme.

Sang d'abeille.

Et une odeur étrangère, lourde, carnivore, métallique, une odeur de mandibules qui coupent, de chair d'insecte déchirée, de cuticule ouverte.

Frelon.

Mon abdomen se contracte.

Ce n'étaient pas les guêpes.

Le goût du pain devient brûlant.

*Ce n'étaient pas les guêpes. Ce n'étaient pas
elles.*

Je force encore.

Mon vol descend vers la prairie.

Au loin, *La Ruche* apparaît.

Elle n'a plus l'air du monde chaud de mon enfance. Elle n'a plus l'air de cette architecture de cire, de propolis et d'ordre, dressée à l'orée du bois comme une cité magnifique. Elle tremble. Pas physiquement, non. Elle tremble dans l'air. Dans les odeurs. Dans le bruit.

D'habitude, *La Ruche* bourdonne comme un cœur.

Aujourd'hui, elle hurle.

Des abeilles tourbillonnent autour de la paroi extérieure. Certaines tombent en spirale, ailes lacérées. D'autres rentrent par des fissures latérales, abdomen plié, pattes manquantes, antennes brisées. Des gardes se massent aux entrées. Elles libèrent l'odeur acide de l'alerte, ce parfum de danger qui serre la gorge de toute abeille vivante. L'air en est saturé.

Et là, du côté de la prairie, pas du côté de *La Forêt Noire*, pas là où nous pensions tous regarder, pas là où ma pseudo-révélation avait dirigé les yeux—

Les frelons attaquent.

Ils arrivent par vagues basses, lourdes, puissantes.

Ils ne volent pas comme nous. Ils ne frémissent pas en trajectoires serrées comme les butineuses. Ils avancent avec une assurance brutale, leurs corps rayés, leurs têtes larges, leurs yeux noirs, leurs mandibules épaisses. Ils choisissent. Ils saisissent. Ils coupent.

Je vois une ouvrière se jeter sur l'un d'eux.

Elle pique.

Elle y met tout.

Le frelon se tord, mais un autre arrive par le côté. Mandibules ouvertes. Un claquement sec. L'abeille tombe.

Je manque une pulsation d'aile.

Non.

Je descends.

Une ouvrière blessée s'écrase sur une tige juste sous moi. Une de ses ailes pend, transparente et froissée comme une feuille brûlée. Elle tente de se redresser.

Je plonge vers elle.

— Sœur !

Elle lève les antennes. Ses yeux tremblent. Elle me reconnaît mal, puis elle voit mes ailes.

Elle recule presque.

— C345 ? Ton nom a été diffusé par les messagers du *Roi*...

Le nom traverse l'air comme une chose impossible.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle crache un filet de liquide sombre.

— Ils... ils nous ont eus... par surprise...

— Les guêpes ?

— Non... non... les frelons...

Ses antennes vibrent follement vers la prairie.

— Ils sont venus par là... pas par *La Forêt Noire*... par la plaine... pendant que les défenses surveillaient l'autre côté... Ils savaient... ils savaient exactement où frapper...

Je regarde.

Des frelons s'acharnent sur une zone de la paroi. Ils ne cherchent pas seulement à tuer au hasard. Ils travaillent. Ils attaquent la cire, la

propolis, les jointures. Ils mordent, arrachent, creusent. Une brèche commence à s'ouvrir. À chaque morceau retiré, une odeur chaude de couvain et de miel blessé s'échappe.

Les survivantes se réfugient à l'intérieur.

Mais plus pour longtemps.

L'ouvrière blessée tremble.

— Les nourrices sont dedans... les larves... les réserves... *La Reine*... si la brèche s'ouvre...

Elle n'achève pas.

Je sais.

Dans une vraie ruche, quand les frelons franchissent l'entrée, ce n'est plus un combat. C'est un massacre. Ils décapitent, découpent, emportent les thorax, nourrissent leurs larves avec la chair des abeilles. Nos dards sont courageux, mais leur cuticule est dure, leur tête massive, leurs mandibules faites pour le carnage.

Une garde se jette sur un frelon. D'autres l'entourent, battent des ailes, tentent de former une

boule chaude autour de lui, comme les abeilles savent le faire contre certains ennemis : serrer, vibrer, chauffer jusqu'à étouffer l'adversaire. Mais ici, ils sont trop nombreux. Une boule se forme, puis trois frelons la déchirent de l'extérieur.

Le monde se rétrécit.

La prairie.

La brèche.

Les cris.

La faute.

Ma faute.

Je ferme les yeux une fraction de seconde.

Roi, pas ma force. La tienne.

Puis je pars.

Je monte d'un seul coup.

L'air se déchire autour de moi. Mes ailes dorées vibrent si vite qu'elles ne sont plus des ailes, mais deux arcs de lumière. Je passe au-dessus des

frelons comme une balle vivante. L'un d'eux tourne la tête, surpris par le bruit. Je vois ses mandibules s'ouvrir.

Trop tard.

Je file vers l'entrée haute.

Une garde me barre la route par réflexe.

— Halte !

Je crie.

— Je suis *C345* ! Ouvrez !

Elle se raidit.

— Personne ne passe ! Ordre de guerre !

Une autre silhouette surgit derrière elle.

Plus grande. Plus ferme. Plus célèbre.

Bzzzz.

La légendaire abeille garde l'entrée latérale, thorax couvert de poussière, antennes tendues, pattes posées comme des crochets dans la cire. Elle a

ce regard de celles qui ont vu des aventures, qui ont porté des personnages, qui ont enseigné la douceur du miel et de *Le Livre*.

Elle me fixe.

Ses antennes captent mon odeur.

Puis mes ailes.

Le doré.

La lumière.

Son visage change.

— Ouvrez.

La garde hésite.

— Mais—

— Ouvrez !

Une plaque de cire renforcée, épaissie de propolis sombre, se soulève juste assez pour laisser passer un corps. Je replie mes ailes au dernier instant, plonge, rase le bord collant, sens la chaleur de l'intérieur m'engloutir.

Derrière moi, *Bzzz* tire la plaque.

Elle se referme avec un bruit sourd.

Dehors, un frelon percute l'entrée une seconde trop tard.

BOUM.

La cire tremble.

Des miettes tombent sur mes antennes.

L'intérieur de *La Ruche* est un cauchemar chaud.

Tout ce qui, autrefois, faisait la beauté de mon monde est devenu panique.

Les galeries débordent d'abeilles. Les nourrices transportent des larves blanches entre leurs mandibules, les déposent plus haut, plus loin, dans des cellules encore sûres. Des ventileuses battent des ailes non plus pour sécher le nectar, mais pour disperser la chaleur, l'odeur de venin, l'alarme. Des cirières mâchent de la cire en urgence, tentent de colmater des fissures. Des gardes courent le long des rayons, dard sorti, abdomen courbé.

Le couvain sent la peur.

Le miel sent la rupture.

Les alvéoles ouvertes luisent dans la pénombre comme des blessures rondes.

Bzzz s'avance vers moi.

— Où étais-tu ?

Je baisse la tête.

— Chez *Douceur*. Avec *Le Livre*.

Elle me regarde sans m'interrompre.

— J'ai mangé la page. J'ai compris.

Autour de nous, des abeilles ralentissent. Certaines reconnaissent mon ancienne odeur sous la nouvelle. D'autres reculent, méfiantes.

Une vieille ouvrière crache :

— Lui ? C'est lui qui revient maintenant ?

Une autre répond :

— Regarde ses ailes.

— Des ailes dorées ne ramènent pas les mortes.

Je reçois la phrase sans me défendre.

Elle a raison.

Bzzzz me fixe.

— Tu sais quelque chose.

— Oui.

— Alors viens.

Elle se tourne et part.

Je la suis.

Nous traversons des couloirs étroits. La cire est tiède sous mes pattes, mais par endroits elle a ramolli sous l'excès de chaleur, piétinée par trop de corps. Les abeilles se serrent pour nous laisser passer. J'entends des fragments de prières, des ordres, des gémissements.

— Fermez la galerie neuf !

— Les nourrices vers le centre !

— Plus de propolis ici !

— Les frelons creusent !

— Où est *La Reine* ?

— Elle tient le conseil !

La phéromone de *La Reine* est encore là.

Affaiblie par la peur.

Mais là.

Je la sens comme une corde tendue dans l'obscurité.

Plus nous approchons de la chambre royale, plus l'ordre revient un peu. Des gardes forment des cercles. Des ministres, couverts de poussière de cire, parlent trop vite. Des fils de *Paix*, réduits à notre taille, portent des lances improvisées en épines. Des filles de *Generos*, mains vivantes vêtues de feuillages, aident à déplacer les blessées. Tout le peuple des secours minuscules s'agite dans une chaleur étouffante.

Et au centre, *La Reine*.

Elle n'est plus la souveraine de l'abondance.

Elle est amaigrie. Son abdomen royal reste imposant, car elle doit pondre, tenir la colonie, porter l'avenir même quand l'avenir se fait massacrer à l'entrée. Mais son visage est creusé. Ses antennes bougent lentement, avec cette fatigue que seules les mères d'un peuple peuvent connaître.

Quand elle me voit, un silence se forme.

Pas complet.

La guerre continue autour.

Mais quelque chose se fige.

Ses yeux se posent sur moi.

— *FB345*.

Le vieux nom me traverse comme une lame.

Je m'incline.

— Je ne porte plus ce nom comme avant, majesté.

Ses antennes frémissent.

— Alors quel nom portes-tu ?

Je relève la tête.

— *C345. Celui qui est aimé 345.* Le *Roi* m'a fait miséricorde.

Des murmures éclatent.

— Le *Roi* ?

— Miséricorde ?

— Lui ?

La Reine ne parle pas tout de suite.

Elle regarde mes ailes.

Puis mon visage.

Puis elle dit :

— Pourquoi es-tu revenu ?

J'avale ma salive.

Le goût du pain est toujours là.

— Pour dire la vérité.

Un ministre s'avance brutalement.

— Nous n'avons pas le temps des discours ! Les frelons ouvrent une brèche !

Je me tourne vers lui.

— Justement. Ils ouvrent la brèche qu'ils avaient prévue depuis le début.

Le ministre se tait.

Bzzzz s'approche de *La Reine*.

— Il faut l'écouter.

La Reine hoche lentement la tête.

— Parle.

Je respire.

L'air est chargé de cire chaude, de miel éventré, de peur, de dards sortis. Tout mon peuple attend, même les abeilles qui font semblant de ne pas écouter. Dehors, les coups sourds des frelons continuent contre la paroi.

BOUM.

BOUM.

BOUM.

Je parle.

— Ce ne sont pas les guêpes qui ont assassiné les princesses.

Un frisson traverse la chambre.

— Ce sont les frelons.

Une garde pousse un cri.

— Je le savais !

— Silence, ordonne *La Reine*.

Je continue.

— Ils avaient tout prévu. Depuis le commencement. Les guêpes ont été poussées à attaquer les scorpions pour que je les prenne pour les coupables. Pour que nous regardions du côté de *La Forêt Noire*. Pour que nos défenses se tournent vers le mauvais horizon.

Un ministre tremble.

— Mais les scorpions...

— Étaient dans le coup.

La phrase tombe.

Même la chaleur semble reculer.

— Les scorpions étaient dans le coup. Les scarabées rhinocéros aussi.

— Impossible, dit un autre ministre. Des scarabées sont morts pendant ton expédition. Nous le savons.

Je le regarde.

— Oui.

Il ne comprend pas.

Je précise.

— Le leurre était si important pour eux qu'ils ont accepté de perdre des leurs. Des scarabées sont morts pour rendre l'histoire crédible. Des scorpions sont morts dans la bataille avec les guêpes pour que le mensonge sente la vérité. Ils ont payé en cadavres pour acheter notre confiance.

La Reine ferme les yeux.

— Continue.

— Les scarabées m'ont amené chez les scorpions. Les scorpions m'ont interrogé avec leur venin. Je croyais résister. Je croyais être fort. Mais ils ne cherchaient pas seulement à me briser. Ils cherchaient des informations. Les galeries. Les faiblesses. Les peurs. Les tensions. La famine. Les défenses. Les hésitations de votre conseil.

Je baisse la tête.

— Et j'ai parlé.

Personne ne bouge.

Je pourrais me justifier.

Dire que le venin déchirait ma volonté.

Dire que j'étais prisonnier.

Dire que la douleur m'a ouvert.

Mais je ne le fais pas.

— J'ai parlé, répété-je. Et ils ont utilisé ce que j'ai livré.

Une ouvrière crie au fond :

— À cause de toi, elles meurent !

Je ferme les yeux.

— Oui.

Bzzzz se tourne vers elle.

— Il dit la vérité. Laisse-le finir.

L'ouvrière pleure, mais elle se tait.

Je sens dans mon thorax quelque chose qui aurait autrefois explosé en défense de moi-même. Une phrase orgueilleuse. Une colère. Un retournement.

Elle monte.

Puis elle meurt.

Roi, garde-moi petit.

Je reprends.

— Mais il y a plus.

La Reine penche la tête.

— Plus ?

Je me rappelle la voix de *Crieur* dans le désert. Ses pattes comme des arcs. Sa silhouette dans la lumière. Sa voix impossible.

Orgueil marche avec *Gigantesque*.

Mon corps frissonne.

— Une sauterelle nommée *Crieur* m'a dit quelque chose dans *La Vallée De La Haine*. Il m'a dit que *Orgueil* marche avec *Gigantesque*. Il m'a dit que *Orgueil* est lié aux scorpions.

Un murmure de terreur traverse les ministres.

Le nom d'*Orgueil* n'est pas un simple nom ici. Beaucoup se souviennent. Beaucoup savent. Dans *La Vallée De La Gloire*, il rôde, rougeâtre, affichant *La Vallée De La Haine*, séduisant les petits en leur promettant de devenir grands.

Je sens soudain tout s'emboîter.

Les morceaux se placent.

La salle du conseil.

La serveuse.

La feuille.

Les gouttes de miel.

La sensation de traverser quelque chose de transparent.

Ma colère décuplée.

Mon assurance folle.

Mon alliance avec l'ennemi.

Je lève les yeux vers *La Reine*.

— C'était lui.

Elle ne comprend pas encore.

— Qui ?

— *Orgueil*.

Un silence.

Je parle plus vite, mais chaque mot devient clair.

— Quand j'ai quitté le conseil, avant mon départ, j'ai bousculé une serveuse. Son plateau de feuille est tombé. Le miel s'est répandu. En période de famine. Je me suis senti coupable. Puis un ministre m'a couvert, m'a flatté, m'a dit que ma valeur était supérieure à mes erreurs. À ce moment-là, j'ai senti mon corps traverser quelque chose. Une membrane. Invisible. Froide et chaude à la fois. Je n'ai pas compris. Puis mon orgueil a été décuplé.

La Reine ouvre lentement les yeux.

— Tu dis que *Orgueil* était dans *La Ruche* ?

— Oui. Mais pas visible.

Un ministre rit nerveusement.

— Impossible. *Orgueil* est immense.

— Il a été supprimé organiquement.

Le rire meurt.

Je continue.

— Le venin spécial des scorpions supprime les traces organiques. Il efface les odeurs, les phéromones, les marques biologiques. Il ne tue pas forcément ce qu'il touche. Il supprime ce qui permet de le percevoir. Ils l'ont répandu sur *Orgueil*.

Bzzz recule d'un pas.

— Alors...

— *Orgueil* n'a pas disparu. *Orgueil* ne disparaît jamais avant la victoire finale du *Roi*. Il a été rendu invisible. Invisible organiquement. Plus d'odeur. Plus de trace. Plus de surface détectable par nos antennes. Une présence sans parfum. Une membrane d'élévation contre le *Roi*.

Je serre les mandibules.

— C'est cette membrane que j'ai traversée.

La chambre royale devient glacée malgré la chaleur.

Je vois les ministres comprendre. Je vois *La Reine* comprendre. Je vois *Bzzz* comprendre.

Tout était là.

Sous nos antennes.

Et nous ne sentions rien.

— *Gigantesque* manigançait tout, dis-je. Elle a utilisé les frelons pour assassiner les princesses. Elle a utilisé le venin dilué des scorpions pour effacer toute phéromone de frelon sur les cadavres. Voilà pourquoi aucun enquêteur ne trouvait de trace. Pas de parfum ennemi. Pas de piste. Juste des corps découpés, à moitié dévorés, abandonnés comme des déclarations de guerre sans signature.

La Reine tremble.

Pas de peur.

De douleur.

— Ma fille.

Je baisse la tête.

Le visage de *Princesse P78* revient. La feuille nord. Sa voix. Son sourire. Sa façon de dire : tâche de ne pas trop embellir.

Je ne respire presque plus.

— *Princesse P78* a été assassinée par *Gigantesque* elle-même.

Les mots me coûtent.

— Pas un soldat. Pas un frelon quelconque. Elle. Elle est venue. Elle l'a coupée. Elle a mangé. Elle a effacé les traces. Elle a laissé le cadavre pour nous briser.

La Reine reste immobile.

Ses antennes descendent.

Autour d'elle, les ouvrières qui composent sa cour se mettent à pleurer en silence.

Dehors, un choc plus fort que les autres secoue la paroi.

BOUM.

Des miettes de cire tombent du plafond.

Une garde entre en hurlant :

— Majesté ! La brèche de prairie s'élargit ! Ils percent presque !

Un autre bruit s'élève alors.

Un cri.

Pas un bourdonnement.

Pas un ordre.

Une voix colossale, hurlée depuis l'extérieur, répercutée par les parois, par les alvéoles, par les galeries, jusqu'au cœur de *La Ruche*.

— AAAAAABEILLES DU ROI ! CACHÉES
DANS VOTRE CIRE ! PEUPLE DE MIEL
POURRI ! ARMÉE DE LARVES
TREMBLANTES !

Toute *La Ruche* se contracte.

Le cri continue.

La voix de *Gigantesque*.

Elle entre par les fissures comme une fumée.

— OÙ EST VOTRE COURAGE ? OÙ EST
VOTRE ROI ? OÙ EST VOTRE PETITE
REINE QUI POND DES SOLDATS POUR LES
VOIR MOURIR ?

Des ouvrières se bouchent les antennes avec
leurs pattes.

La Reine reste droite.

Sa voix est très basse.

— Depuis quarante minutes.

Je la regarde.

— Quoi ?

— Depuis quarante minutes, *La Reine Frelone
Gigantesque* crie ainsi. Elle insulte mon peuple. Elle
insulte notre armée. Elle insulte cette armée qui
appartient au *Roi*.

Je sens le goût du pain devenir feu.

Pas colère d'orgueil.

Pas envie de prouver.

Autre chose.

Une foi qui se lève.

Je regarde *La Reine*.

— Majesté.

Elle me fixe.

— Non.

Elle a compris avant que je parle.

— Non, *C345*.

— Je dois sortir.

— Tu n'as pas de dard.

— Je sais.

— Elle est dix fois plus grosse que toi.

— Je sais.

— Elle va te déchirer.

Je m'incline.

— Seulement si le *Roi* le permet.

Un ministre s'approche.

— C'est de la folie.

Je me tourne vers lui.

— Non. La folie, c'était mon alliance. La folie, c'était ma confiance en moi. La folie, c'était croire que l'orgueil pouvait sauver *La Ruche*. Maintenant, je ne vais pas sortir parce que je suis fort.

Je regarde *La Reine*.

— Je vais sortir parce que le *Roi* est fort.

Bzzz avance.

— Je viens avec toi.

— Non.

Elle fronce les antennes.

— Je suis *Bzzz*.

— Justement. *La Ruche* a besoin de toi.

— Et toi ?

Je souris faiblement.

— Moi, je suis aimé.

Elle reste silencieuse.

Puis elle baisse la tête.

— Alors je t'ouvre.

Nous traversons les couloirs en sens inverse.

Chaque pas me rapproche de l'extérieur.
Chaque odeur se précise. Venin. Frelon. Cire
arrachée. Pollen écrasé. Corps ouverts. L'air frais de
la prairie s'insinue par la brèche, mais ce n'est pas un
air de vie. C'est un air de guerre.

Des abeilles me regardent passer.

Certaines me haïssent.

Certaines espèrent.

Certaines ne savent plus quoi ressentir.

Une jeune nourrice, les mandibules pleines
de gelée larvaire, me lance :

— Tu vas vraiment sortir ?

— Oui.

— Tu vas gagner ?

Je m'arrête.

Je pourrais me vanter.

L'ancien *FB345* aurait dit oui en gonflant le thorax.

Je réponds :

— Le *Roi* gagnera.

Elle ne sourit pas.

Mais ses antennes cessent de trembler.

Nous arrivons à une entrée haute, non encore percée. *Bzzz* donne des ordres. Deux gardes soulèvent la plaque de sécurité. La cire colle. La propolis résiste. L'ouverture se forme lentement, avec un bruit humide.

L'air extérieur me frappe.

Le soleil est bas.

La prairie ressemble à une scène de fin du monde.

Les tiges hautes bougent sous les déplacements des frelons. Des cadavres d'abeilles jonchent les feuilles. Des ailes transparentes collent au miel répandu. Des gouttes de venin brillent sur les pierres. Plus loin, l'armée des frelons occupe l'espace, rangée en masses sombres et rayées, abdomen lourd, pattes accrochées aux herbes, mandibules ouvertes.

Et devant eux—

Elle.

Gigantesque.

Dix fois moi.

Peut-être plus.

Pour mes yeux d'abeille, elle n'est pas seulement grande. Elle est une montagne vivante. Une reine frelon démesurée, cuirassée d'or sale et de brun noir, avec une tête large comme une paroi, des ocelles luisants, des yeux composés immenses où se

reflètent *La Ruche* et le massacre. Ses mandibules bougent lentement, comme deux lames articulées. Son abdomen se courbe derrière elle, énorme, terminé par un dard sombre, luisant, fait pour injecter la mort encore et encore.

Ses ailes battent lentement.

Chaque battement soulève la poussière.

Elle vole devant son armée sans effort, suspendue dans l'air comme un jugement ennemi.

Je sors.

La plaque de cire se referme derrière moi.

Le bruit est minuscule.

Clac.

Et soudain je suis seul.

Entre *La Ruche* et l'armée.

Le monde devient silencieux.

Pas vraiment, bien sûr. Les frelons vrombissent. Les abeilles pleurent derrière les

parois. Les tiges frottent les unes contre les autres.
Mais quelque chose, dans mon esprit, ralentit tout.

La poussière roule au ras du sol.

Une feuille morte traverse la scène, portée
par un souffle.

Je pense à un désert.

Je pense à *Crieur*.

Je pense à mes anciennes paroles.

Je pense au regard de *Princesse P78*.

Je pense au pain.

Gigantesque me voit.

Ses yeux se resserrent.

Puis elle sourit.

Un sourire d'insecte carnassier, sans douceur,
sans pitié, fait de mandibules et d'appétit.

— TOI.

Sa voix cogne contre mon thorax.

Je tiens.

— Moi.

Elle descend un peu.

Les frelons derrière elle s'écartent.

— Le petit faux bourdon.

— *C345*.

Elle ricane.

Le son fait vibrer les tiges.

— Tu changes de nom avant de mourir ? Comme c'est touchant.

Je ne réponds pas.

Elle avance dans l'air, immense.

— Tu as été utile, tu sais. Très utile. Tes douleurs ont parlé. Ton orgueil aussi. J'ai rarement vu une porte aussi grande dans un si petit corps.

Mon abdomen se serre.

— Tu ne me possèdes plus.

— Non ?

Elle incline la tête.

— Regarde-toi. Tu es sorti seul. Tu veux être le sauveur.

La phrase vise juste.

Je la sens chercher l'ancienne fissure.

Je ferme les yeux une seconde.

Je ne suis pas le sauveur. Je suis sauvé.

Quand je les rouvre, je dis :

— Je suis sorti parce que le *Roi* règne.

Un frémissement passe dans l'armée des frelons.

Gigantesque perd un peu son sourire.

— Alors écoute-moi, petit aimé. Puisque ton *Roi* aime les discours, je vais te proposer une règle claire.

Elle monte plus haut.

Sa silhouette masque un morceau du ciel.

— Toi contre moi. Ici. Maintenant. Si je gagne, *La Ruche* se soumet. La reine pondra sous mon ordre. Vos survivantes nourriront mes larves. Vos réserves seront prises. Votre nom sera effacé.

Derrière moi, j'entends un cri étouffé dans *La Ruche*.

Elle continue.

— Si tu gagnes...

Elle éclate d'un rire énorme.

— Si tu gagnes, mes frelons te serviront toi et ton peuple. Nous vous serons soumis.

Je la fixe.

— Tu tiens parole ?

Elle approche si près que son souffle me frappe. Il sent la viande d'insecte, le venin, la salive de prédateur.

— Je suis une reine. Pas une ouvrière tremblante.

Je réponds :

— Tu es une meurtrière.

Ses yeux s'allument.

— Et toi, tu es sans dard.

Le mot tombe dans la poussière.

Sans dard.

Oui.

Je suis sans dard.

Je sens derrière moi des milliers d'abeilles
retenir leur souffle. Je sens leurs antennes contre les
fentes. Je sens leur peur. Je sens même, quelque
part, *La Reine* qui écoute, immobile au cœur de la
cire.

Gigantesque recule, ouvre l'espace.

La prairie devient une arène.

Pas de chevaux. Pas d'humains. Pas de soleil
rouge sur une ville de bois. Mais des tiges comme
des cactus, des grains de pollen comme de la
poussière d'or, des feuilles mortes qui roulent

comme des buissons secs, des regards de spectateurs
par milliers, un silence tendu entre deux armées.

Je descends au ras du sol.

Mes pattes touchent une pierre plate.

Elle est chaude.

Devant moi, *Gigantesque* se pose aussi. Le sol
tremble sous son poids. Ses griffes s'enfoncent dans
la terre. Son abdomen se courbe, prêt. Ses ailes se
replient avec un froissement lourd.

Elle est dix fois plus grosse que moi.

Dix fois ma masse.

Dix fois mon ombre.

Je pourrais disparaître entre ses mandibules.

Elle me regarde de haut.

— Dernières paroles ?

Je sens le pain.

Pas seulement dans ma bouche.

Dans mon jabot.

Dans ma gorge.

Un fragment n'a pas été entièrement dissous.
Un morceau de page, durci, compact, saturé de
lettres invisibles. Il est là, comme une braise solide.

Je baisse la tête.

— Oui.

Elle sourit.

— Parle.

Je lève les yeux.

— Le *Roi* est saint.

Elle crache au sol.

— Pitoyable.

Puis elle bondit.

Elle est rapide.

Trop rapide pour sa taille.

Ses mandibules s'ouvrent, son corps énorme fend l'air, ses pattes antérieures tendues vers moi. Je décolle au dernier instant. Le vent de son attaque me retourne presque. La pierre sous moi éclate sous l'impact.

Des frelons hurlent.

Des abeilles crient.

Je remonte.

Elle pivote, déploie ses ailes, me poursuit. Le ciel devient rayé par ses mouvements. Je passe entre deux tiges. Elle les coupe d'un coup de mandibules. Les tiges tombent comme des troncs.

Je vire.

Elle me suit.

Son dard jaillit.

Je sens le déplacement de l'air derrière mon abdomen. Une pointe sombre passe à un fragment de corps de moi. Si elle touche, c'est fini. Même une goutte de son venin peut me figer, brûler mes muscles, m'ouvrir de l'intérieur.

Je plonge.

Elle rit.

— C'est tout ? Tu fuis ?

Je ne réponds pas.

Je calcule.

Pas comme avant.

Pas avec l'orgueil.

Avec la lucidité d'une petite créature.

Je suis plus léger. Plus vif. Mes ailes battent plus vite. Elle est gigantesque, mais son poids l'oblige à anticiper ses virages. Ses trajectoires sont puissantes, pas fines.

Je passe sous elle.

Elle descend brutalement.

Le sol explose derrière moi.

Je remonte vers le soleil.

Elle suit.

Pendant une seconde, sa tête se place exactement dans l'axe de la lumière.

Je sens le fragment dans ma gorge.

C'est maintenant.

Je contracte mon abdomen.

Comme les abeilles régurgitent le nectar de leur jabot pour le transmettre, comme les ouvrières donnent de bouche à bouche la nourriture qui devient miel, je fais remonter ce que j'ai reçu.

Mais ce n'est pas du nectar.

Ce n'est pas du miel.

C'est un morceau de page solidifié.

Il monte dans ma gorge avec une chaleur insoutenable. Mes mandibules s'ouvrent. Je tousse, je crache, je vomis ce fragment dans l'air.

Il sort.

Petit.

Brillant.

Dur.

Marqué de lettres minuscules qui brûlent
sans flamme.

Le monde ralentit.

Le fragment monte devant moi.

Gigantesque fonce.

Ses yeux s'élargissent.

Elle ne comprend pas.

Moi, je pivote.

Mes ailes se tendent.

Une aile d'abeille n'est pas une épée. Elle n'est pas une batte. Elle est membrane, nervures, précision, vibration. Mais mes ailes ne sont plus seulement mes anciennes ailes. Elles brillent de la lumière reçue. Elles ont été réparées par le *Roi*. Elles battent avec une force qui n'est pas née dans mon thorax.

Je frappe.

CLAC.

Le bord doré de mon aile percute le morceau
de page.

Le fragment part.

Pas comme une miette.

Pas comme un caillou.

Comme une balle.

Une ligne droite.

Un coup de revolver dans la prairie.

Le bruit fend l'air.

Les frelons se taisent.

Les abeilles se taisent.

Le fragment traverse la distance et entre dans
la tête de *Gigantesque*.

Pas sur le côté.

Pas dans l'aile.

Dans la tête.

Entre les plaques de sa cuticule, là où la dureté a une jonction, là où même la carapace d'un prédateur possède une faiblesse.

Le choc est sec.

Terrible.

La géante s'arrête en plein vol.

Ses yeux deviennent vides une fraction de seconde.

Puis son corps tombe.

La terre reçoit *Gigantesque* comme un abominable détrit.

BOOOOM.

La poussière monte.

Les tiges se couchent.

Je suis projeté en arrière par l'onde d'air. Je lutte, reprends mon équilibre, descends en spirale.

Mon aile qui a frappé brûle. Pas cassée. Brûlante.
Comme si la parole de *Le Livre* l'avait traversée.

Au sol, *Gigantesque* bouge encore.

Son abdomen se contracte.

Son dard sort.

Encore.

Même tombée, elle cherche à tuer.

Elle murmure, mais sa voix reste énorme.

— Impossible...

Je marche vers elle.

Chaque pas est petit.

Elle est un continent de chitine devant moi.

Je passe près de sa tête. Le morceau de page
est enfoncé dans sa cuticule. Une lumière fine sort
de la plaie. Ses mandibules claquent dans le vide.

— Petit... faux... bourdon...

Je monte sur son abdomen.

Les frelons derrière elle frémissent.

Mais personne n'avance.

Le duel a sa loi.

Je grimpe entre les segments. Mes pattes accrochent la cuticule dure, luisante, glissante de poussière et de venin. Son dard est là, immense, planté au bout de son abdomen comme une lance noire. Il frémit, cherche ma chair.

Je n'ai pas de dard.

Alors je prends le sien.

Je m'approche de l'articulation.

La base du dard est entourée de plaques, de muscles, de membranes sombres. Je sens le venin battre dedans. Une goutte perle à la pointe, lourde, brillante, assez puissante pour tuer plusieurs abeilles.

Je serre les mandibules.

Je mords.

La cuticule résiste.

Je mords encore.

Mes pattes tirent. Mes ailes vibrent pour me stabiliser. Je sens le goût amer de la membrane. Le dard se tord. *Gigantesque* hurle.

— LÂCHE !

Je ne lâche pas.

Je pense à *Princesse P78*.

Je pense aux corps découpés.

Je pense à *La Reine* qui se sentait coupable de manger pour continuer à pondre pendant que son peuple mourait.

Je pense à mon péché.

Je pense au *Roi* qui m'a aimé quand j'étais encore perdu.

Je tire.

L'articulation cède.

CRAC.

Le dard de *Gigantesque* se détache.

Je manque tomber sous le poids. Il est presque plus grand que moi, lourd, souple à sa base, dur à sa pointe. Je le saisis avec mes pattes, mes mandibules, tout mon corps. Il dégouline de venin.

La géante tente de tourner la tête.

— Non...

Je vole.

Avec le dard.

Je vole mal, écrasé par ce poids, mais mes ailes dorées tiennent. Je monte au-dessus de son cou, là où la tête rejoint le thorax, là où les plaques se rencontrent.

Je vois la jonction.

Je vois la faille.

Je plonge.

— Pour le *Roi*.

Je plante son propre dard dans son cou.

Toute ma force descend.

Pas assez.

Alors la force du *Roi* pousse.

Le dard traverse.

La cuticule éclate.

Le venin de *Gigantesque* entre dans
Gigantesque.

La pointe ressort de l'autre côté.

Je tire.

Le dard tranche l'articulation comme une
lame empoisonnée.

Un craquement monstrueux retentit.

La tête de *Gigantesque* se détache.

Elle tombe dans la poussière.

Le corps convulse.

Puis plus rien.

Silence.

Un silence tellement grand que j'entends mon propre souffle, le tremblement de mes pattes, le battement affolé de mon cœur d'insecte.

Je reste sur le corps de la géante.

Minuscule.

Sale.

Couvert de poussière, de venin, de fragments de cuticule.

Mais debout.

L'armée des frelons ne bouge pas.

Leurs antennes s'affolent.

La reine est morte.

Leur centre chimique, leur autorité, leur terreur, leur cri, tout s'effondre en une seule odeur : panique.

Derrière moi, dans *La Ruche*, une première
abeille crie.

Pas de peur.

De joie.

Puis une autre.

Puis dix.

Puis mille.

Puis toute *La Ruche*.

Le bourdonnement explose.

Il monte des galeries, des alvéoles, du couvain
sauvé, des réserves presque vides, des gardes
épuisées, des nourrices couvertes de gelée, des
ministres honteux, des ouvrières blessées, des fils de
Paix, des filles de *Generos*, de *Bzzz*, de *La Reine*
elle-même.

Un chant sans paroles d'abord.

Puis des paroles.

— Au *Roi* !

— Victoire au *Roi* !

— Saint est le *Roi* !

— La victoire appartient au *Roi* !

La cire tremble de joie.

Les frelons reculent.

Un chef frelon tente de siffler un ordre, mais sa voix se casse. Les autres reculent déjà. Leur armée, si sûre, si ordonnée, se défait en vagues désorientées. Sans la phéromone royale, sans la terreur centrale, sans *Gigantesque*, ils ne sont plus rien. Ils deviennent une fuite.

Ils partent vers la prairie.

Je ne les poursuis pas.

Je regarde le corps décapité.

Je regarde le dard planté dans la terre, couvert de venin.

Je respire.

Et je pleure.

Pas longtemps.

Mais je pleure.

Parce que je sais.

Si le *Roi* ne m'avait pas brisé, je serais mort du côté de l'orgueil. Si *Crieur* ne m'avait pas crié la vérité, je serais encore une porte ouverte. Si *Le Livre* ne m'avait pas nourri, je n'aurais rien compris.

La plaque de cire s'ouvre derrière moi.

Bzzz sort la première.

Puis les gardes.

Puis des ouvrières.

Puis *La Reine*.

Elle ne devrait pas sortir aussi vite. Une reine ne s'expose pas. Une reine reste au centre, protégée, entourée, nourrie. Mais elle sort. Lentement. Avec dignité. Sa cour tremble autour d'elle.

Elle arrive devant le corps de *Gigantesque*.

Elle regarde la tête tombée.

Puis elle me regarde.

Je descends du cadavre.

Je me pose devant elle.

Je plie les pattes.

— Majesté, la victoire appartient au *Roi*.

Elle me regarde.

Ses yeux brillent.

— Oui, *C345*.

Elle incline la tête.

Pas devant moi.

Avec moi.

— Au *Roi*.

Tout le peuple répète.

— Au *Roi* !

Et c'est alors que l'air change.

Un parfum arrive.

Pain chaud.

Miel.

Pages.

Lumière.

Les abeilles se tournent.

Au bord de la prairie, venant du chemin de
Douceur, Le Livre marche vers *La Ruche*.

Pas pressé.

Pas lent non plus.

Il avance comme celui qui arrive exactement
au moment voulu.

Dans ses mains, des morceaux de pages.

Pas des pages mortes.

Des morceaux vivants, doux, nourrissants,
couverts de mots. Des fragments de pain avec des
lettres. La parole du *Roi*, la vraie nourriture.

Les abeilles s'écartent.

Même les blessées lèvent la tête.

Le Livre entre dans le champ de bataille.

Il ne regarde pas seulement le cadavre de *Gigantesque* comme une victoire spectaculaire. Il regarde aussi *La Ruche* comme un peuple affamé.

Puis il distribue.

Aux nourrices.

Aux gardes.

Aux ouvrières.

Aux ministres.

Aux blessées.

Aux jeunes.

Aux vieilles.

À *Bzzz*.

À *La Reine*.

Chaque morceau reçu est mangé avec tremblement. Les mandibules s'ouvrent. Les corps

affamés avalent. Et sur les visages épuisés, quelque chose revient.

Pas seulement des forces.

Plus de foi.

La douceur.

La mémoire du *Roi*.

Une ouvrière blessée, celle qui m'avait dit que les frelons les avaient surpris, reçoit un fragment. Elle le mange. Ses antennes se redressent.

— C'est...

Elle pleure.

— C'est plus doux que le miel.

Autour d'elle, d'autres répètent.

— Plus doux que le miel.

— Plus doux que le miel.

— La parole du *Roi* est plus douce que le miel.

Je reste en retrait.

Je ne veux pas être au centre.

Je ne veux plus.

Le corps de *Gigantesque* est là. L'armée fuit.
La Ruche chante. *Le Livre* nourrit.

Moi, je regarde le dard.

Ce dard immense.

Je sais ce que je dois faire.

Je m'approche, le saisis avec difficulté. Il est lourd, encore humide de venin. Son odeur est terrible. Tout en lui parle de mort, de domination, de massacre. Il a été l'arme de *Gigantesque*. Il est devenu l'instrument de sa chute.

Je le tire.

Mes ailes vibrent.

Je m'élève péniblement.

Bzzz m'appelle.

— C345 ?

Je me tourne.

— Je reviens.

La Reine comprend.

Elle ne m'arrête pas.

Je vole vers *La Montagne Du Roi*.

Le chemin est long avec ce poids. Le dard tire mon corps vers le bas. Le vent le fait tourner. Plusieurs fois, je manque de perdre l'équilibre. Mes muscles brûlent. Mon aile qui a frappé le morceau de page pulse encore.

Mais je continue.

Sous moi, *La Ruche* diminue.

Je vois la prairie blessée. Les taches sombres des morts. Les frelons qui disparaissent au loin. Les abeilles qui réparent déjà. Car une ruche vivante ne s'arrête jamais. Même dans les larmes, elle nettoie. Même dans la victoire, elle colmate. Même dans la douleur, elle nourrit les larves.

Je vole plus haut.

L'air change.

Il devient pur.

Plus froid.

Plus vaste.

La Montagne Du Roi s'élève devant moi.

Je l'ai toujours vue de loin, mais aujourd'hui elle semble différente. Pas plus grande. Plus vraie. Sa masse domine la planète, et pourtant elle n'a rien d'écrasant pour celui qui vient à genoux. Ses pentes brillent par endroits comme si la roche se souvenait d'un feu ancien. Au sommet, la lumière est trop forte pour mes yeux composés. Je ne regarde pas longtemps.

Je descends au pied de la montagne.

Le sol est clair.

Silencieux.

Je pose le dard de *Gigantesque*.

Il tombe avec un bruit lourd.

Puis je m'agenouille.

Mes pattes plient.

Mon front descend contre la pierre.

Je ne dis rien d'abord.

Parce qu'il n'y a rien à ajouter à ce que le *Roi* vient de faire.

Puis ma voix sort, petite.

— Tu m'as aimé.

Le vent passe.

Je ferme les yeux.

— Tu m'as sauvé de mon orgueil. Tu as sauvé *La Ruche*. Tu as vaincu sans me rendre orgueilleux. Tu as vaincu sans avoir besoin de moi, et pourtant tu m'as pris dans ta victoire.

Je reste là.

À genoux.

Minuscule faux bourdon aimé au pied d'une montagne immense.

Alors j'entends des ailes.

Pas des ailes d'abeille.

Pas des ailes de frelon.

Un son plus large, plus pur, comme six voiles qui frappent l'air en rythme.

Je lève la tête.

Quatre grosses libellules volent autour de *La Montagne Du Roi*.

Elles sont énormes, avec des corps longs, lumineux, des yeux immenses qui ne ressemblent pas aux miens. Chacune a six ailes. Six. Elles battent non pas comme des insectes ordinaires, mais comme des créatures qui gardent un secret trop haut pour être réduit à la biologie. Leurs ailes captent la lumière du sommet et la renvoient en éclats transparents, bleus, or, blancs.

Elles tournent autour de la montagne.

Encore.

Encore.

Et elles ne cessent de dire :

— Saint, Saint, Saint est le *Créateur*.

Leurs voix traversent mon corps.

— Saint, Saint, Saint est le *Créateur*.

Je tremble.

De peur.

Et de bonheur.

— Saint, Saint, Saint est le *Créateur*.

Je regarde le haut de la montagne.

Je ne vois pas tout.

Je ne peux pas.

Je suis trop petit.

Mais je souris.

Un sourire profond, sans parade, sans séduction, sans public.

Parce que *Trésor De Création* est en moi.

Je le sens comme une présence vivante, lumineuse, joyeuse, pure, une chaleur créatrice là où mon orgueil avait creusé une chambre noire. Il ne me rend pas grand à mes yeux. Il me rend heureux d'être petit devant *Le grand Roi*.

Le vent passe sur mes ailes dorées.

Le dard de *Gigantesque* repose au pied de la montagne.

Derrière moi, *La Ruche* chante encore.

Devant moi, les libellules proclament.

Au-dessus de moi, la lumière demeure.

Et moi, *C345*, ancien faux bourdon rempli de lui-même, je reste à genoux, comblé, vivant, aimé.

Epilogue

Sur la *Montagne du Roi*, le palais royal resplendit.

L'or ne reflète pas seulement la lumière. Il semble la connaître. Il la montre sans effort, comme si chaque mur, chaque colonne, chaque marche avait été taillé dans une victoire ancienne, parfaite, déjà certaine avant même le début du combat.

Père du Roi est sur son trône.

Le Roi est sur son trône.

Trésor de création est sur son trône.

Ils ne surveillent pas comme des souverains inquiets. Ils voient. Tout. Le dessus. Le dessous. Les profondeurs. Les fuites. Les tremblements invisibles. Les victoires que personne, en bas, ne sait encore nommer.

Le Roi sourit.

Au loin, très loin, *La Ruche* respire encore. Ses galeries de cire sont chaudes. Ses alvéoles vibrent. Ses survivants vivent. Et sous elle, dans un tunnel noir, une silhouette minuscule rampe, trébuche, halète.

Famine.

Elle sort de dessous *La Ruche* comme une ombre qu'on aurait écrasée. Elle n'a plus rien de puissant. Plus rien de menaçant. Elle court dans la poussière, maigre, paniquée, terrorisée par ce qu'elle vient de voir.

— Elle fuit, dit *Trésor de création*.

Ses spirales brillent doucement, et une odeur de miel pur traverse la salle.

— Oui, répond *Le Roi*. Elle fuit ce qu'elle croyait dévorer.

Père du Roi regarde sous la terre comme on regarde une page ouverte.

— Elle a trouvé un passage.

— Elle pense avoir trouvé une sortie, dit *Le Roi*.

Famine bondit hors du tunnel, tombe sur ses genoux maigres, se relève aussitôt, regarde derrière elle, puis repart en courant.

Direction *La Vallée de la Haine*.

Trésor de création laisse échapper un rire lumineux.

— Même sa fuite est sous notre regard.

— Rien ne sort de notre domination, dit *Père du Roi*.

Un silence puissant descend.

Puis *Le Roi* parle.

— Qu'il vienne.

La salle d'or ne tremble pas. Elle obéit.

Une brume se forme devant les trônes. Épaisse, sale, instable. *Flou* apparaît.

Il n'entre plus comme un provocateur. Il n'avance plus comme celui qui croit avoir compris

l'histoire. Ses contours se tordent. Sa masse hésite.
Sa défaite le précède.

Il regarde les trois trônes.

Il sait.

— Tu as vu ? demande *Le Roi*.

Flou ne répond pas.

— Tu as envoyé le *Squelette*, dit *Père du Roi*.

— Tu as envoyé *Famine*, ajoute *Trésor de création*.

— Et pourtant, dit *Le Roi*, *La Ruche* croyante vit.

Flou tremble.

— Ce n'est pas terminé...

Le Roi sourit encore.

— Pour toi, si.

Alors *Flou* s'effondre.

Il perd sa hauteur, sa forme, sa brume. Il se plie, s'aplatit, se durcit sous leurs yeux, jusqu'à devenir un marchepied sombre, humilié, immobile.

Père du Roi, Le Roi et Trésor de création
posent leurs pieds en même temps sur lui.

L'or éclate de lumière.

Et dans le silence royal, la victoire ne crie pas.

Elle règne.

Détartreur

L'un des quatre grands mâles libellules postés autour de la montagne du Roi demeure à son poste de louange. Ses six ailes transparentes frémissent dans la lumière, comme six lames vivantes inclinées devant la gloire. Il ne quitte pas sa place par abandon. Il accomplit une mission.

Devant *La Ruche*, une fille de *Generos* serre contre elle le miel offert par *La Reine*.

— Tu consens à monter ? demande le mâle libellule.

— Oui, répond-elle. Si c'est pour servir le *Roi*, j'y vais.

Elle grimpe sur son immense dos comme sur un cheval vivant. Alors ses six ailes battent d'un seul coup. L'air se courbe. Une bulle claire se forme autour de lui, gardant l'oxygène comme un trésor invisible.

Ils traversent la barrière dans l'autre sens.

Aussitôt, la fille de *Generos* retrouve sa taille normale. Le mâle libellule, lui, garde sa taille immense. Et le pot de miel, dans sa main, grossit, grossit encore, multiplié par la force du *Roi*.

Puis ils filent.

L'espace devient un tunnel d'étoiles.

Ils arrivent sur une planète, descendent vers une ville, puis devant un immeuble discret. La fille de *Generos* descend, entre, monte les étages, ouvre un appartement silencieux, puis dépose l'immense pot de miel dans le placard d'un dentiste nommé *Détartreur*.

Elle ressort. Remonte.

Le mâle libellule repart vers les étoiles.

Et la libellule dit :

— Il est tellement pauvre qu'il n'avait plus grand-chose à manger... Le *Roi* s'occupe de lui.

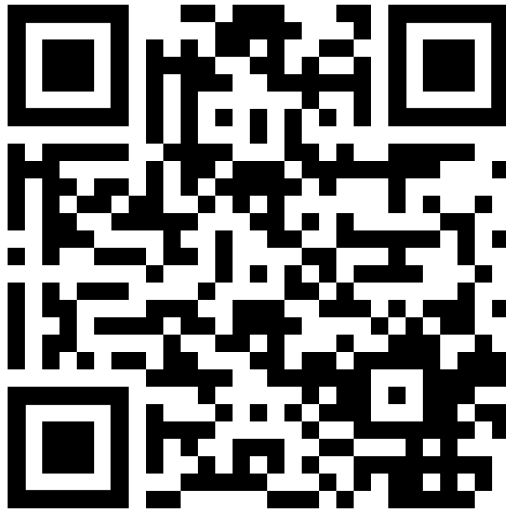
Ce que la libellule qui file dans les étoiles ne sait pas encore, c'est qu'autre chose que du miel est sur le point de rentrer dans la vie de *Détartreur*.

En effet, *Le Diamant Des Étoiles* est sur le point de venir impacter sa petite existence.

Voulez-vous en savoir plus ?

Scannez le QR Code ci-dessous, ou allez sur
le site ci-dessous.

www.BonsoirLhistoire.fr



Une autre lecture du même auteur ?

Tapez **“Le Diamant Des Étoiles MR PERSONNE”**, et cherchez cette couverture de livre sur Amazon.

Et bonne lecture du Diamant Des Étoiles,

MR. PERSONNE.

